

5 novembre.

Aviano, Italie.

Les deux Rafales effectuèrent un passage bas pour bien se faire remarquer, puis ils réalisèrent un looping très serré comme seul cet appareil était capable de le faire, se rétablirent sur le ventre par une vrille à droite et entamèrent leur procédure d'atterrissage. Le chef d'escadrille Michel Martin commandait la formation. Plus jeune Colonel de l'armée de l'air, il avait été choisi pour diriger la première escadrille de rafales C, les intercepteurs les plus modernes dont la France et même l'Europe disposaient. Certes, il n'avait pour l'heure, sous ses ordres, que deux appareils, mais une vingtaine d'autres devaient suivre

cette année.

Le Colonel, Martin avait su rester simple et était pour ce fait très apprécié de ses subordonnés. Il pensait que l'image de l'officier déifié et juché sur son pied d'estal n'avait plus cours dans l'armée moderne. Petit-fils de rapatrié espagnol qui avait fui le Sahara à l'époque du franquisme pour ne pas avoir à tuer des compatriotes dans cette guerre civile, il avait gardé cette modestie et ce respect de l'autre. Son nom, si français, il le tenait de son père qui s'engagea dans la Légion étrangère pour remercier et aider ce pays qui lui avait donné refuge et qui à son tour était tourmenté par les affres de la guerre contre les nazis.

C'est lui qui se posa le premier sur cette piste de la base d'Aviano en Italie et après avoir amené son avion jusqu'aux hangars et

avoir effectué la check-list il ouvrit son cockpit et retira son casque. Il prit enfin la photo de sa femme et de leurs trois enfants qui ne le quittait jamais et descendit de l'appareil à l'aide de l'échelle que le mécanicien lui avait précédemment installée. Son coéquipier le suivit trois minutes plus tard et ensemble ils se rendirent à la salle de débriefing où l'attendait le commandant de la base.

- Alors Martin, comment s'est passé ce vol.

- Beau temps à Istres, beau temps sur la Méditerranée et beau temps ici, que demander de plus, si ce n'est un bon café et un verre d'eau fraîche.

- Vous n'avez pas tort, allons au Mess nous désaltérer, je vous parlerais de votre mission demain matin ici même à huit heures précises. À partir de maintenant, on ne parle

plus service. Comment vont Marie votre épouse et vos merveilleux bambins ?

Kremlin.

Boris Sergueïévitch Gimassev, le ministre de la Culture russe, était en avance à son rendez-vous avec le président Vladimir Gernikov. Il bouillait d'impatience à l'idée de présenter son projet. Depuis sa plus tendre enfance, il souhaitait monter une exposition sur les méfaits de la révolution bolchevique de 1917. Pas seulement les plus connus comme le lâche assassinat de la famille Romanov, ou celui du Cuirasser Potemkine. Il y avait aussi les destructions d'archives, de monnaies impériales ou de chef d'œuvre comme des tableaux ou des sculptures

aujourd'hui reconstituées par des passionnés d'art et d'histoire.

Le chancelier le fit entrer dans le boudoir contigu au bureau du président et qui servait de salle d'attente à ses invités. Cette pièce recelait encore du faste ou plutôt des fastes des régimes précédents. La couleur prédominante était le rouge. Non parce que cette couleur fut la représentation de l'idéologie politique des communistes, mais parce que du temps des Tsars, elle était le synonyme du beau. Les tentures d'un rouge vif se mariaient parfaitement aux cuirs pourpres revêtant aussi bien les fauteuils que le bureau du plus pur style dix-huitième siècle.

- Encore une chose qui a résisté à la barbarie soviétique ; pensa-t-il.

Absorbé par sa contemplation des lieux, qu'il foulait pourtant pour la énième fois, il ne

remarqua pas tout de suite que la porte capitonnée et insonorisée, séparant le bureau du boudoir, n'était pas totalement fermée. Le président Gernikov recevait son Premier ministre, Victor Permienko.

De par son portefeuille de la culture, Girmassev était souvent mis à l'écart de toutes les discussions concernant la politique intérieure ou extérieure du pays. Aussi ce fut dû par la plus compréhensible curiosité qu'il s'efforçât d'entendre la conversation.

- Je ne pense pas, monsieur le président que le moment soit encore venu de déclencher cette opération. Dans l'état actuel des rapports de force, les États-Unis sont encore trop puissants et trop présents sur la zone.

- Et que devons-nous attendre, d'après

vous, pour commencer l'opération?

- Que notre vis-à-vis fasse une erreur. Rassurez-vous, il en fait au moins une tous les deux mois, celle que nous attendons ne devrait pas tarder à arriver.

- Bon, maintenez les troupes dans un état maximum de préparation, en toute discrétion bien entendu.

- Permettez-moi de vous rappeler, monsieur le président, que cette opération sera précédée par une initiative diplomatique qui, au cas où les Américains avaient le moindre doute, leur ferait baisser totalement la garde.

- Bien, scrutez la moindre faille. Il ne faut pas que nous rations une occasion. Nous ne pouvons pas garder indéfiniment nos forces en état d'alerte. Je ne vous retiens pas plus, je dois recevoir votre homologue de la

culture. Comme si on pouvait appeler cela un portefeuille vital?

- Bonjour Boris Serguievitch, comment allez-vous ?

- Bien monsieur le président, voilà ce qui m'amène...

6 novembre.

Moscou

Comme tous les matins, Boris serguievitch Gimassev prenait son petit déjeuner au restaurant de l'hôtel « Rossia », sur les bords de la Moskova. Ce qu'il aimait dans cet

endroit c'était le charme slave de l'ancien régime que des années de barbarisme communiste n'avaient pas effacé. Le décor y était le même depuis maintenant près d'un siècle. Le mobilier en bois, du bouleau, semblait-il, se mariait parfaitement avec les rideaux faits de draps épais et de couleur verte. La seule chose qui avait disparu du temps des bolcheviks et qui maintenant ornait de nouveau les murs étaient les tableaux des grandes familles nobles de l'époque tsariste. Le plus grand et le plus beau était bien évidemment celui de la famille Romanov au complet avec notamment le Tsarévitch Alexandre et la petite Anastasia. La seule tache à ce touchant tableau de famille était la présence, auprès de l'impératrice, de Raspoutine que le peintre avait volontairement habillé de sombre. En fait le personnage entier était assombri par

l'ombrelle de cette dernière. La dernière touche pittoresque dans cette salle à manger était donnée par la présence d'un violoniste qui jouait toute la journée ces airs typiques du folklore russe. « Otchi tchornié, otchi krasnié i precrasnié, kak lioubliou ia vas, kak ratchou ia vas ... »

Boris commanda du bortsch et des pirochki au poisson. Le petit déjeuner en Russie était un véritable repas, pas comme en occident. Aussi le serveur lui apporta-t-il un bol de soupe fumante et odorante. Le bortsch était une soupe à base de betterave et de chou rouge, quant aux pirochki, il s'agissait en fait de friands fourrés à la viande, au poisson ou bien de légumes voire même de fruits. Gimassev accompagna le tout de thé. Quand il eut fini, il régla son addition.

- Excusez-moi, monsieur le ministre,

mais je n'ai pas de monnaie.

- Pardon ?

- Oui, vous m'avez donné un billet de cent roubles. Vous comprenez, il est encore tôt et ma caisse est encore vide.

- Excusez-moi, voilà un billet de dix roubles, gardez la monnaie.

- Oh ! Merci, monsieur le ministre, bonne journée.

En fait, Boris Gimassev avait bien de la monnaie, mais cette ruse eut pour effet d'attirer l'attention du client qui lisait tranquillement « l'Isviestia » au fond de la salle à manger. Lorsque que le ministre quitta le restaurant, le Capitaine Deroja attaché militaire français à l'ambassade de Moscou le suivit.

Gimassev avait l'habitude de prendre le métro pour rejoindre son bureau au Kremlin.

Bien sûr, cela faisait rager les services de sécurité qui étaient chargés de le protéger. Aussi ces gardes du corps qui attendaient tranquillement à bord de leur Mercedes de fonction, l'abandonnèrent-ils pour suivre leur protégé dans le métro moscovite. Deroja leur emboîta le pas s'efforçant de rester à vue de l'homme d'État.

Chaque station du métropolitain de Moscou avait la particularité d'être classée monument historique. Celle dans laquelle ils s'enfonçaient, « Moskva rieka stancia », en était une des plus belles. Sa grille en fer forgé et entièrement doré à l'or fin s'ouvrait sur un escalier de marbre vert censé rappeler la couleur de la rivière moscovite qui était devenue grise depuis, comme toutes les rivières traversant les grandes agglomérations. L'intérieur de la station, en marbre rose cette fois-

ci, était entièrement sculpté et mouluré. Il était étonnant de voir que dans cette ville, dont le taux de criminalité était un des plus importants d'Europe, on respectait encore les vieilles pierres et notamment les stations de métro.

Le ministre et ses gardes du corps entrèrent dans le premier wagon tandis que Deroja entra dans le second. Tout le monde sortit à la station «place rouge», mais pas le capitaine français. À la station suivante, il descendit à son tour pour remonter dans la première voiture où se trouvait le ministre. Il savait exactement où s'était assis celui-ci, prit sa place et discrètement récupéra un briquet dans le pli fait par le capitonnage du siège entre le cousin et le dossier.

Bagdad

Cela faisait dix années maintenant que les membres de l'opposition irakienne attendaient pour éliminer Saddam Hussein, alors quand ce jour les agents de liaison de la CIA leur ont dit que le tyran serait hors de son palais, ce n'est pas la pleine lune qui allait les empêcher de réaliser leur rêve.

À 23h30 ils sortirent de leur appartement misérable de l'avenue Saddam malgré le couvre-feu qui sévissait, pour rejoindre un hôtel situé sur l'allée du prophète. Dans cette allée ils savaient qu'une porte de l'ancien hôtel Sheraton serait ouverte. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est qui l'avait ouverte. Cette opération étant couverte par le service action de la CIA, celui-ci s'était arrangé pour la

morceler pour que de ce fait, si un des protagonistes se faisait prendre, les autres ne couraient aucun risque. De même, en cas d'échec, il aurait été quasiment impossible à la police secrète irakienne de remonter jusqu'à l'agence. Mohamed Morati était appelé le rouge par ces camarades, non pas à cause de ces opinions politiques, mais parce que sa chevelure était rousse, certainement de par l'infidélité d'une de ces ancêtres avec l'occupant anglais. C'est lui qui ouvrait la marche du groupe des quatre "combattants de la liberté" comme ils aimaient se surnommer. Il entra dans le hall de cet ancien hôtel, transformé maintenant en marché bien que depuis l'embargo décrété par les "alliés" à l'issue de la guerre du golf, ce lieu n'avait de marché que le nom. Sauf les jours où Saddam Hussein, pour servir sa propagande se faisait filmer

dans cet immeuble rempli de tout ce à quoi rêvaient les Irakiens depuis une décennie. Ce groupe de quatre hommes était armé de Kalachnikovs, mais surtout d'explosif de type C4, explosif d'origine tchèque très répandu chez les terroristes de tous bords. Certes, Mohamed se refusait à ce que l'on nomme son groupe des terroristes, mais encore une fois les alliés américains ne voulaient en aucun cas que l'on puisse imaginer que les U.S.A. soient mêlés à l'attentat qui se préparait.

À 1h00 du matin, tout était fini. Moktar, le spécialiste en explosifs avait préparé des pièges qui, l'espérait-il rendraient fier son instructeur à Daran. En effet, si le monde occidental savait que les terroristes musulmans du monde entier étaient entraînés par leurs frères moudjahidines afghans, tchéchènes ou bosniaques, la plupart des pays ignoraient

que la CIA à son tour avait créé en Arabie Saoudite des camps d'entraînement pour les contre-terroristes irakiens, libyens ou iraniens. Moktar avait donc dissimulé dans les six piliers "maîtres" de l'édifice 200 kg d'explosif très puissant. Le système de mise à feu, dissimulé dans une des prises de la pièce centrale, serait déclenché de l'extérieur. Un jeu d'enfant pensa Moktar, car la visite du Raïs serait comme à l'accoutumée retransmise en direct sur l'unique chaîne de télévision dont dispose le pays. Il aura tout loisir de vérifier que son ennemi juré se trouvait bien au centre de la pièce pour déclencher l'explosion.

Ambassade des États-Unis à Bagdad.

Richard Nelson, officiellement attaché culturel à l'ambassade des États-Unis en Irak, regardait les informations sur la chaîne irakienne, comme tous les jours à 10h30. Les programmes sur cette chaîne n'étaient guère variés. La journée était ponctuée d'actualités, de reportages montrant la grandeur du Président Hussein, de sa politique et de son armée. Le chef d'État comme à son habitude se faisait filmer au milieu d'une foule en liesse, visitant le marché quand une violente explosion se fit entendre.

Nelson décrocha son téléphone et composa le numéro du chef de la garde préto-rienne.

-Ali ? C'est moi, le prix du mouton s'est effondré, c'est le moment d'acheter. Puis il composa un numéro en France.

- Monsieur Benami, votre mère est au plus mal, il faut rentrer.

Par ces deux messages, Nelson avait celé la fin du règne de Saddam Hussein et transmis le pouvoir au chef de l'opposition irakienne, Mourad Benami, en exil en France.

- Pour une fois, la France n'a pas hébergé le loup, qui dévorera la bergerie, pensa tout haut l'attaché aux affaires culturelles, faisant allusion à l'affaire de l'Ayatollah Khomeini.

Quartier Général de la division de la garde
10h45.

Le Colonel Fizani raccrocha son téléphone.

- Allah n'est pas si grand que cela !

Pensa-t-il.

Chef de la Garde prétorienne de Saddam Hussein, le Colonel Fizani avait subi depuis bientôt 20 ans la tyrannie de la personne qu'il était censé garder. En fait, si la garde ne s'était jamais rebellée contre le despote, c'est que, comme dans le régime soviétique, chacun pensait qu'il était surveillé par l'autre. De sorte que craignant pour leur vie, les membres de cette unité avaient accompli avec zèle leur mission. Aujourd'hui, le Colonel pouvait laisser éclater ses rancœurs. Il avait mis au point, avec les membres de l'opposition politique, un plan prévoyant le retour d'exil et la prise du pouvoir de Mourad Benami. La seule condition qu'avait exigée Fizani était de ne pas avoir le sang de Saddam sur les mains. Il avait trop peur que celui-ci soit protégé par Dieu comme il le proclamait si

souvent.

À partir de là, tout se passa rapidement et sans heurt. Toute l'armée se rallia aux ordres du Colonel Fizani. Dès le retour de Mourad Benami, il le proclama chef d'État par intérim et décréta la tenue d'élections libres très prochainement, pour ne pas heurter la communauté internationale.

7 novembre

Quartier général des services secrets russes.

Le Général Youri Vladimirovitch Nivrikin arriva au quartier général des services secrets russes (anciennement K.G.B.), place

Dzerjinski. Nivrikin fait partie de la génération d'officiers russes qui n'a pas combattu pendant la dernière guerre mondiale. En effet, celui-ci étant rentré à l'école des cadets en 1945, il n'a pas pu participer à la Grande Guerre patriotique. En revanche, il a servi comme Capitaine au Vietnam, comme conseiller au sein du K.G.B., et en Afghanistan en tant que Colonel, directeur des officiers politiques. Promu général il y a de cela maintenant huit années, Nivrikin fut nommé adjoint du "comité de sécurité de l'état", puis à l'issue du poutch manqué de 1991, catapulté directeur du nouveau service secret russe.

- Bonjour, Général.

Comme tous les matins, son ordonnance, le caporal Simientov, l'accueille avec une tasse de thé brûlante. Cela faisait longtemps que plus personne ne l'appelait

"camarade général », mais Nivrikin ne pouvait s'y résoudre. Comme il ne pouvait se résoudre à recevoir ses chefs de service avant d'avoir bu sa tasse de thé. Sans doute un reste du temps où, faisant partie de la nomenklatura, il pouvait faire attendre ses subalternes à sa guise.

- Faites entrer les jeunes loups.

Nivrikin n'appréciait pas particulièrement ses collaborateurs. Avec la chute de l'empire soviétique s'était envolée la peur du chef, et la façon d'agir de ses directeurs de service ne lui plaisait pas du tout. Ils étaient arrogants et servaient plus leur ambition que la rodina (patrie). Existe-t-il d'ailleurs encore un sentiment de patrie. Avant, le mélange des cent peuples que constituait l'Union soviétique n'était pas un obstacle. Tout le monde

appartenait à un seul pays, alors qu'aujourd'hui, il faut se méfier des musulmans, des Tatares, des Sibériens ou des Tchétchènes...

C'est le spécialiste des affaires du Moyen-Orient qui prit la parole le premier.

- Général, comme vous l'avez certainement appris par la radio, Saddam Hussein est mort hier dans un attentat à Bagdad,

- Ce n'est pas une perte pour la Russie.

- Je sais, Général, mais ce que nous savons aussi, c'est que ce ne sont pas les sympathisants au régime qui ont repris les rênes du pouvoir, mais un exilé du nom de Mourad Benami.

- Qu'en concluez-vous ?

- Que les Américains sont derrière tout cela.

- En êtes-vous sûr ?

- Absolument sûr, général, notre agent

sur place a pu recueillir des indices qui ne laissent aucun doute.

Contrairement à ce à quoi il aurait pu s'attendre, le Général Nivrikin, ne sembla absolument pas contrarié par cette nouvelle.

- Voilà, qui va occuper cette partie du monde pendant un bon moment.

En pensant cela, le Général songeait à ce qui se préparait actuellement dans les coulisses du pouvoir russe. Quelque chose de tellement fort que même ses plus proches collaborateurs, qu'étaient ses chefs de service, ignoraient.

- Bien, si personne n'a rien de plus important à dire, la séance est terminée. Je dois, vous l'imaginez rendre compte de tout cela au président.

Palais du Kremlin

Après la mort de Boris Eltsin, c'est Vladimir Gernikov qui a repris le pouvoir. Ancien Premier ministre, il était le plus à même à gouverner ce pays immense. Bien sûr, cela ne s'est pas fait sans heurts, Boris Eltsin n'ayant jamais voulu désigner de successeur. Le Général Lebed, opposa une farouche opposition à l'actuel président, prétextant son rôle jamais confirmé de vice-président, ainsi que ses négociations réussies en Afghanistan. En fait, Lebed accepta de se retirer de la course au pouvoir quand Gernikov lui révéla son projet, auquel il souhaitait l'associer en tant que ministre des armées. Cette association a eu pour effet de projeter pour toujours, le gênant Girinovski dans les oubliettes.

Gernikov n'aimait pas beaucoup Eltsin et son alcoolisme notoire. Les Russes buvaient beaucoup, c'était un fait connu du monde entier, mais du moins ne se donnaient-ils pas en représentation devant toutes les télévisions occidentales. Ce que Gernikov reprochait également à l'ancien président, c'est d'avoir fait passer la Russie, sa patrie, pour un pays pauvre. En effet, Eltsin avait engagé une magnifique campagne de déception. Il avait fait croire au monde entier que la Russie était au bord du gouffre économique et que si les pays occidentaux n'envoyaient pas rapidement des aides financières, le désastre se transformerait très rapidement en désastre écologique et nucléaire. Pour cela, il avait très largement diffusé sur les ondes les images des fuites de l'oléoduc

qui relie la Sibérie à la Russie européenne, ainsi que celles des sous-marins nucléaires en train de rouiller et de souiller les eaux dans les ports de l'enclave de Kaliningrad. Il avait donc réduit la formidable machine qu'était l'industrie soviétique à l'état de mendiant, et cela, Vladimir ne pourrait jamais lui pardonner. Bien sûr que le système de planification quinquennale avait désorganisé les capacités de production du pays. Bien sur que la Russie ne connaissait rien à l'économie de marché, mais avec le formidable potentiel humain et la production de matières premières, cette industrie aurait pu s'en sortir au lieu d'absorber les capitaux étrangers avec tout ce que cela implique de marchandages, de corruptions et d'escroquerie, bref avec l'entrée en force de la mafia en Russie. L'URSS était le seul pays au monde à être autosuffisant en matières

premières et en production énergétique, et c'est la Russie qui avait hérité de toutes ces richesses. Le seul point noir de l'économie soviétique était la production de denrées alimentaires de base telles que la viande ou les céréales. Et qu'a fait Boris Eltsin, il a ravagé les capacités de production de l'Ukraine, le grenier à blé de l'URSS, pour récupérer la flotte de la mer noire et les missiles nucléaires, en imposant un blocus total sur les matières premières. Ainsi, la Russie s'est privée, au moment où elle en avait le plus besoin, de ces fantastiques parts de marché que représentait l'Ukraine et en même temps de ses capacités à nourrir la population russe.

- Bonjour camarade président, comment vont Vitia et Kolia aujourd'hui.

Nivrikin, avait fait la connaissance des

enfants de Gernikov, alors que ceux-ci appartenaient à un groupe de Pionniers, avant 1990, et ne manquait jamais de demander de leurs nouvelles au président.

- Bonjour Vladimir, avec votre manie de m'appeler camarade, je devrais vous envoyer au Goulag. Mes enfants vont bien, mais je ne pense pas que vous soyez là pour cela.

Le président et son directeur des services secrets partageaient une complicité que même la CIA ne pouvait imaginer, et celui-ci savait que si Nivrikin se dérangeait en personne à 10h00 du matin, c'était pour une raison importante.

- Monsieur le président, mes sources m'apprennent que la mort de Saddam Hussein a la CIA pour origine.

- Vos sources officielles ? Cela signifie

que le K.G.B. ne sait rien de tout cela.

Très peu de personnes en Russie savaient que le KGB avait continué à fonctionner après l'effondrement de l'Union soviétique. Seules ces mêmes personnes connaissaient le projet de Vladimir Gernikov, de rebâtir cet empire. Le K.G.B. avait conservé ses ramifications aussi bien dans les pays étrangers que dans ceux de la C.E.I.. Actuellement ces réseaux attendaient l'ordre pour renverser les gouvernements en place et mettre des sympathisants à l'ancien régime au pouvoir. Au Kremlin on était persuadé que les différentes populations accueilleraient volontiers ce retour en arrière. Les gouvernements en place n'avaient pas su tirer les pays de la crise qui suivit l'éclatement. Bien sûr, les conspirateurs russes avaient aidé à cet état de fait.

- Le KGB n'était déjà pas très efficace du

temps de sa grandeur, alors qu'aujourd'hui il travaille dans la clandestinité.

- Vous avez une façon de défendre vos services ! Si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous les détestez.

- Monsieur le président, il faut donner des ordres pour déclencher l'opération " Raspoutitsa."

L'opération " Raspoutitsa ", du nom russe qualifiant la gadoue provoquée par la fonte des neiges au printemps, devrait consister à fomenter des conflits partout où cela est possible. Le K.G.B. de par ses ramifications serait chargé de réveiller les nationalismes ou fondamentalismes religieux, créant de ce fait un état de guerre latente sur toute la planète.

15 novembre

Aviano.

- La mission pour vos Rafales consistera à escorter un Awaks américain au-dessus de l'Arabie Saoudite.

- Vous appelez cela une mission ? À quel danger pourrions-nous être confrontés ? Les Irakiens ne possèdent aucun appareil en mesure de nous ennuyer et de toute façon, ils seraient passés de notre côté depuis la mort de Saddam Hussein.

- Exact, mais cette zone est toujours sous la protection des Nations unies, donc sous notre responsabilité. Même si l'Irak ne représente a priori aucun danger, la mission du E3 consiste à assurer l'inviolabilité de

l'espace aérien pour éviter toutes velléités envers les puits de pétrole. Donc pour vous décollage dans H plus 1h30. Vous rejoindrez le E3 qui vous attendra à cette position et vous l'escorterez pendant quatre heures. Le ravitaillement se fera à 13h00 zoulou, votre code sera POUSSIN. Des questions ?

- Non mon colonel, une mission de routine.

IRAN

À l'époque du règne du shah, les états unis avaient vendu six F14 Tomcat à l'Iran. Ces F14 étaient alors revêtus d'une superbe robe à trois tons : sable, marron et gris ciel. L'Iran était d'ailleurs le seul pays à avoir

acheté ce superbe chasseur aussi cher qu'efficace. Le Tomcat était l'unique avion à pouvoir lancer ses six missiles Phénix sur six cibles différentes à quatre cents kilomètres de distance et à les détruire simultanément, faisant de lui le meilleur chasseur de supériorité aérienne au monde. À la révolution islamique et la prise du pouvoir par l'Ayatollah Khomeini, les USA ont cessé de vendre des pièces détachées à Téhéran. De ce fait les gros chats furent rapidement hors d'usage et abandonnés. Or, un bruit court depuis que les Iraniens auraient offert aux Soviétiques un F14 Tomcat pour expérimentation ou pour servir au sein d'un escadron d'agresseur. L'Allemagne n'en a-t-elle d'ailleurs pas fait autant avec un MIG 29 récupéré après l'effondrement du pacte de Varsovie et donné aux Américains.

Base de AHWAZ, cinq cents kilomètres au sud-ouest de Téhéran.

Une des pires conséquences de la guerre du golfe pour l'Irak, fut la confiscation de ses avions de chasse par l'Iran. Saddam Hussein pensait mettre en sécurité sa flottille de chasseurs en territoire iranien. Il avait simplement oublié les huit années de guerre, qui avaient déchiré ces deux pays peu de temps auparavant. La fraternité islamique sur laquelle comptait le maître de Bagdad n'avait pas joué et les avions ne furent jamais rendus à leur propriétaire.

C'est une concentration de douze MIG 29 et cinq F14 Tomcat qui s'apprêtent à décoller sur la piste surchauffée. Deux par deux les chasseurs, empruntés aux Irakiens ou

maintenus en état par les Russes s'élancent sur le Tarmac.

La chaleur provoquée par les deux réacteurs Chimanski en postcombustion trouble encore plus la vision de Samir Charraoui, capitaine et pilote d'un des F14. Son copilote et lui vont effectuer leur première mission opérationnelle sur ce magnifique chasseur. Leur entraînement fut réduit à son plus strict minimum, autant du fait des problèmes de maintien en condition des appareils que de la discrétion qu'imposait le secret d'une telle opération. Les deux derniers MIG ont fini leur ascension et la tour de contrôle leur donne le top pour le décollage. Les ailes à géométrie variables déployées en flèche minimum, le F14 effectue un bond quand le Major Charraoui lâche les freins après avoir poussé les deux réacteurs au maximum. Prévu pour

décoller sur une minuscule piste de porte-avions, le F14 ne met pas longtemps pour s'arracher du sol. Le pilote habitué au lourd MIG 23 s'émerveille des possibilités de cet appareil.

De par son rang de chef d'escadrille, le Major décolle le dernier, de façon à ne pas être obligé de tourner en rond en attendant ses coéquipiers.

- Ici leader, formation en échelon ! Cette mission doit passer pour une simple mission d'entraînement aux yeux de l'AWAKS qui guette en permanence dans le ciel saoudien.

La frontière irako-iranienne n'est qu'à vingt minutes. Heureusement, car l'aviation iranienne n'est pas équipée de ces gros Tupolev 95 Bear, spécialement modifiés pour le ravitaillement en vol. La mission des MIG 29

consiste à soutenir les troupes au sol qui vont franchir la frontière ennemie.

De même que l'antagonisme entre catholiques et protestants subsiste encore en Irlande, les Iraniens, musulmans chiïtes, n'ont jamais considéré les Irakiens, musulmans sunnites, comme des frères. Rajoutez à cela les problèmes économiques dus à la possession des puits de pétrole à la frontière des deux pays, et vous avez tous les ingrédients pour justifier un conflit qui dure depuis la fin de l'occupation anglaise.

À dix kilomètres les deux groupes se séparent, les MIG vers la frontière irakienne et les F14 vers le golfe arabo-persique.

À bord de l'E3 SENTRY AWAKS.

- Tomcat volant au trois trois zéro,

faites route immédiatement au deux sept zéro.

- Que se passe-t-il ?

Le chef opérateur de l'avion-radar revenait de prendre sa pause-café quand il entendit son contrôleur faire cet appel radio. Le temps de veille d'un avion AWAKS est de 12 heures, alors il pouvait bien s'accorder à tour de rôle, un petit répit.

- Cinq Tomcat survolent actuellement le territoire iranien. Je m'étonne même que la chasse iranienne ne les ait pas encore ennuyés.

- Leur IFF est bon ?

Ce que l'AWAKS ignorait c'est que les gars du KGB avaient réussi à récupérer le code IFF du moment. Ce code devait être changé toutes les demi-heures, mais c'était amplement suffisant pour que les F14

accomplissent leur mission.

- Affirmatif, mais leur présence à cet endroit est pour le moins surprenante.

- Vous savez ces gars de la Navy se prennent vraiment pour des cadors.

Le chef opérateur regarda machinalement par le hublot. La vision des chasseurs d'escortes et de supériorité aérienne, en l'occurrence des Rafales français, lui donnait un sentiment de tranquillité.

- Quelle est leur distance ?

- Cent soixante kilomètres en rapprochement rapide, ils sont à portée de tir de leurs missiles Phénix. On va bien voir s'ils vont s'amuser avec nous.

- Je n'aime pas ces exercices qui consistent à tester nos défenses. En fait cela donne à l'ennemi une idée précise de nos capacités et de nos faiblesses.

- Bordel, ils ont fait feu !

À l'intérieur du cockpit, le pilote et le copilote sont immédiatement alertés par un fort bourdonnement, dû au fait que l'appareil est accroché missiles. Réagissant conformément à ce qu'il a appris à l'entraînement, le pilote engage son avion dans une chute libre de plusieurs centaines de mètres. Cette manœuvre doit entraîner la perte de suivi de la part du missile ennemi. C'est peut-être vrai pour un simple missile Alamo russe, mais pas pour un Phénix américain. Les deux chasseurs Rafales sont également alertés par leurs équipements de bord. En fait les F14 ont fait feu en même temps, concentrant un total de cinq missiles sur les trois objectifs.

- Missiles en rapprochement rapide !
Hurle le copilote.

- Je lance des leurres.

Le copilote ayant lancé des paillettes, deux des missiles explosent à cinquante mètres du Boeing. Un troisième missile percute de plein fouet l'AWAKS, le désintégrant en une immense boule de feu.

À bord des Rafales

Le Rafale le plus à gauche réussit à accrocher un Phénix avec ses missiles Mira, mais il est détruit à son tour. Le dernier missile Phénix continu sa poursuite sur le second Rafale. Martin fait ce qu'il peut pour échapper aux émissions radar du missile. En une fraction de seconde, il prit la décision de se laisser tomber tel une feuille morte. Le seul problème était de rattraper son engin avant qu'il ne s'écrase au sol. Martin avait déjà, par jeu, expérimenté cette tactique en

simulateur. Réagissant à son instinct il hurle comme s'il était encore dans son simulateur.

- Break à droite.

Et il lance son appareil dans un virage forcé à droite et coupe dans la foulée ses réacteurs de façon à réaliser la plus belle vrille à plat jamais vue dans tous ses cauchemars. Son avion se met à tournoyer dans le ciel tout en chutant à la vitesse de trois cents pieds à la seconde. Le résultat positif de cette manœuvre est que le missile ne le suit plus. De ce fait le grésillement désagréable disparaît dans son casque. En revanche, le résultat négatif, est la prise de quelques neufs G. La pression due à la force centrifuge, le plaque littéralement à son fauteuil l'empêchant toute manœuvre. Ses traits sont défigurés et ses membres lui semblent peser une tonne.

- Plus que quelques secondes et je

percute la planète. Se dit Martin.

La difficulté pour lui consiste à remettre en service son réacteur et de ce fait le système de vol assisté par ordinateur qui équipe son appareil. C'est la chance qui lui permet d'effectuer cette manœuvre. En effet à quinze mille pieds, le Rafale traverse un courant d'air chaud ascendant suffisamment puissant pour lui donner, en un dixième de seconde, une décélération de dix pour cent. Celle-ci est suffisante pour lui permettre de bouger son bras afin de remettre ses moteurs en service. Les réacteurs SNECMA M88-2 de dix tonnes de poussée redonnent à l'avion une vitesse horizontale suffisante pour pouvoir stabiliser la chute. Libéré de la pression Martin enclenche son système de pilotage automatique. Il n'a plus la force de rattraper le Rafale lui-même. L'appareil effectue alors

une embardée de façon à se remettre dans une configuration de vol compatible aux systèmes inertiels. C'est le coup de grâce pour Martin qui sombre pendant un laps de temps très court dans ce que les pilotes appellent le voile noir.

F 15C Eagle.

- Mike India, ici Aigle deux zéro, que se passe-t-il ?

Au moment où l'E3 AWAKS disparut des radars du contrôle avancé de Daran en Arabie-Saoudite, le commandant de la base déclencha immédiatement l'alerte 10. Les chasseurs intercepteurs F15C Eagle de supériorité aérienne, parqués dans des hangars ouverts étaient maintenus en état d'alerte par deux équipes au sol, alors que les pilotes

harnachés pour la journée attendaient au mess des officiers. Au déclenchement de l'alerte, les pilotes quittèrent leurs carrés au pas de course au même moment ou les mécaniciens présents aux côtés des appareils enclenchèrent la mise à feu des réacteurs, grâce au bouton "coup de poing" situé dans une petite trappe sous le marche pied. En cinq minutes, les pilotes furent sanglés dans leur cockpit et engagèrent leurs appareils sur le taxiway. Cinq minutes plus tard, les deux F15 décollèrent. À ce moment-là, ils reçurent leur mission.

-Aigle Zéro, ici contrôle, votre target est cinq F14 Tomcat iraniens volant au trois quatre zéro. Ceci n'est pas un exercice, permission d'enclencher vos missiles, je répète ceci n'est pas un exercice.

- Contrôle, ici aigle zéro, répétez le

target.

- Je répète, le target est cinq Tomcat iraniens. Je sais Mike, c'est difficile à croire, mais il est des légendes qui sont tenaces au point de devenir des réalités.

Contrôle leur exposa la situation et les ordres qui étaient de détruire les F14 ennemis pour que plus jamais une telle confusion ne soit possible.

-Mike India, reprend toi frenchy, nos ordres sont de te ramener au carton. Si tu n'es pas en état, nous comprendrons.

- J'espère que tu rigoles, ces salauds viennent d'abattre notre E3 et mon coéquipier, sans aucune sommation ni aucune raison apparente. Je vais leur faire regretter. Martin venait de reprendre ses esprits.

- Mets-toi sur la fréquence protégée, nous avons une surprise pour toi.

- Rafale sur fréquence PAPA, je t'écoute. Puisque nous allons dans un sacré bordel de traquenard, quel est ton prénom ainsi que celui de ton ailier ?

- Appelle-moi Spike et l'autre c'est Wayne.

Les pilotes américains s'appelaient toujours par un sobriquet qu'ils choisissaient ou dont on les affublait à l'école de l'air.

- Écoute Mike India, ce que je vais te dire est TOP.SECRET, si tu le révèles, je saute. Tous les avions que nous avons vendus, ou que nous vendons, sont équipés de radars et de missiles que nous pouvons brouiller. C'est ce que nous allons faire avec ses salauds.

- SPIKE, appelle-moi Michel, si nous avons su cela, mes amis ne seraient pas morts à l'heure actuelle.

- Écoute, Michel ça, c'est de la politique.

De toute façon comment auriez-vous su que ces Tomcat étaient des ennemis, car même leur code IFF était bon. J'espère qu'un jour on tiendra le salaud qui a vendu ces codes et qu'on lui fera payer.

- Réservez-moi une place dans le peloton d'exécution.

- Je ne voudrais pas vous déranger, mais je détecte cinq plots sur mon radar.
Coupa WAYNE

- Ici SPIKE, je prends le lead, WAYNE tu les prends par la gauche, Michel tu me suis. J'aimerais assez que tu utilises tes quatre missiles sur nos amis. As-tu les nouveaux Magic ? SPIKE faisait allusion aux nouveaux missiles MATRA.

- Affirmatif, SPIKE, je suis sous ton aile gauche.

F14 Tomcat.

Samir Charraoui avait depuis quelques secondes trois carrés doubles sur son radar ; lui signifiant des appareils équipés de signaux émetteurs IFF, donc pour lui des ennemis. Tout à coup ces plots disparurent.

- À tous, qu'avez-vous sur vos radars ?

La réponse fut la même pour tous. Ce n'était pas son radar qui était en cause, mais bel et bien un brouillage de la part des infidèles. Certainement un F111 RAVEN croisant non loin, pensa le chef d'escadrille iranien.

- Apprêtez-vous à affronter trois chasseurs dont nous ignorons tout. Certainement deux F15 et le Rafale qui nous a échappé. Qu'ALLAH soit avec nous !

Samir Charraoui faillit rire de ce qu'il venait dire. Cela ressemblait trop à ce qu'il

avait vu dans un film américain que la télévision iranienne avait présenté pour démontrer que les Yankees étaient des arriérés. Un grand homme en noir répétait sans cesse : "Que la force soit avec vous." Mais la situation qu'il allait vivre n'avait rien d'un film pour enfants, tout au plus, un cauchemar. Que pouvait son dieu contre des missiles AMRAAM ?

Rafale.

Le commandant Martin savait que maintenant, il était en possession de tous ses moyens, mis à part une farouche envie de venger ses compagnons. Il savait qu'il devait chasser tout sentiment de haine et ne considérer les F14 que comme des cibles potentielles. Le pilotage d'un appareil de plusieurs millions de francs ne laisse aucune place aux

sentiments. Seuls comptent la concentration et les heures d'entraînements. Les cinq plots se rapprochaient sur son cadran. Martin enclencha ses missiles Magic, et un sourd bourdonnement retentit dans son casque. Lorsque ce bourdonnement se transformerait en un sifflement aigu, il pourrait les lâcher sur leur proie. Un petit losange plein indiquait la position du premier target alors que quatre autres en pointillés, les autres cibles. De temps à autre le F15 de lead obstruait son champ de vision, mais nullement ses capacités de tir. C'était là l'avantage des nouveaux missiles. Quand ils étaient verrouillés sur une cible, rien ne pouvait l'en décrocher. Pas même le plus performant des leurres. Un premier sifflement se fit entendre qui fit sursauter Martin. Comme dans un réflexe, il largua un missile et l'ordinateur se remit

instantanément en acquisition. Le F15 effectua un break à gauche, surpris par la traînée du missile français qui le frôla de près. Nouveau sifflement, Martin fit feu à nouveau. Il ne lui restait plus alors que deux missiles MIRA de plus faible portée. Qu'importe, pensa-t-il avec le brouillage des F15, il pouvait s'approcher à sa guise.

- Aigles ici contrôle, les objectifs font demi-tour. Ils seront dans l'espace aérien iranien dans deux minutes.

- Michel ici Spike, trêve de politesse. On finit le boulot, Wayne tu prends le Tom de gauche, je me fais les deux autres.

Dans les deux minutes qui leur restaient, les trois derniers F14 s'enflammèrent avant de sombrer dans l'océan.

- Tu vois Michel, vous les frenchies, vous avez beau avoir les meilleurs missiles du

monde, tant que vous n'en transporterez que quatre, vous ne ferez pas le poids.

- No comment ! Rétorqua le commandant Martin. Merci les gars.

- Lafayette nous voilà !

Frontière irako-iranienne.

À cause de sa portée de dix-huit kilomètres, sa maniabilité et sa facilité d'emploi, le 122D30 est le canon le plus vendu au monde. C'est l'outil principal de l'artillerie iranienne. De conception soviétique, il s'adapte aisément au climat désertique de par sa simplicité et son mode de transport. Il peut être tracté par n'importe quel véhicule équipé d'un crochet de remorquage. C'est une batterie de douze de ces canons de 122 millimètres qui bombarde les positions des gardes-frontières

irakiens. Le blocus que les Américains ont imposé à l'Irak durant ces neuf dernières années a causé d'énormes dégâts à son pays. Les Irakiens ont bien des chars T62 et des canons d'artillerie, mais la pénurie de pièces détachées les a définitivement cloués au sol. Aidés par leurs canons 155 AU FI achetés à la France quelques années auparavant, ils tentèrent de faire taire la batterie adverse. Cela aurait du être facile, car le canon de 155 français est donné comme le canon d'artillerie le plus précis au monde, et avec sa cadence de tir de six coups à la minute, comme un des plus rapides.

- Chef, dans le ciel, droit devant, des avions !

Un des servants venait d'apercevoir les premiers MIG 29 qui leur fonçaient dessus.

- On dirait qu'ils ont des marquages

irakiens ! Rétorqua le chef de section.

- Alors s'ils sont des nôtres, pourquoi viennent-ils d'Iran ?

Le chef n'eut même pas le loisir de préparer une réponse. Des roquettes déchiquèrent les premiers hommes avant de détruire un AUF1. Aussitôt la batterie composée d'un ZSU 23/4 Chilka et d'un ZU 23/2, se mit à riposter sur les appareils ennemis. Avec leur cadence de tir foudroyante et ses deux engins était le cauchemar des pilotes occidentaux volant à basse altitude. Un MIG fut d'ailleurs touché. La fumée qui s'échappa de sa " blessure " était sans équivoque. Le résultat attendu fut que les autres MIG de la première vague reprirent de l'altitude. Seulement les Irakiens n'avaient pas vu la deuxième vague, qui elle attaqua à haute altitude à l'aide de missiles antichars de type Maverick. En

moins de cinq minutes, la batterie de six AUF1 fut mise hors de combat. Le capitaine commandant la batterie décida de rester sur place pour organiser une minichaîne de renseignement, tandis qu'il détachât un de ses chefs de section, pour rendre compte à son état-major de ce qui venait de se passer.

20 kilomètres au nord.

Un autre détachement de gardes-frontières se demandait quels pouvaient être ces bruits plus au sud. Dans le désert, le bruit portait tellement qu'il était impossible de savoir s'il était proche ou éloigné.

- J'ai l'impression qu'on se bat au poste tenu par l'artillerie ; déclara un chef de char T62 à son capitaine.

- Non ces fous doivent s'amuser. Ne

savent-ils pas que nous n'avons pas assez de munitions ? Sinon ils nous auraient prévenus par radio. Tâchez quand même de les contacter.

- Je veux bien, mais ces foutus tanks russes sont de la camelote ; alors je ne vous parle même pas de leurs radios.

Ce qu'il ne savait pas c'est qu'au premier assaut, la radio BLU de longue portée des artilleurs fut détruite.

- Capitaine, midi, deux mille cinq cents mètres, deux T62 Kladivo se dirigent vers nous !

Le chef de section qui était en observation, pendant que les autres pouvaient se restaurer ou se reposer, venait d'apercevoir l'avant garde d'un bataillon de fusiliers motorisés iranien qui avançait en marche à l'ennemie.

- Embarquez, moteurs en route, attendez les ordres !

La discipline n'a jamais été le fort des armées moyen-orientales. Mais le capitaine savait qu'une section de reconnaissance en marche à l'ennemie recherchait le contact et que la dernière chose à faire de la part de ses chefs de chars était de tirer sans ordres. Ce qu'il fallait c'était coordonner les tirs des différents chars de façon à avoir un maximum d'efficacité et de ne pas gaspiller de munitions. D'autant plus qu'en face ils avaient des Kladivo, c'est-à-dire des T62 modifiés. Cette version de chars soviétiques possédait à l'inverse de son aînée, un télémètre laser, une conduite automatique de tir et une stabilisation de tourelle lui permettant de tirer en roulant.

- Nous allons les laisser approcher à

moins de mille mètres. De cette façon nous pourrons voir s'ils sont suivis, comme je le crois par une section de BMP1.

En effet, lorsque les deux T62 ne furent plus qu'à mille deux cents mètres, on vit apparaître à l'horizon une section de trois BMP1, des véhicules transport de troupes.

- Section Bravo, les deux T62 feu, section alpha les trois BMP feu, section CHARLIE en soutien, parlez !

- Section Bravo, prêt

- Section Alpha, prêt

- Pour tous feu !

On ne crut entendre qu'un seul coup de canon tant la concentration des tirs fut parfaite. En un éclair, les cinq engins ennemis furent transformés en une boule de feu puis en un nuage de fumée noire. À ce stade-là, la

doctrine d'emploi voudrait que les chars changent de positions de façon à éviter un éventuel tir d'artillerie ou de se faire cartonner par d'autres véhicules ennemis. Seulement, Sadam Hussein avait eu un jour l'idée, pour empêcher à ses troupes d'abandonner leurs postes, de couler les chenilles des chars dans une chape de béton.

- CHARLIE, midi quatre mille mètres, hélicoptères en approche.

Un hélicoptère MI24 HIND D approchait en effet à quatre mille mètres de la position irakienne.

- Pour tous, l'hélicoptère feu !

Malgré plusieurs tirs, l'hélicoptère continua sa progression.

- Quel courage il faut pour avancer au milieu de ce déluge d'acier ! Pensa le capitaine.

Ce fut là sa dernière réflexion, car le HIND arrosa la position de ces roquettes de 54 millimètres avant d'achever les chars avec ses missiles antichars AT3 Sagger.

L'équipage des deux hommes n'esquissa même pas un regard en survolant les restes fumants pour continuer vers l'intérieur de l'Irak. Il savait que vingt minutes plus tard arriverait la compagnie d'avant-garde du bataillon de fusiliers motorisés qui nettoierait les éventuels survivants.

16 novembre.

État-major de la 82^o AIRBORN, base de DARAN

Le première classe Cooley regardait C.N.N. pendant son temps de repos. Sa base

avait été mise en alerte maximale, mais on ne leur en avait pas vraiment expliqué les raisons. Le présentateur des actualités sportives commentait la rencontre des Bulls de Chicago contre les Phénix de Détroit. Un classique dans le championnat de football aux états unis, mais Cooley se régalaît de ce spectacle. C'est sans aucun doute ce qui lui manquait le plus après sa femme et sa ravissante gamine de deux mois qu'il avait tout juste eu le temps de voir naître avant d'être envoyé ici. Joueur lui-même, il appréciait le beau jeu que donnaient ces deux équipes. Il aurait pu devenir un footballeur professionnel s'il n'avait tué un quater back dans un accrochage au cours d'un match un peu musclé. Bien sûr les tribunaux avaient conclu à un accident, mais la fédération lui avait interdit à jamais de pratiquer son sport favori. Aujourd'hui, il gardait des

avons dans un désert à plusieurs milliers de kilomètres de chez lui.

Soudain, le journaliste spécialisé dans les affaires de géostratégie fait son apparition à l'écran.

- Hier, plusieurs incidents à la frontière irako-iranienne ont éclaté entre ces deux belligérants, mais aussi dans l'espace aérien protégé par les Nations unies...

William Belmore expose les faits et conclut en annonçant les immenses efforts diplomatiques mis en route par la France et les États-Unis pour éviter une nouvelle guerre du golf, tournée cette fois-ci contre l'IRAN.

- C'est donc pour cela qu'ils nous ont mis en alerte! Pensa Cooley; qu'ils aillent au diable, s'ils veulent s'étriper entre musulmans, qu'ils le fassent !

Au moment même où il disait cela, une énorme déflagration le projeta au sol. Conscient, mais choqué par l'onde de choc, il roula sur lui-même pour éviter les gravats qui lui tombaient dessus. Au bout de deux bonnes minutes, il tenta de se relever. Il n'avait pas vu ni senti qu'il saignait des oreilles, les tympanes crevés par le bruit et l'effet de souffle. Il réussit néanmoins à se mettre debout et c'est à ce moment-là que la douleur se fit sentir. Il hurla, mais son cri fut étouffé par l'épais nuage de fumée qui stagnait autour de lui. De plus il ne s'entendit pas même pas crier. La violence de l'explosion l'avait rendu provisoirement sourd. Avec grande peine, il s'extirpa de la pièce où il était, se guidant au halo de lumière créé par le trou béant qui remplaçait ce qui fut un mur. À l'extérieur, il découvrit un cratère si grand qu'il comprit aussitôt qu'il

ne provenait pas d'un bombardement aérien. Durant la guerre du golf, il avait eu l'occasion de voir les dégâts causés par les bombes américaines et françaises et aucune n'aurait fait de trous aussi grands. Cela ne pouvait être qu'un attentat terroriste.

- Terroriste, mon cul, un acte de guerre ! S'entendit-il dire.

Il venait de recouvrir l'ouïe, mais en même temps, il entendait les cris de ses compagnons blessés. Il se dirigea en titubant vers ces cris. Ses tympans pétés, lui ôtaient tout sens de l'équilibre au point qu'il avait l'impression de ne même plus savoir marcher. Le spectacle qu'il découvrit en pénétrant dans la salle de garde le fit instantanément vomir. En effet, ses camarades gisaient morts ou gravement blessés, mais écrasés par le toit du bâtiment. Ce toit composé d'une dalle de béton

armé de cinquante centimètres d'épaisseur, aurait résisté à une bombe de cinq cents kilos, mais soufflé par le bas il s'est effondré comme un château de cartes sur les occupants du lieu. Cooley fit rapidement un état des dégâts. Sur les cinq membres de la garde qui séjournaient au poste au moment de l'explosion, trois étaient morts et deux grièvement blessés. Leurs jambes étaient écrasées par des blocs de la dalle de béton. Cooley leur fit un garrot puis sortit pour chercher de l'aide. Il savait qu'il ne devait pas tenter de les sortir de là tout seul. Il devait donc trouver un docteur. Il se précipita à l'extérieur du bâtiment. C'est alors qu'il découvrit un corps inanimé à cinquante mètres du point d'impact. C'était le corps d'un homme de type arabe. À voir comme cela, il ne semblait pas abîmé par la déflagration, mais quand il voulut le

retourner il fut surpris par la mollesse de son squelette. L'explosion avait créé d'énormes dégâts, lui brisant tous les os et lui causant des lésions mortelles sur les tympans, les poumons plus plusieurs autres organes vitaux. Cooley réalisa alors qu'il s'agissait certainement de celui qui avait déposé le camion rempli d'explosifs. Le mécanisme s'était sûrement déclenché trop tôt pour qu'il puisse être épargné. Il se demanda quelle était la cause qui pouvait conduire un homme à se sacrifier. Bien sûr il avait déjà entendu parler des moudjahidin, ces hommes qui reçoivent les derniers sacrements avant d'effectuer leur mission, sachant qu'ils n'en reviendraient sûrement pas. Après cela ils ne craignaient plus la mort et étaient même persuadés d'être des martyrs ayant leur place réservée au paradis.

- Pas le temps de m'attendrir sur ton sort. Lui dit Cooley, tandis que les secours s'organisaient. Plus tard il apprendra que cet homme était un Libyen.

17 novembre.

Washington Maison blanche, bureau ovale.

- Mais bordel, que se passe-t-il au moyen orient ?

Le secrétaire d'État n'avait jamais vu le président aussi en colère. Il y avait de quoi. En deux jours, les États-Unis dénombrèrent une vingtaine de morts et plusieurs conflits s'étaient déclenchés sans que les services secrets américains ne puissent expliquer quoi que ce soit. Le directeur de la C.I.A, Irwin Chapmann avait été convoqué à la maison

blanche, mais c'était pour avouer son ignorance.

- Je pense que tout cela est lié au changement de régime en IRAK, monsieur le président

- Vous pensez, vous pensez, je ne vous paye pas pour penser, mais pour me renseigner! Que disent les Russes ? Peut-être qu'eux ont des services compétents.

- Les Russes sont comme nous, répondit le secrétaire d'État, j'ai eu mon homologue, Édouard Gretchko, ce matin au téléphone et ils ne savent rien.

- Ou bien ils ne veulent rien nous dire.

- Je ne crois pas, je sais que vous pensez toujours qu'il faut se méfier des Russes, mais depuis des années, j'ai dressé des liens d'amitié, n'ayons pas peur des mots, avec Gretchko. Celui-ci était déjà du temps du communisme,

opposé à toute velléité contre nous. S'il savait quelque chose, il me l'aurait dit.

- Peut-être n'est-il pas mis au courant de tout ce qui se trame dans les bas-fonds du Kremlin. Qu'en pense notre spécialiste des affaires russes ?

- Monsieur, vous savez que comme vous je garde toutes réserves quant à l'amitié des Russes. Néanmoins, ils craignent autant que nous, sinon plus la montée du fondamentalisme musulman. Ils gardent encore de bons rapports avec leurs anciennes républiques telles que l'Azerbaïdjan ou le Kazakhstan et ne veulent pas voir leurs bases, comme Baïkonour, par exemple, tomber aux mains des " barbus ". Aussi, je les crois incapables de fomenter une révolution au moyen orient qui pourrait leur exploser à la figure. Ou alors c'est qu'ils sont très forts et il

faudrait dans ce cas arrêter toutes les aides, financières ou autres.

- Monsieur le conseiller, votre travail se limite à faire des analyses. Pour ce qui est de ce que l'on doit ou ne doit pas faire, c'est mon problème. Suis-je assez clair ?

- Très clair monsieur le président.

- Messieurs, vous êtes libres, je garderai le secrétaire d'État, le ministre de la Défense et le chef d'état-major des armées, ainsi que le directeur de ce qui se fait appeler la C.I.A.

L'état-major du président quitta, dans un silence de plomb, le bureau ovale.

- Je ne suis pas payé pour décider, marmonna le conseiller aux affaires russes, mais lui va prendre des décisions sans demander notre avis. Dieu fasse qu'il ne nous engage pas dans une spirale irréversible.

- Monsieur le chef d'état-major des armées quels sont nos moyens engagés en Arabie-Saoudite ?

- Monsieur le président, nous avons actuellement une division, la fameuse 82^e Division Airborne, une base de l'US Air force équipée de plus de cent chasseurs F15 et un porte-avions croise au large dans le golfe arabo-persique, l'USS Roosevelt. Je vous avouerais que cela fait bien peu s'il fallait empêcher une invasion iranienne. De plus la région a été, ces derniers temps frappée de récession économique, et l'arsenal militaire saoudien ou koweïtien n'est pas en état de résister aux divisions de Rasfandjani. Je ne parle même pas de l'armée irakienne, qui grâce à notre embargo, est quasiment nulle. À peine une division de chars T72 en état de combattre.

- Dois-je lire dans vos propos des reproches quant à la politique que nous avons menée jusqu'alors. C'est grâce à celle-ci si Saddam a été éliminé.

- Monsieur le président, vous savez très bien que les militaires ne se mêlent pas de politique. Je faisais simplement un état des lieux.

- Oui, excusez-moi, je suis un peu irritable actuellement. Avouez qu'il y a de quoi. De vous à moi, quand on se présente à la maison blanche, notre vœu le plus cher, c'est de ne pas voir des américains mourir sur une terre étrangère. Aussi, nous allons mettre tout en œuvre pour que cela ne nous arrive pas. Quelles sont nos forces en Yougoslavie ?

- Une division d'infanterie mécanisée provenant de Baumholder en Allemagne, une division de char de Virginie et nous avons

également actuellement en Méditerranée, trois porte-avions, l'Enterprise, le Forestal et le Sarratoga que nous avons placés là pour parer à un éventuel conflit entre les Grecs et les Turcs à cause de l'île de Chypre.

- Très bien, j'ordonne que toutes ces forces fassent route en Arabie saoudite et dans le golfe. Monsieur le secrétaire d'État, je vous charge d'expliquer cela aux Français qui vont se retrouver isolés en Yougoslavie. Voyez les Arabes pour qu'ils nous laissent nous renforcer sur leur territoire et enfin convoquez l'ambassadeur d'Iran et sommer-le de s'expliquer sur les agissements de son pays. Vous avez carte blanche pour, au besoin leur donner un ultimatum. S'ils essaient d'envahir l'Irak ou l'Arabie-Saoudite, ils devront compter sur tout l'arsenal militaire des États-Unis. Quant à la CIA, voyez comment les Russes

prennent cela et s'ils ne vont pas vouloir se mêler à tout cela. D'ailleurs, je reçois leur ambassadeur dans cinq minutes. Messieurs au travail, faites rentrer mon conseiller en matière de défense nationale.

Tout le monde se retire et le conseiller à la sécurité nationale fait son entrée.

- Alors, tu leur as dit ?

Le conseiller, James Koburn et le président Bomern se connaissaient depuis suffisamment longtemps pour que celui-ci se permette encore de tutoyer le président.

- Oui, et il valait mieux que tu ne sois pas là. De cette façon, ils ne pourront pas dire que cette idée est mauvaise, car elle venait de toi.

- Tu aurais mieux fait. J'aurais servi de fusible en cas d'erreur.

- Je suis sûr de ne pas me tromper. La

Bosnie est calme et je veux mettre la main sur le pétrole irakien. Je ne sais pas si les livres d'histoire retiendront cela, mais je veux assurer une indépendance énergétique aux États-Unis.

L'huissier frappa pour annoncer l'ambassadeur de Russie.

- Faites entrer. On fait comme d'habitude, James, tu le laisses parler et si tu décèles quoi que se soit de sournois, tu le contres.

Will Bomern savait que les diplomates russes étaient les plus doués et les plus sournois. Ils vous faisaient dire ce qu'ils voulaient en vous faisant croire que vous disiez le contraire. C'est pour cela qu'il avait besoin de son conseiller, n'étant lui-même pas assez habile à ce jeu.

- Bonjour, monsieur le président,

bonjour monsieur Koburn.

Monsieur Gernikov, que j'ai eu il y a deux heures au téléphone, vous adresse ses salutations amicales. Il faut toujours autant de temps pour traverser Washington.

- Vous verrez, Alexandre Mickaïlovitch Polikov, bientôt Moscou ressemblera à cela. C'est le prix à payer au libéralisme et à un niveau de vie élevé.

Les hostilités avaient commencé entre les deux hommes. En matière de diplomatie, une politesse bien appuyée est souvent plus assassine qu'une réflexion déplacée.

- Monsieur le président, j'aimerais que pour une fois, nous laissions de côté les banalités de salon de thé et que nous parlions franchement. Me le permettez-vous?

- Je n'aime pas beaucoup le ton que vous prenez, mais je vous écoute.

- Veuillez m'excuser si je vous ai offensé. Là n'est pas mon but. La Russie se trouve actuellement dans une impasse dont elle se doit de sortir et quand je vous aurais expliqué nos intentions, vous comprendrez que la place n'est plus aux fioritures.

Bomern ne répond rien de peur de montrer trop d'empressement ou de colère face aux propos de Polikov. Cela pourrait être interprété comme de la faiblesse par le Russe. Et ça, Bomern ne le supporterait pas.

- Monsieur le président, continue donc l'ambassadeur, comme vous le savez certainement, des incidents enflamment les pays musulmans. Je dois d'ailleurs vous adresser les condoléances de tout le peuple russe au sujet de vos pilotes et soldats disparus.

- Trop poli, pense Koburn, je n'aime pas le ton que prennent les propos de ce vieux

sagouin.

- Nos anciennes frontières sont menacées par le danger du fondamentalisme religieux et certaines républiques, aujourd'hui libres souhaiteraient avoir notre soutien militaire pour empêcher toute tentative d'invasion de la part des musulmans.

- Jusque-là, je ne vois pas en quoi vous avez besoin de vous confier aux États-Unis d'Amérique. Coupa le président.

- Nous avons l'intention d'intervenir en Azerbaïdjan, au Turkménistan, mais surtout et c'est là la raison de ma démarche, en Afghanistan.

- En Afghanistan ? Vous avez l'intention de réitérer le coup de 1979 et de nous faire croire que vous agissez pour le bien du peuple afghan.

- Ce qui s'est passé en 1979 était le fait

d'un autre régime, d'un autre temps. Croyez qu'aujourd'hui, notre intention est de garantir la paix et la tranquillité dans le monde. Je ne crois pas que l'avènement de plusieurs républiques musulmanes ayant la Charria comme seule règle, vous enchante. Nos intérêts sont ici communs.

- N'essayez pas de nous rendre complices des atrocités que vous allez encore commettre dans ces contrées.

- Je vous le répète, monsieur le président, c'était une autre époque, nos troupes n'auront qu'une consigne, c'est de préserver les acquis, sans violences inutiles. D'ailleurs, nous vous proposons d'envoyer là-bas des observateurs.

- C'est très généreux de votre part, mais vous savez bien qu'avec les événements actuels au Moyen-Orient, les États-Unis auront

assez de ses enfants sur les différents champs de bataille. Aussi débrouillez-vous.

- Dois-je en conclure que je peux transmettre à mon gouvernement votre accord ?

- Non, transmettez-leur ma non-désapprobation, mais que nous restons sensibles au respect des lois en vigueur en matière de crimes de guerre. Cette réponse vous convient-elle ?

- Elle a le mérite d'être franche. Puis-je me retirer, monsieur le président ?

- Faites et remerciez monsieur Gernikov pour ses condoléances.

L'ambassadeur sorti laissant le président et son conseiller à leur étonnement.

- Étrange, ne croyez-vous pas qu'ils nous en avertissent ?

attaqua le président.

- Cela paraît logique. Si le secrétaire

d'État a raison, ils sont vraiment entrés dans une nouvelle ère politique. La transparence n'est plus un vain mot. Restons prudents malgré tout. Nous aurons toujours nos satellites et nos agents sur place, si nous ne pouvons pas envoyer d'observateurs.

20 novembre.

Kremlin, bureau du président Gernikov.

Vladimir Gernikov finit de lire le message chiffré qui venait de lui arriver de Washington. Son ambassadeur lui rendait compte du franc succès de son entrevue avec le président américain. Il allait avoir les coudées franches pour passer à sa deuxième opération. Il attendait pour cela son chef des

services de sécurité, Youri Nivrikin. Son chef de cabinet arriva justement à l'instant faisant entrer Nivrikin.

- Bonjour Youri ! Gernikov l'accueillit avec un large sourire.

- À voir votre bonne humeur, j'ai le sentiment que vous m'avez fait venir pour m'annoncer de bonnes nouvelles.

- En effet, l'opération " Raspoutitsa " est un succès complet. Les Américains s'apprêtent à déplacer leurs troupes de la Bosnie vers l'Arabie Saoudite et ils nous donnent presque leur bénédiction pour notre intervention en Afghanistan.

- J'ai du mal à croire qu'ils aient mordu à l'hameçon, mais mes propres services confirment leurs ordres de déplacement. De plus le contact que nous avons dans leurs états-majors nous a rendu compte que les

Américains ne croient pas à une machination de notre part.

- Nous pouvons donc conclure que l'opération " Raspoutitsa " est sur son aire de lancement. Ces bouffons d'Américains vont pouvoir constater que la puissance de la Russie n'est pas qu'un souvenir enfoui dans les livres d'histoire. Bien sûr qu'ils ne soupçonnent rien, ils ne nous en croient plus capables. Qui avez-vous choisi pour la prochaine mission?

- Simplement le meilleur. Miroslav Kanov, le pilote d'essai de la firme Sukhoï.

- N'est-il pas trop vieux pour cette mission.

- Trop vieux? Il connaît mieux que quiconque le Sukhoï 27 et a déjà parcouru plusieurs fois le tour de la terre à bord de son appareil. De plus il a pu, à l'occasion de ses

nombreux meetings aériens, tester et enregistrer tous les différents radars que ces fous d'Occidentaux faisaient marcher au cours de ces meetings. Former un autre pilote serait du gaspillage de temps et de carburant. Non, Vladimir, Kanov est le plus à même d'accomplir cette mission.

- Va pour Miroslav Kanov.

25 novembre.

Base de Joukovski.

Miroslav Kanov avait commencé sa carrière comme pilote de chasse sur un bon vieux SU7 Fighter. D'entrée de jeu, il s'était révélé un excellent pilote réussissant à pousser son chasseur à ses extrêmes limites. Il s'était fait remarquer par ses chefs pour cela,

et pour son assiduité à suivre les cours d'éducation politique. En 1972 il rentrait au sein de la firme Sukhoï comme pilote d'essai et commença par l'expérimentation des SU19 et 22 des dérivés du SU17. En 1974 il rentra au parti communiste et pu, grâce à cela accéder aux secrets de fabrication et surtout obtint un pouvoir de décision quant aux projets en cours de la firme. Ainsi il participa à la construction du SU24 Fencer et du SU25 Frogfoot. Mais son bébé fut le Sukhoï 27 Flanker. Un beau bébé à vrai dire. Pesant 22 tonnes et d'une envergure de 15 mètres le Flanker mesure 22 mètres de long. C'est pense-t-il, le plus bel avion du monde. Il faut dire qu'avec ses lignes majestueuses et sa belle livrée bleutée, il mérite ce superlatif. Son premier vol sur cet appareil a eu lieu le 20 mai 1977. Les Occidentaux n'ont eu vent de l'existence du

prototype qu'au début des années quatre-vingt. D'abord grâce à des explorations satellites jusqu'au jour où un P3 Orion, un avion de reconnaissance norvégien a aperçu un SU27 en vol. D'ailleurs, il s'en rapprocha de si près, que son aile percuta l'avion ennemi. Cela aurait bien pu se terminer en incident diplomatique si le Flanker ne s'était trouvé à l'intérieur de l'espace aérien norvégien. Kanov sourit en se remémorant ce passage d'une carrière bien remplie. Mais ce qu'il allait accomplir aujourd'hui en était le summum. Il allait démontrer aux " impérialistes " la supériorité de la chasse russe. Pour réaliser sa mission, il allait chevaucher non pas un SU27, mais un SU35 sa version chasseur bombardier.

Il marchait à grands pas en direction du hangar où l'attendait l'avion qu'il allait

piloter, un SU35 du 159^o régiment de la garde de Novossibirsk. C'est d'ailleurs à Novossibirsk qu'avait été construite cette version améliorée du SU27. Les Russes l'appelaient eux, le SU27 "Istrebitel-bombardiroshtchik" qui veut dire chasseur bombardier, mais les Américains avec leur manie de tout rebaptiser le surnommaient SU27M "Flanker plus" ou SU35.

Cet appareil est issu du SU33, version aéronavale du SU27. Au moment des essais de décollage et d'appontage en mer avec le Sukkoï27, les Russes décidèrent d'ajouter deux ailerons à l'avant de l'appareil (appelés aussi plans canards) pour lui assurer une meilleure portance. Les Occidentaux pensaient à l'origine que c'était une aberration, les plans canards réduisant considérablement la vitesse de l'engin. En fait cet apport

donna à l'appareil une bien meilleure mania-
bilité alors qu'elle était déjà la meilleure du
monde. Le problème de la puissance fut ré-
solu en ajoutant à cette version de nouveaux
moteurs lui assurant une vitesse de Mach
2,35. De plus les Russes ont développé le
principe du ravitaillement en vol qui n'exis-
tait pas chez eux du temps de la guerre froide.
Tout ceci combiné fait que Miroslav Kanov
s'apprêtait à accomplir une mission à bord du
meilleur chasseur bombardier à long rayon
d'action du monde.

L'appareil était encore sur le banc d'es-
sai ou se terminait les dernières vérifications
d'usage. L'équipe de mécaniciens au sol fai-
sait monter et descendre le train d'atterris-
sage. À l'arrivée du pilote, les "michmans",
sous-officiers mécaniciens, le saluèrent
comme le voulait son grade de colonel dans la

"Voiska PVO", l'aviation d'attaque russe. Miroslav n'avait plus vraiment l'habitude de la rigueur militaire, accoutumé qu'il était à montrer son talent dans les meetings ou aux ingénieurs civils. Aussi se voulut-il décontracté et alla serrer la main du "starchina" (adjudant) qui commandait les mécaniciens. L'avion fut tracté hors du hangar et on plaça l'échelle pour que le pilote puisse prendre place à bord. Kanov fit d'abord le tour de son appareil, comme le faisaient tous les pilotes du monde. Il n'emporterait aucune arme pour cette mission. Seul, son canon de 30 millimètres était armé, mais c'était le cas pour tous les avions militaires. Si le moindre accident arrivait au cours de cette opération, le gouvernement russe assurerait ne rien connaître des intentions du pilote.

Miroslav grimpa à l'intérieur de son

cockpit et commença sa check-list habituelle. Le chef mécanicien l'aida à boucler le harnais et lui tendit son casque. Les vérifications effectuées, Kanov démarra ses deux réacteurs et ferma l'habitacle. Il poussa la manette des gaz vers l'avant jusqu'à ce que son indicateur lui indique soixante-dix pour cent de puissance. Il déverrouilla les freins, et l'appareil commença à se mouvoir avec un petit soubresaut. Kanov rit en pensant que les Occidentaux étaient des gens vraiment bizarres. Comment n'avaient-ils pas compris qu'avec tout l'argent qu'ils avaient donné à la Russie d'une façon ou d'une autre, ils les avaient aidés à moderniser leur armée.

Le Sukhoï 35 continuait son roulage sur le taxiway passant devant une myriade d'appareils différents. C'était là la particularité de la base de JOUKOVSKI, on y croisait aussi

bien les avions les plus modernes de l'arsenal russe que des antiquités parfois en pièces détachées et ressemblant à des fantômes. À ses côtés roulaient deux MIG 29 qui l'escorteraient tant qu'il ne serait pas sorti de l'espace aérien national. De cette façon, leur escouade passerait pour une mission d'entraînement des plus banales.

Arrivés en bout de piste, les trois appareils stoppèrent avant de pousser leurs turbo-réacteurs jusqu'à la postcombustion. De cette façon le SU35 disposait d'une poussée de 22 tonnes lui conférant un rapport poids poussée égal à un. Kanov lâcha de nouveau ses freins. Le chasseur leva la tête et commença un sprint endiablé sur le Tarmac de la piste d'envol. Sans avoir à lever le manche, l'appareil fut comme aspiré par le ciel et se trouva en sustentation. Miroslav rentra alors le train

d'atterrissage ce qui fit accélérer encore plus son avion. Puis brusquement pour surprendre un peu les MIG, il braqua le Sukhoï à la verticale et entama une ascension digne d'une fusée SALIOUT. À sept mille pieds d'altitude, il remit son appareil à l'horizontale et coupa la postcombustion.

- Maman poule ici poussin, je demande ravitaillement en vol.

Kanov se moquait ainsi des Américains qui utilisaient des indicatifs très imagés, mais en lui-même il n'était pas très rassuré. L'aviation russe ne pratiquait le ravitaillement en vol que depuis quelques années et cela ne se passait pas toujours très bien.

Durant la guerre froide, la distance qui séparait le rideau de fer avec l'atlantique était largement à portée de leurs avions de chasse, et ils ne ressentaient pas le besoin de

développer la technique du ravitaillement. Si les pilotes ne pouvaient pas faire demi-tour, ils étaient décorés de l'ordre de LENIN et leurs familles seraient fières. Plus sérieusement, ils comptaient sur leur intendance et sur leurs réseaux d'oléoducs pour amener le carburant jusqu'au niveau du front. Mais aujourd'hui, la donne est totalement différente. Non seulement les frontières ont reculé, mais les avions sont devenus si complexes donc si chers qu'on ne peut plus se permettre de les abandonner. De plus, comme toutes les autres armées, l'armée russe a bien dû s'avouer que sa logistique n'était pas si performante qu'ils le croyaient. Pour cela, la guerre du Golfe fut un bon révélateur de ce que serait maintenant un conflit moderne et ses contraintes.

- Ici TU95, ravitaillement accordé.

Approchez-vous du tuyau de droite.

L'avion ravitailleur était un Tupolev 95 Bear modifié en citerne volante. Le Bear a la particularité de posséder des moteurs à hélices doubles contrarotatives. Ce système lui confère une autonomie et une capacité d'emport remarquable.

Kanov enclencha le système de guidage automatique prévu pour rejoindre l'avion ravitailleur. Celui-ci se trouvait à dix mille mètres devant lui et à une altitude de six mille pieds. Il entama donc une descente pour se mettre à la même altitude. Celle-ci eu pour effet d'augmenter sa vitesse et il se rapprocha un peu trop vite du Tupolev. À mille mètres il sortit son aérofrein situé sur l'arête dorsale du Sukhoï. Sa vitesse chuta rapidement à six cents kilomètres-heure. Il rentra son aérofrein et vit la perche de ravitaillement du Bear

s'approcher. Il sortit sa perche escamotable ce qui le ralentit encore un peu, suffisamment pour s'arrimer en douceur au cordon ombilical.

- Tu me fais le plein, le niveau d'huile et tu nettoies le pare-brise.

Miroslav savait que cette blague était très éculée, mais les pilotes ne pouvaient s'empêcher de la faire. Quand sa jauge de carburant arriva au sommet, il ressortit son aérofrein, et sa brusque décélération le fit se décrocher.

- Merci et à la prochaine. Soixante-seize ici trois huit huit, je reprends la mission, quelle est la situation ?

Les Russes avaient fait décoller depuis leur base de Crimée un Ilyouchine 76 Mains-tay, version AWAKS du Candid l'avion de transport ressemblant au Galaxie américain.

Du haut de la mer noire, l'avion-radar pouvait observer l'activité des avions de l'OTAN et ainsi prévenir le Sukhoï de tout danger. La partie la plus importante de la mission de Miroslov Kanov était la discrétion absolue. Les Occidentaux ne devaient même pas soupçonner qu'un avion russe ait survolé leur espace aérien.

- Ici soixante-seize, le temps est clair, volez au deux cinq cinq, altitude cinq cents pieds. Kanov plongea à cinq cents pieds ce qui lui permit de passer à Mach 1.9 sans gaspiller de carburant et fit route au cap indiqué par le Mainstay. Dans quelques secondes, il quitterait la Russie et survolerait la Géorgie puis l'Ukraine. Bien que ces pays ne soient pas à proprement dit des ennemis, il devait quand même se méfier de leurs moyens antiaériens. Ensuite il longerait la frontière

entre la Roumanie et la Bulgarie pour arriver en Bosnie.

- Trois huit huit, ici leader deux neuf, vous quittez la "rodina", on vous laisse, bonne chance.

Mont INGMAN, Bosnie.

Enfin, il pouvait effectuer une opération extérieure. Jusqu'à présent l'Adjudant Lemeunier n'avait jamais partagé les dangers et les exaltations de la mission à l'étranger. Bien sûr, la Bosnie n'était plus maintenant considérée comme une mission dangereuse, mais ce qui importait à Lemeunier, c'était, à son retour de porter fièrement les différentes médailles inhérentes à son séjour. Son

boulot, ici, n'avait rien de glorieux. Responsable d'une cellule d'audit dans son ancien régiment, il s'était fait remarquer par la qualité des travaux qu'il avait effectués au moment de la restructuration de son unité. Et c'est à ce titre qu'il était présent sur le territoire de l'ex-Yougoslavie, pour préparer le rapatriement des forces françaises en présence. Son premier travail, à son arrivée à SARAJEVO, fut d'évaluer le coût financier d'un tel rapatriement. Mais de par sa formation en renseignement, il avait par la même occasion calculé l'impact psychologique sur la population et donc la nécessité d'envoyer des renforts en hommes et en matériels lourds. Cela dissuaderait les Bosniaques de prendre en otage les membres de l'IFOR. Malheureusement, la décision des Américains de se retirer a changé sa mission du tout au tout. Il n'était

plus question de retrait, mais plutôt de renforcement. Le 11^o Régiment de cuirassiers commandé par le colonel MARCHAL était arrivé cette semaine et devait prendre ses quartiers à SARAJEVO. Déjà des chars prenaient position sur les hauteurs du mont INGMANN pour assurer la protection des batteries de 155 AUF1 du 11^o régiment d'artillerie de marine qui étaient là, eux depuis plusieurs années. Malgré la paix, la région ne s'était jamais sécurisée totalement et quelques actions isolées ont bien failli plusieurs fois rallumer la poudre. La présence de l'OTAN était encore le meilleur garant de la paix dans cette région.

L'Adjudant Lemeunier profitait d'une journée de repos pour rendre visite à ses premières amours que représentait l'escadron de char embossé sur ses positions. Peut-être, avec un peu de chance, retrouverait-il un

ancien camarade.

Dans le ciel, au-dessus de la Bosnie.

- Ici soixante-seize, vous arrivez au-dessus de votre objectif, volez au deux cinq zéro, altitude deux cents pieds.

- Quels merveilleux progrès nous avons accomplis; pensa Miroslav Kanov.

Il y a cinq ans à peine, jamais il n'aurait volé si bas ni osé parler en clair à la radio. Les systèmes de vol assisté par ordinateur ainsi que de chiffrement des transmissions avaient fait un bon incroyable en un rien de temps. Il est vrai que les Occidentaux les avaient bien aidés. Les Français n'avaient-ils pas mis leur technologie à leur service en construisant un

moteur pour le MIG AT. Sans doute que les espions russes en avaient profité pour voler quelques brevets au passage. Beaucoup de gens voient encore les espions comme des James Bond alors que les plus efficaces ont des blouses blanches et non des armes secrètes.

Le Sukhoï 35 descendit à deux cents pieds. À cette altitude et à cette vitesse, le système nerveux humain n'est pas assez rapide pour corriger le vol de l'appareil en fonction de la topographie. Aussi, contrairement aux missiles balistiques qui eux ont leur parcours en mémoire, le SU35 disposait d'un radar de vol pouvant voir le relief du terrain à cent kilomètres de distance de façon que son ordinateur puisse calculer les paramètres et les transmettre aux gouvernes avant d'atteindre l'obstacle.

Kanov enclencha donc le pilote automatique, mais garda quand même les mains sur le manche. En cas de panne du système, l'avion se mettrait automatiquement en commande manuelle et avertirait le pilote par un sifflement strident dans le casque de celui-ci. Il ne resterait alors que quelques fractions de seconde pour redresser l'appareil avant qu'il ne se scratche. Mais cela n'était rien par rapport à la panne qui consisterait à ce que l'appareil ne détecte aucune anomalie, mais qui ne serait plus guidé. Le pilote devrait alors détecter lui-même le problème, couper le pilotage automatique et se redresser. Dans ce cas, Miroslav était persuadé que le plus rapide serait alors de s'éjecter.

Le Sukhoï 35 donnait l'impression de faire des bonds. Le relief vallonné de la Bosnie forçait l'appareil à effectuer des descentes

et des remontées vertigineuses. À cette altitude, la consommation carburant était plus importante, le pilotage automatique assurant également une vitesse constante, obligeant parfois les réacteurs à enclencher la postcombustion. Kanov n'était pas mécontent d'avoir effectué un ravitaillement en vol.

- Soixante-seize ici trois huit huit, donnez-moi un plan de situation des défenses aériennes au sol.

- Ici soixante-seize, vous allez survoler dans trois minutes SARAJEVO. Aucun radar en veille, je répète, aucun radar en veille. Enclenchez tout de même vos contre-mesures ECM. Ces idiots d'impérialistes vont avoir une peur bleue.

- Ils auraient peur s'ils savaient ce qui leur passe au-dessus de leur tête, mais ils l'ignoreront toujours. Qu'en est-il des

appareils ennemis ?

- Un AWAKS est actuellement au-dessus de la Méditerranée accompagné de quatre Mirages 2000. Ils ne vous ennueront pas, ils ont eu trop peur après la perte d'un des leurs en Irak. Tout au plus ils vont vous prendre pour un MIG serbe et vont vous demander de dégager et c'est ce que vous ferez en respectant le silence radio.

Abord de l'AWAKS, au-dessus de la Méditerranée.

- Chef, venez voir, un spot simple. Pas de réponse à l'interrogatoire IFF.

- Demandez identification.

- Appareil inconnu, ici SENTRY six trois six. Identifiez-vous.----- . Pas de

réponse, on envoie la chasse.

- Hors de question de se découvrir.

Vous avez vu ce qui s'est passé au-dessus du golfe. Recommencez votre identification.

- Appareil inconnu, ici SENTRY six trois six. Vous survolez un espace aérien interdit par les Nations unies. Identifiez-vous ou nous serons amenés à faire feu sur vous.--
-----. Toujours pas de réponse.

- Position de l'appareil?

- Au-dessus de SARAJEVO dans une minute.

- Prévenez-les que l'artillerie sol-air s'en charge.

- Ça y est, il dégage!

- Notez sa direction et préparez un compte-rendu d'observation de violation de l'espace aérien bosniaque par un avion serbe.

- Mais nous ne sommes pas sûrs de sa

provenance !

- Qui voulez-vous que ce soit d'autre ?
Peut-être voulez-vous avouer notre incapacité à identifier un appareil ?

À bord du Sukhoï 35.

Kanov avait enclenché son canon de façon à ce que le pilotage automatique lui donne la position du point programmé pour effectuer sa ressource et dégager. Ce point était le mont INGMAN. Il avait été choisi par les responsables du fait de son importance stratégique. Une croix apparut sur le HUD (viseur tête haute), verrouillée sur la position du mont INGMAN. Ce qui allait suivre était le plus délicat de la mission et justifiait que le

choix du pilote se soit porté sur Kanov. Au moment où l'appareil passa à la verticale du mont INGMAN, Miroslav Kanov coupa le pilote automatique et l'avion, grimpa à la verticale de lui-même pour éviter toute collision. Kanov réussit alors à ramener le Sukhoï à une altitude de cinq cents pieds, pour éviter les radars antiaériens. Ce ne fut que lorsqu'il quitta l'espace aérien de l'ex-Yougoslavie, qu'il put reprendre une altitude de sept mille pieds. Il rejoignit alors un couloir aérien fréquenté par des lignes civiles. Il se mit dans le sillage d'un Boeing 747 effectuant Rome Moscou et confondit ainsi son écho radar avec celui du long courrier. Au-dessus du territoire de la CEI, il refit le plein et se posa sans encombre sur sa base de JOUKOVSKI.

Sur le mont INGMAN

L'Adjudant Lemeunier se trouvait perché sur un AMX30 B2 modifié. On disait aussi version DAGUET, car cette version de char était apparue la première fois au cours de l'opération DAGUET, c'est-à-dire de la guerre du Golfe. Comme il le prévoyait, il retrouva un de ses très bons camarades, l'Adjudant CARTON. Ils partageaient tous les deux la même origine landaise, mais surtout ils avaient servi, pendant six ans, dans le même escadron en Allemagne. Ils discutaient de leur carrière lorsque Lemeunier entendit un bruit qui lui était familier. En effet, Lemeunier était un passionné d'aéronautique. Tout ce qui volait le passionnait surtout si ça arborait une étoile rouge. Sa passion l'avait mené

à effectuer à Biscarosse, le stage d'officier Lutte Antiaérienne de corps de troupe. De plus, il possédait chez lui la plus belle collection de maquettes, d'avions et d'hélicoptères en service dans le monde, qui soit.

- Tu entends ce bruit ? Que disent tes ordres en matière de LATTA ?

CARTON réfléchit et dit : - On ne nous a rien dit à ce sujet, et quand on ne nous dit rien, c'est qu'aucun avion ne doit nous survoler de la journée. Mais tu sais, ils peuvent oublier ou ne pas être au courant.

- Là, à une heure. Tu arrives à l'identifier ?

- Et tu rigoles, il est au moins à trois mille mètres. Attends, je prends les jumelles.

- Tu n'auras pas le temps. Dis donc, il vole drôlement bas. Regarde on dirait un MIG 29.

- Les trente, tir interdit ! Lança CARTON à la radio. Tu ne vois pas qu'un con de subordonné descende un MIG 29 serbe. Bonjour le compte rendu.

L'appareil non identifié fit une brusque embardée au moment où il arriva à la verticale de la position des chars.

- Bordel de merde! L'enfoiré ! Lemeunier cria en se bouchant les oreilles, l'avion vint de passer en postcombustion au-dessus d'eux. Tu as vu ce que c'était ? Un Sukhoï 27 !

- Là tu te trompes, les Sukhoï 27 sont tout bleu alors que celui-ci était camouflé terre. Non, c'était bel et bien un MIG 29 serbe, d'ailleurs tu as vu son marquage, pas d'étoile rouge, mais les trois couleurs bleu, blanc, rouge sur la queue.

- Tu as raison ce n'était pas un SU27

bleu marqué d'une étoile rouge, mais un SU35 avec marquage russe, blanc, rouge, bleu.

- Un quoi ?

- Un Sukhoï 35 Strike Flanker, version chasseur bombardier du SU27, d'ailleurs on a nettement vu ses plans canards et sa pointe à l'arrière.

- Non, non moi j'ai vu un MIG 29 pas un Sukhoï machin comme tu l'appelles.

- Bon on ne va pas tergiverser, fait ton compte rendu, moi je vais faire le mien.

L'Adjudant Lemeunier remonta dans sa Jeep et fonça en direction de l'État-major du 11^o régiment de cuirassiers à SARAJEVO. Son idée était de rendre compte directement au colonel commandant ce régiment. En effet ils avaient déjà travaillé ensemble. Lemeunier savait que le colonel MARCHAL l'écouterait,

car il avait exercé sous ses ordres. À cette époque Lemeunier était connu dans son régiment pour être le meilleur pour reconnaître les avions même lorsque l'on ne voyait qu'une tache dans le ciel.

État-Major français SARAJEVO.

Il stoppa sa Jeep devant le P.C. du régiment et s'adressa à la sentinelle en faction.

- Je suis l'Adjudant Lemeunier du détachement du commissariat de l'armée de terre à SARAJEVO, je veux parler au colonel MARCHAL.

La sentinelle le fit entrer après avoir vérifié ses papiers d'identité, son habilitation OTAN, et lui indiqua le secrétariat où il devait s'adresser. Lemeunier trouva le chef de

secrétariat P.C. et réitéra sa présentation et sa demande.

- Vous avez rendez-vous ? Je ne crois pas, sinon je le saurais.

- Non je n'ai pas rendez-vous, mais dites qui je suis et il sera ravi de me voir.

- De cela, j'en doute. À quel sujet voulez-vous le voir ?

- Je sais que vous êtes habilité au secret défense, mais ce que j'ai à révéler au colonel, seul lui peut l'entendre.

Lemeunier savait que s'il racontait ce qu'il venait de voir, l'Adjudant-chef GOMEZ, ne le croirait pas et l'empêcherait de voir le chef de corps, car, penserait-il, celui-ci avait autre chose à faire que d'écouter les élucubrations d'un cinglé qui a vu un OVNI. Il haussa le ton.

- Avec tout le respect que je vous dois,

j'exige de rencontrer le colonel MARCHAL, car ce que j'ai à lui révéler, seul lui peut l'entendre et cela revêt une importance capitale.

GOMEZ fut pris d'un doute devant l'assurance de l'adjudant.

- Je vais voir s'il peut vous recevoir.

Attiré par les cris, le colonel MARCHAL sortit de son bureau et vit l'Adjudant Lemeunier.

- Tiens donc, ce bon Lemeunier, que faites-vous ici ?

- Mon colonel, j'aurai quelque chose de la plus haute importance à vous rendre compte.

Venez dans mon bureau.

- Mon colonel, d'abord si je viens vous voir vous, c'est que je pense que vous êtes la seule personne qui pourra me croire. Vous

vous rappelez qu'à notre ancien régiment, j'étais responsable des stages de lutte antiaérienne.

- Je vous coupe tout de suite, si vous venez me parler du MIG de tout à l'heure, je suis déjà au courant.

- Oui et non, mon colonel. En fait ce n'était pas un MIG 29, comme à du vous le dire l'Adjudant CARTON.

- Comment saviez-vous que c'était CARTON ?

- J'étais sur le mont INGMANN avec lui quand l'avion est passé.

- Vous disiez que ce n'était pas un MIG, alors qu'est-ce que c'était. Ou que croyez-vous que c'était ? Je n'ai aucune raison de mettre en doute la parole d'un de mes chefs de peloton.

- Loin de moi l'idée de mettre en doute

la parole d'un de vos chefs de peloton, mon colonel, surtout lorsqu'il s'agit du meilleur. Vous savez, j'ai servi dans le même escadron que CARTON pendant six ans. Mais comme je disais quand, j'étais tankiste, chacun son métier et les T80 seront bien gardés. Si CARTON est pour moi le meilleur tankiste, en matière d'identification aérienne, je n'ai de leçon à recevoir de personne.

- Je sais, Lemeunier, alors qu'est-ce que c'était ?

- Un Sukhoï 35 russe.

- Un quoi ?

- Un Sukhoï 35 Strike Flanker, un chasseur bombardier à long rayon d'action russe.

- Et qu'est-ce qu'il foutait là ?

- Là, mon colonel, je ne puis vous répondre. Si j'ai gardé la forme en matière

d'identification, en revanche en matière de renseignement, cela fait trop longtemps que j'ai décroché pour pouvoir vous donner une analyse qui se tienne. De plus, je n'ai aucun autre élément.

- Allez, Lemeunier, je vous connais, vous devez bien avoir une idée derrière la tête.

- À mon avis, mon colonel, les Russes préparent quelque chose, mais quoi ? Et avec tout cela les Américains qui se barrent, ils ont le champ libre pour n'importe quoi. Si au moins j'avais ne serait-ce qu'un soupçon d'élément.

- Écoutez Lemeunier, je vais prendre le risque de vous croire et je vais en rendre compte à l'échelon supérieur et avec mon officier renseignement, nous allons tâcher d'obtenir des réponses. Revenez me voir demain.

26 novembre.

État-Major français SARAJEVO.

- L'Adjudant Lemeunier, mon colonel.

Le secrétaire du chef de corps le fit entrer dans le bureau.

- Mes respects, mon colonel ? Je suis là comme convenu. Vous avez du nouveau ?

- Rien, je vais vous poser une dernière fois la question. Qu'avez-vous vu ou cru voir hier ?

- J'ai vu, je n'ai pas cru, j'ai vu un Sukhoï
35 russe. Pourquoi cette question, mon

colonel ?

- Parce que personne ne vous croit. J'ai d'abord rendu compte personnellement au général commandant les forces françaises en Bosnie, le Général LETESSIER. Il ne m'a pas pris au sérieux, mais a quand même voulu vérifier. Nous avons contacté les aviateurs, l'ALAT (aviation de l'armée de terre), même les satellites à CREIL, rien. Personne, à part vous, n'a vu de Sukhoï 35. Nous n'avons pas d'autre compte rendu que quelques sources non vérifiables parlant d'un MIG 29. Vous savez comme les gens du 13^o régiment de Dragons parachutiste sont susceptibles et que si les sources ne viennent pas d'un spécialiste renseignement, ils la considèrent comme improbable. Le plus tangible que nous ayons à part vous est le compte rendu de l'adjudant CARTON qui dit lui aussi avoir vu un MIG

29.

- Avez-vous dit à ces idiots de parachutistes que je suis officier LATTA de corps de troupe? Et que donc ils peuvent considérer la source comme probable.

- Vous savez bien Lemeunier que personne ne croit à la LATTA. Mais il reste une solution. Vous vous rappelez du capitaine MANET ?

- Bien sûr, il a été muté à la direction générale des services (DGSE), le contre-espionnage militaire.

- Oui, il est commandant maintenant et travaille toujours dans les sous-sols du boulevard MORTIER, à PARIS. C'est ce que vous m'avez dit hier qui m'a fait penser au commandant MANET

- Ah, oui et quoi ?

- Vous avez dit, si seulement j'avais un

soupçon d'élément. Aussi il m'est venu à l'idée que nos amis de la DGSE pouvaient savoir quelque chose qu'ils ne pourraient pas exploiter faute d'un soupçon d'élément supplémentaire.

- Et vous croyez que nous pourrions détenir cet élément. Je vous remercie de la confiance que vous m'accordez.

- Qu'est-ce que je risque ? J'ai bien le droit de téléphoner à un ami même si au cours de la discussion je lui glisse une anecdote amusante.

- Quand téléphonons-nous ?

- Tout de suite, asseyez-vous.

Le colonel MARCHAL fit le numéro du 44° RI et demanda le poste du commandant MANET.

- MANET, ici le colonel MARCHAL.

Boulevard MORTIER à PARIS.

- Mes respects, mon colonel et félicitations pour votre commandement. Votre femme se plaît-elle à Carpiagne ?

- Très bien, j'avais toujours eu peur d'une mutation dans le coin de Marseille, mais tout compte fait, nous avons tous les avantages d'une grande ville, avec le soleil et la mer en plus. Tiens, d'ailleurs j'ai le jeune Lemeunier à mes côtés, je vous le passe.

- Mes respects, mon commandant, cela vous plaît votre job ?

- Pas de problèmes, vous avez réussi à vous faire muter chez vous à Marseille?

Le colonel reprit la parole.

- Pas du tout, nous sommes en Yougoslavie. Lemeunier n'est même pas dans mon

régiment, c'est regrettable. Puisque je vous tiens, puis-je vous faire part d'une observation qu'a faite Lemeunier hier sur le mont INGMANN ?

- Mon colonel, je dois vous prévenir que vous êtes sur une ligne non protégée. Si vous voulez que nous parlions chiffons, je dois vous rappeler sur une autre ligne plus sûre, mais tout ce que vous direz sera enregistré, voire même écouté par d'autres.

- Pas de problèmes, rappelez-moi au P.C. du 11° RC à SARAJEVO. Je vous attends.

État-Major français SARAJEVO

- Attention, Lemeunier, nous allons lever un sacré lièvre. Vous êtes toujours sûr de

vous?

- Kein problèm, mon colonel.

Lemeunier ne pouvait pas se lever les mauvaises habitudes germanophones qu'il avait contractées en huit ans de présence en Allemagne. Le téléphone sonna.

- Mon colonel, MANET. À partir de maintenant, ne prononcez aucun nom, pour ne pas vous compromettre au cas où ce que vous me diriez n'aurait pas de suite. Vous vous appelez alpha et votre invité bravo. Je vous écoute.

- Bravo a vu hier sur le mont INGMAN un, un quoi au juste ? Il posait la question à Lemeunier.

- C'est bravo qui vous parle. Je pense que je dois vous transmettre mes observations moi-même. Je ne vous apprendrais pas qu'en matière de renseignement le plus

nuisible est la perte de justesse si on multiplie les contacts.

- Exact, je vous écoute.

- Avant tout, je vous rappelle qu'au régiment, j'étais responsable de l'instruction identification, notamment d'aéronefs. J'ai vu hier sur le mont INGMAN à 10 heures 45 un Sukhoï 35 super Flanker.

- Un quoi ?

- Un chasseur bombardier à long rayon d'action russe. Cet avion est à l'heure actuelle le meilleur de sa catégorie.

- Vous voulez dire que l'avion que vous avez vu hier volant au-dessus du mont INGMANN était russe ? Mais que foutait-il là ?

- C'est justement ce que j'aimerais que vous me disiez, mon commandant. Mais je suis formel, il s'agissait bien d'un appareil

russe, j'ai très nettement vu son marquage.

- Mais comment voudriez-vous que je vous dise ce que pouvait bien faire cet engin dans le ciel bosniaque?

- MANET ? C'est Alpha qui parle. Comme je vous l'ai déjà dit, Bravo pense qu'un simple, le plus petit élément que vous pourriez connaître et que vous ne comprendriez pas pourrait l'aider. Je n'ai jamais partagé les idées plutôt "mytho" des spécialistes du renseignement, mais pour une fois je suis prêt à épauler Bravo.

- Je partage aussi l'idée de Bravo. On nous apprend ici qu'un renseignement, même des plus banal, peut avoir pour quelqu'un une importance primordiale. Mais comment faire le tri de toute la masse des renseignements que nous n'arrivons pas à élucider. De plus, vous savez très bien que

même si je pensai à quelque chose, je ne pourrais pas vous le divulguer. Ici tout est couvert par le secret défense.

- Mon commandant, Alpha, de par sa fonction est obligatoirement habilité au secret défense. Quant à moi, j'ai effectué un stage très court chez vous et si vous voulez vous en donner la peine, je suis sûr que vous retrouverez mon habilitation au bureau sécurité.

- Je vais vérifier, je vous rappelle.

- Vous avez fait un stage à la DGSE ?
Demanda le colonel MARCHAL à l'Adjudant Lemeunier.

Lemeunier ne répondit pas et se contenta de jeter un regard malicieux à son supérieur.

Le téléphone sonna de nouveau.

- Alpha .

- Ici MANET, j'ai à mes côtés le directeur de la section russe des services actifs. Nous avons vérifié l'habilitation de bravo, tout baigne. Mon collègue et moi, pendant que nous recherchions le dossier de bravo, avons pensé à un renseignement que nous avons reçu ces derniers temps d'une source plus que sûre. C'est donc un renseignement encore brûlant, mais s'il n'émanait pas d'une bonne source, nous l'aurions classé dans les oubliettes, car il n'évoque absolument rien pour nous. Je crois que c'est cela que vous vouliez, non Bravo?

- Doucement, mon commandant, je ne suis pas de la maison, ni la fée Carabosse, j'ai simplement suggéré que vous auriez peut-être un élément qui me permettrait de comprendre pourquoi un avion russe, leur

dernier modèle a bravé l'interdiction de survol d'une zone protégée par les Nations unies et l'OTAN.

- Écoutez, on va vous donner l'information et vous en ferez ce que vous voulez. Il va sans dire que tout cela ne doit pas sortir de votre bureau. Je vous passe mon collègue.

- Alpha, bravo, bonjour. Comme vous l'a dit le commandant, l'information que je détiens provient d'une source, que vous n'avez pas à connaître, mais suffisamment impliquée dans le système de direction du pouvoir russe, pour que nous prenions ses dires au sérieux. Seulement, il nous a fait part d'une opération qui serait en cours, qui d'ailleurs, toujours selon ses dires aurait déjà commencé, et qui serait en Russie même encore plus secrète que chez nous. Cette opération se nomme « Raspoutitsa ».

Un silence dubitatif suit cette conversation, Le colonel MARCHAL et l'Adjudant Le-meunier attendant la suite des révélations. Celles-ci tardant à venir, le colonel s'exclame:

- C'est tout, quelle est cette opération ?

- Justement, Alpha nous n'en savons pas plus et comme je vous l'ai dit, cette opération étant également secrète en Russie, nous n'avons pu obtenir aucun autre élément de nos différentes sources.

- Ici bravo, est-ce qu'au moins vous pensez que cette opération peut avoir une relation avec ce que j'ai pu voir ?

- Bien à vrai dire, depuis que nous avons été alertés que les Russes préparaient quelque chose, vous êtes le premier à nous faire part d'une action bizarre de leur part. Si toute fois vous avez bien vu ce que vous

croyez.

Pendant qu'il disait cela, l'Adjudant regardait machinalement un calendrier accroché au mur du bureau. Sans doute espérait-il avoir l'inspiration en vérifiant quel jour nous étions, et c'est là qu'il eut le déclic.

- Bordel de merde !

- Eh bien Lemeunier , lui dit le colonel
MARCHAL.

- Alpha, je vous répète que vous ne devez pas faire allusion à vos noms. J'effacerais cette réflexion de la bande. Bravo, vous avez une suggestion à nous faire.

- J'ai une idée, mais avant que vous ne me preniez pour un fou, laissez-moi vous poser une question. Avez-vous transmis cette information aux Anglais ou aux Américains ?

- Non, nous ne voulons pas risquer de griller une de nos meilleures sources pour

une information qu'il est impossible de vérifier. Mais pourquoi cette question ?

- Vous rappelez-vous ce qu'on fait le japonais avant Pearl Harbor ?

- Où voulez-vous en venir ?

- Ils ont envoyé des zéros en reconnaissance pour voir s'ils pouvaient effectuer l'aller et retour depuis leurs porte-avions.

- Vous pensez que c'est de cela qu'il s'agit ?

- Affirmatif, d'un vol d'essai en quelque sorte. Dans dix jours nous serons le 6 décembre, ne me coupez plus la parole avant que j'aie fini mon explication. C'est tellement fou, que j'ai même du mal à me persuader moi-même que cela peut être vrai. Le 6 décembre 1941, six porte-avions japonais quittèrent les îles KOURILLES au japon. Le sept décembre ils envoyèrent une concentration

de trois cents avions zéro attaquer PEARL HARBOR. Ce fut la plus cinglante défaite qu'enregistrèrent les Américains depuis leur origine. Avant de vous redonner la parole, je tiens à souligner que le commandement américain de l'époque, les services de renseignements et même la marine étaient au courant d'une attaque imminente, mais qu'ils ne croyaient pas que les Japonais soient capables de réaliser une telle opération.

- Et vous croyez que cet avion que vous avez vu hier était là pour vérifier si un tel appareil pouvait effectuer cette mission et revenir à sa base.

- Je le crois. Les Japonais en firent de même en leur temps. Je sais que c'est dément, mais je le crois... Et j'en tremble. Dieu fasse que je me trompe.

- Écoutez MANET, c'est alpha qui vous

parle. Je ne voudrais pas choquer bravo, car son dieu ne peut rien pour lui, mais je suis tout à fait enclin à le croire, et j'appuie son analyse. Un autre moment de silence interrompit cette conversation. On entendait au téléphone que les deux agents de renseignements à PARIS s'entretenaient de ce que venait de dire l'Adjudant Lemeunier. Le commandant MANET reprit la parole.

- Bravo, je prends le pari de vous faire confiance et mon collègue aussi. Nous devons en référer à nos supérieurs, mais je peux déjà prendre une mesure à effet immédiat. Bravo, considérez-vous comme affecté au 11^o régiment de cuirassiers au titre d'officier LATTA de corps de troupe. Alpha, nous vous le confions. La Direction des Personnels va être mise au courant et l'ordre de mutation va vous arriver. J'en informe également votre

unité de rattachement.

État-Major des armées. PARIS.

Le général DURRENNES fut dérangé pendant son repas, par son major de camps. Celui-ci lui apporta une enveloppe sur laquelle figurait la mention : " Très secret défense ". Aucun secrétaire n'avait une telle habilitation et le responsable de l'intendance du chef d'état-major des armées dut se résigner à transmettre ce message directement à son supérieur sans en contrôler le contenu. Ceci représentait un cas auquel il n'avait jamais eu à faire face et il se jura bien qu'au prochain cercle de qualité, qui se réunissait régulièrement, il ferait état de ce dysfonctionnement.

Le général ouvrit l'enveloppe et commença à lire. Son front se plissa puis se tournant vers son aide de camp il dit :

- Téléphonnez de suite au ministère de la Défense. Il me faut voir monsieur le ministre immédiatement. Priorité absolue.

- C'est si grave que cela, mon général ? demanda l'Adjudant-chef VANO, son aide de camp.

- Si ce qui est dit dans ce message est vrai, nous sommes peut-être au bord du plus gros merdier depuis la seconde guerre mondiale. Je n'ose pas parler de la possible troisième guerre mondiale, tellement cette image a été utilisée, mais ça y ressemble bien. Mais dépêchez-vous au lieu de discuter !

Pendant que VANO alla téléphoner, le général relut son message. Il aurait tellement souhaité que ses yeux l'aient trompé.

*OBJ/OPERATION RUSSE POSSIBLE
PRIMO: AGENT DE LIAISON EN RUSSIE
NOUS INFORME OPERATION BAPTISE
RASPOUITITSA
SECUNDO: ETAT MAJOR 11° RC REND
COMPTE OBSERVATION AVION RUSSE
SU35 SUPER FLANKER AU-DESSUS
MONT INGMANN
TERTIO: PORTE AVIONS AMIRAL
KOUSNETZOV A APPAREILLE A H-1
DESTINATION INCONNUE DIRECTION
MER ADRIATIQUE
QUART: /HYPOTHESE RETENUE/
INTERVENTION RUSSE EN EX
YOUGOSLAVIE DANS LE BUT DE
CHASSER IFOR DANS ENVIRON J+15
QUINTO: DEMANDONS REUNION
IMMEDIATE CONSEIL
INTERMINISTERIEL ET CHEF D'ETAT*

MAJOR DES ARMEES

Le général, n'étant pas dans son bureau, il n'avait pas pu être appelé sur sa ligne protégée, c'est ce qui motivait l'envoi d'un message. Pour cette raison, le général interrompit son repas et regagna son PC. Il s'assit et appuya sur son Interphone.

- VANO, faites-moi entrer en liaison avec les chefs d'état-major des trois armées.

- Reçu, mon général. Le ministre pourra vous recevoir dans trois quarts d'heure. Cela ne vous laisse qu'une demi-heure avant de partir pour le ministère.

- Justement mettez-moi en relation d'urgence !

Le Chef d'État-major des Armées disposait d'une ligne téléphonique directe avec ses trois chefs d'état-major, de l'armée de terre,

de l'air et de la marine. De plus cette ligne leur permettait de pouvoir parler en conférence. C'est le chef d'état-major de l'armée de terre qui répondit le premier.

- Mon général, général CONDOIS, à vos ordres.

CONDOIS, cela tombe bien, c'est avec vous que je voulais parler le premier. Que se passe-t-il en Bosnie. Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec cet avion russe ? Un Sukhoï je ne sais quoi qui aurait survolé les forces en position sur le mont INGMANN. Pourquoi n'en ai-je pas été informé ?

- Mon général, mes hommes m'ont en effet rendu compte du survol de leur position par un MIG 29 serbe. Seul le colonel MARCHAL aurait fait part d'un Sukhoï 35 russe. Cette information n'ayant été confirmée par aucune autre unité, je n'ai pas donné

suite.

- Et bien, votre colonel en a référé directement à la DGSE, rien que cela. Et ceux-ci ne sont pas de votre avis et prennent au sérieux leurs allégations. Ou bien, vous faites confiance à vos hommes et vous donnez suite à leur compte rendu, ou bien ils sont indignes de confiance et vous les faites taire. Mais je suis plus enclin à la première solution. Retenez cela CONDOIS, au combat tout compte-rendu est à prendre en considération. Ne serait-ce qu'en le faisant suivre.

- Mais mon général, ce compte rendu n'émanait que d'un scribouillard, un rond de cuir qui n'a dû voir des avions russes qu'en magazines ou à la télévision.

- Ce n'est pas l'avis du renseignement. Peut-être connaissez-vous mal vos hommes. Mais je vous taquine. Je sais très bien qu'un

général chef d'état-major de l'armée de terre ne peut pas connaître tous ses cadres. C'est pour cela que nous avons des chefs de corps. Entre parenthèse vous félicitez MARCHAL qui lui a su faire confiance à un rond de cuir.

- Je ne partage pas ton avis, mon général. L'amiral DESROUSSEAUX venait de prendre la parole.

- Les marins, quelle insolence ! Répliqua le général LOISEAU chef d'état-major de l'armée de l'air.

- Mes respects mon général

- On n'a plus le temps pour le respect. Voilà ce qui a fait que j'ai interrompu mon déjeuner et le vôtre par la même. Vous devez avoir un fax qui vient de vous arriver à l'instant. Ce n'est que la copie du message que je viens moi-même de recevoir. Vous comprenez l'extrême gravité de la situation. Le

problème, comme vient de le faire remarquer CONDOIS, c'est que tout repose sur les dires d'un adjudant qui aurait aperçu dans le ciel bosniaque un appareil russe qui n'aurait même pas eu de réaction hostile. Je dois rencontrer dans une demi-heure le ministre de la défense qui a dû recevoir le même message, connaissant les méthodes de travail de la DGSE. Je veux pouvoir faire un topo complet de nos possibilités de réaction au cas où ce que dit ce message serait vrai. Jean-charles, quels sont nos bâtiments actuellement en mer en Méditerranée ?

L'amiral Jean-charles
DESROUSSEAUX et le Général DURENNES
se connaissaient depuis leur plus tendre enfance. Ils avaient suivi pratiquement la même carrière militaire, mais l'un avait commencé à Saint-Cyr et l'autre à l'école navale.

- Actuellement, le Foch est au large de l'Italie et croise au sud de l'île de LAMPEDUSA ou il participe à un exercice avec une unité de l'aéronavale italienne. Ceux-ci veulent tester les capacités d'appon-tage de leur TORNADO marine. L'accompa-gnent le SURRENNES et le DUGUET TROUAIN. Nous avons également le Charles de GAULLE en expérimentation tactique avec à son bord une dizaine de rafales ma-rines. Bien sûr, tout son groupe aéronaval est avec lui avec en particulier les derniers-nés de nos bâtiments de surface.

- Bon DIEU, s'exclama le Chef d'État-major des Armées, s'il venait aux Russes l'en-vie de faire un carton, cela ferait une belle cible. N'avons-nous pas de sous-marins d'at-taque capables de suivre l'Amiral KOUSNETSOV ?

- J'ai actuellement deux sous-marins au large de l'Algérie, mais je peux les dérouter en moins d'une heure et dans deux jours ils seront aux basques du popov.

- Faites-le et rappelez le PAN (porte-avions nucléaire, autre nom du Charles de GAULLE). L'armée de l'air, maintenant, comment un avion russe peut passer à travers les mailles de vos radars.

- Mon général, si toutefois, la présence de cet avion russe s'avérait vraie, un appareil tout seul peut parfaitement traverser un territoire couvert par des radars. Comme vous l'avez dit vous-même, ce sont des mailles, donc des trous en puissance. De plus, l'avionique russe a drôlement progressé depuis ces dernières années. Mais une attaque massive serait immédiatement repérée. Je vous propose de prépositionner nos escadrons de

chasse en Italie, prétextant le même exercice.

- Cela dépasse mes compétences, mais je vais le suggérer au ministre. Nos chances d'arrêter une éventuelle attaque russe sur la Bosnie ?

- Je pense que nous pourrions préserver une partie de nos forces au sol, mais au prix de pertes effroyables. Si cela devait se vérifier, il serait bon de demander du renfort à l'OTAN.

- Messieurs, je vous remercie, je vais maintenant affronter le ministre.

Le général DURENNES raccrocha et quitta son bureau, l'Adjudant VANO, l'attendait déjà à bord de la Renault Safrane de fonction. Le conducteur, parisien n'eut aucun mal à conduire rapidement son chef, de l'école de guerre, au ministère de la défense.

Cinq minutes plus tard, le général chef

d'état-major des armées était introduit dans le bureau du ministre. Nommé par le président Alain BEAUMONT, depuis peu, monsieur Didier DURAND, avait hérité du portefeuille de ministre de la défense à la suite de la victoire du parti socialiste aux dernières élections législatives. Monsieur DESPAIN, Premier ministre, avait dû beaucoup insister pour convaincre son ami de prendre ce poste, celui-ci préférant celui du budget ou de l'économie. Aussi a-t-il bien précisé au moment de sa prise de fonction, auprès de ses collaborateurs et notamment, du Chef d'État-major des Armées, qu'il avait besoin d'être plus particulièrement aidé dans les décisions qu'il aurait à prendre. Il avait défini son rôle de la façon suivante : le politique aux politiques et le militaire aux militaires. Cela enchantait le général DURENNES qui voyait ses prérogatives

augmenter. Malgré cela, le général, comme tous les militaires avait le sens de la hiérarchie et ne prenait aucune décision sans en référer à son supérieur. Dans ce cas précis, la question ne se posait même pas. La décision qui devait être prise dépassait de loin les compétences d'un général fusse-t-il Chef d'État-major des Armées, et peut-être même celles du ministre.

- Mes devoirs, monsieur le ministre.

- Mon général, bonjour, vous avez été bien inspiré de prendre rendez-vous, si vous ne l'aviez pas fait, c'est moi qui vous l'aurais demandé. Je pense que vous venez au sujet de la Bosnie ?

- Affirmatif, monsieur le ministre.

- Laissez tomber votre langage militaire. Les " affirmatif ", " négatifs ", m'exaspèrent. Je vous l'ai déjà dit, j'ai plus l'habitude

de discuter avec des requins de la finance qu'avec des militaires. Avec vous tout est simple. Si on veut quelque chose de vous, on l'obtient. Oubliez que vous êtes mon subalterne. Vous êtes un chef d'entreprise et vous avez quelque chose à me vendre. Vendez-le-moi, sans formule de politesse.

- Monsieur le ministre, si j'avais quelque chose de concret se serait facile.

- Faites-moi un topo de ce que vous avez.

- Nous avons actuellement 10 000 hommes en BOSNIE sous l'égide de l'IFOR. Nous savons que les Américains ont entamé un retrait qui sera clos dans une semaine. Hier, un de nos hommes à rendu compte de l'observation d'un avion russe au-dessus du mont INGMAN. Ses chefs lui ont fait confiance au point de rendre compte au CEMAT

et pire, au point de passer outre le désir de classement de l'affaire par les unités de renseignement engagées sur place et d'en référer directement à la DGSE. Ceux-ci, j'imagine, disposant d'éléments que nous ne connaissons pas, pensent que nous sommes à l'aube d'une attaque de grande envergure des russes, visant à chasser la communauté internationale du territoire de l'ex-Yougoslavie. J'ai à l'instant réuni une conférence avec mes chefs d'états-majors d'armées. Ma conclusion est que si cette supposition s'avérait exacte, la France ne serait pas en mesure à elle seule de repousser une telle attaque et que nos pertes aussi bien au sol qu'en l'air ou en mer seraient effroyables. J'ai d'ailleurs d'ores et déjà donné l'ordre au porte-avions nucléaire Charles de GAULLE de faire route vers nos eaux territoriales.

- Vous me suggérez donc de demander de l'aide à nos alliés et notamment aux américains qui comme vous l'avez fait remarquer sont en plein retrait, pour une simple supposition de ces mythomanes de la DGSE?

- Non, monsieur le ministre, nous devons agir avec les plus grandes précautions. Avant tout il faut réunir une conférence avec la participation des chefs d'états-majors, de la DGSE, de la DRM (direction du renseignement militaire), et des protagonistes du 11^o régiment de cuirassiers. Ceux-là même qui sont à l'origine de ce compte rendu, base de toute cette affaire.

- Absolument d'accord avec vous, quand pouvons-nous réunir cette conférence?

- Il faut faire vite. Le message précise que cette attaque aurait lieu dans les quinze

jours qui viennent. Je pense qu'après demain, 28 novembre serait une date raisonnable.

- Va pour le 28 novembre, quatorze heures, où ça ?

- À l'école militaire.

P.C. 11° RC SARAJEVO

- Mon bon Adjudant, interpella le colonel MARCHAL, nous venons de recevoir un message qui va vous faire plaisir.

L'Adjudant Lemeunier prit connaissance du message et fit une moue dubitative.

Ils nous convoquent à Paris avec les grands chefs, mais qui va parler ?

- Vous Lemeunier, qui d'autre que vous est le mieux placé pour exposer vos idées ? Ne

vous inquiétez pas vous aurez à votre disposition tous les matériels audiovisuels dont vous pourriez rêver. De plus, nous allons leur envoyer un message avec lequel vous allez exprimer tout vos besoins. N'hésitez pas à leur demander tout ce qui vous passe par la tête et dont vous auriez besoin pour étoffer votre exposé. Nous serons demain après-midi à Paris et vous aurez largement le temps pour préparer tout cela. Je ne me fais pas de soucis, vous allez leur en mettre plein la vue. D'ailleurs, il le faudra bien, sinon tout cela n'aura servi à rien.

28 novembre

Paris, école militaire

-Comment va, depuis que nous ne sommes plus vu.

Le commandant MANET venait d'apostropher l'Adjudant Lemeunier.

- Pas trop nerveux ?

- Non, mon commandant, pas nerveux, mort de trouille.

- Allons, Lemeunier, quand les avions russes seront là, là vous aurez peur. Ici nous n'avons que d'aimables généraux qui vont tout faire pour démonter votre raisonnement. Mais rassurez-vous, je vous aiderai en cas de coup dur.

Le général SERNEZ, adjoint opération du Chef d'État-major des Armées prit la parole :

- Monsieur le ministre, mon général, Messieurs, si vous le voulez bien, nous allons

commencer. Cette réunion ayant eu pour origine un message émanant de la DGSE, c'est son représentant, le commandant MANET, qui va débiter.

- Monsieur le ministre, mon général, Messieurs, avant tout autre chose, je tiens à préciser le caractère ultra confidentiel de tout se sera dit, vu ou entendu au cours de cette réunion. Des faits vous seront exposés dont vous ne connaîtrez pas la source. Sachez que ces dits faits ou révélations ont été vérifiés avec le plus grand soin et sont parfaitement exacts. Outre le fait qu'il a été porté à notre connaissance que les Russes préparent ou sont en train d'accomplir une opération de grande envergure, c'est la simple observation effectuée par l'Adjudant Lemeunier, d'un avion russe au-dessus de SARAJEVO qui a déclenché le processus qui nous a amené à

croire que cette opération consisterait en un raid aérien en Bosnie. Ce raid ne pourrait alors avoir qu'un seul but, chasser l'IFOR de l'ex-Yougoslavie. Aussi, je laisse la parole à l'Adjudant Lemeunier qui va tâcher de vous convaincre qu'il a bien vu ce qu'il prétend. Après cela, vous pourrez poser toutes les questions que vous voulez. Je vous demande d'être indulgent, l'Adjudant n'étant pas habitué à ce genre d'exercice. Lemeunier, vous avez la parole.

- Monsieur le ministre, mon général, messieurs, l'appareil que j'ai vu il y a maintenant deux jours sur le mont INGMAN est un Sukhoï 35 Super Flanker.

- Que vous croyez avoir vu ! L'interrompt le général chef d'état-major de l'armée de l'air.

- Je m'attendais à cette remarque aussi,

j'ai prévu de vous démontrer que je n'ai pas pu me tromper d'appareil.

Lemeunier appuya sur une télécommande et les deux projecteurs de diapositives qui se trouvaient au fond de la salle, dans la cabine de projectionniste, diffusèrent simultanément sur l'écran l'image de deux avions différents.

- Mon général ; Lemeunier s'adressait à celui qui venait de l'apostropher ; pouvait-vous me dire lequel est un Sukhoï et lequel est un MIG ?

- A vrai dire ils se ressemblent tellement.

- Et bien non, ils ne se ressemblent pas tant que cela. A droite, vous avez le Sukhoï 35 et à gauche, le MIG 29. Nonobstant leur camouflage qui n'est pas le même, vous remarquerez quelques détails suffisamment

visibles pour que l'erreur ne soit pas possible. Tout d'abord, les entrées d'air des réacteurs du MIG sont dans le prolongement du cockpit alors que ceux du Sukhoï sont largement plus reculés. Mais surtout, ce qui fait que je suis sûr d'avoir vu ce que dit que j'ai vu, c'est la présence sur le Sukhoï, à l'avant des ailerons plans canard, et à l'arrière de ce dard si caractéristique.

- Alors comment expliquez-vous que vous soyez le seul qui l'ayez reconnu ? Lui demanda le Chef d'État-major des Armées.

- Peut-être seulement parce que j'étais le seul spécialiste sur place. Depuis maintenant six ans, je forme des tireurs antiaériens. Comment pourrais-je leur apprendre à identifier des aéronefs si je ne sais pas le faire moi-même ?

- Lemeunier, je vous interdis ! Intervint le général chef d'état-major de l'armée de terre.

- Laissez, il a raison; coupa le ministre de la défense; mon cher Lemeunier, vous voulez passer un message, faites-le, quant à vous tous, si vous avez des questions constructives, posez-les, mais vos réflexions acerbes, vous vous les gardez !

- Merci, monsieur le ministre. J'aimerais vous faire comprendre quelque chose. Cela fait maintenant bientôt dix ans que je me bats pour que l'on prenne l'apprentissage de l'identification au sérieux et notamment l'identification aérienne depuis cinq ans que je suis titulaire du stage d'officier LATTA de corps de troupe. Si je suis ici, c'est que je suis convaincu d'avoir vu un avion russe dans le ciel bosniaque. Et pas n'importe lequel, leur

meilleur chasseur bombardier et peut-être même le meilleur du monde à l'heure actuelle. Aussi, j'aimerais que vous oubliiez mon grade et la fonction que j'occupais en Bosnie. Acceptez le fait que je suis ici en tant que spécialiste lutte antiaérienne du 11^o régiment de cuirassiers. Il se trouve que le hasard m'ait placé sur la route du colonel MARCHAL et du commandant MANET et que ceux-ci m'ont fait confiance. Ne prenez pas le risque de modifier vos jugements sur la situation actuelle sur le simple fait qu'elle vous soit exposée par un adjudant.

- Je n'aurais pas mieux dit, continuez Lemeunier. Vous employez un ton qui me plaît, même si je sais d'avance qu'il vous vaudra beaucoup d'inimitié; le coupa le ministre.

- L'enjeu actuel est une possible guerre et non pas la carrière de l'Adjudant

Lemeunier. Je continue donc, ou plutôt c'est le commandant MANET qui va vous exposer les faits recueillis par son service.

Le commandant se lève et s'adresse à l'assemblée.

- Une source classifiée chez nous comme la plus sérieuse et la plus importante, nous a fait part d'une opération en cours de préparation. L'opération raspoutitsa. Ce nom signifie gadoue en russe. Cette opération est d'autant plus mystérieuse qu'au sein du Kremlin même elle est un secret et que quelques très rares personnages de l'état en connaissent l'existence. Moins encore savent de quoi il s'agit. Malheureusement ce n'est pas le cas de notre source. Je répète que la qualité de notre source fait de cette information un renseignement irréfutable. Restait donc à savoir de quoi il en résultait. Et c'est là qu'intervient

l'adjudant Lemeunier. Avant de continuer, je tiens à dire qu'aussi abracadabrante que puisse vous paraître la suite, sachez que bien de gros coups réussis en matière de renseignement le furent par des moyens encore plus fous que celui-ci. Lemeunier donc, arrive avec ses gros sabots et son histoire d'avion russe. L'idée de Lemeunier et du colonel MARCHAL est que nous pourrions connaître quelque chose qui pourrait leur permettre de comprendre ce que foutait cet appareil en Bosnie. Notre première réaction fut la même que la vôtre, j'en suis sûr, c'est-à-dire d'ignorer ce compte rendu loufoque et raison de plus leur demande. Seulement, après mure réflexion, nous avons repensé à cette fameuse opération russe. Que risquions-nous de leur en parler ? Nous ne comprenions rien à ce renseignement et ne pouvions donc pas

l'exploiter. Après avoir vérifié les habilitations de Lemeunier et du colonel, ceci dit entre parenthèses, celui que vous prenez pour un simple scribouillard a fait un passage chez nous, donc nous avons décidé de leur transmettre le renseignement. Au pire, nous risquons d'enregistrer un bide, et le colonel et Lemeunier auraient oublié cette opération aussi rapidement qu'ils l'avaient entre aperçu. Mais c'était sans compter sur un trait de génie de la part de Lemeunier. Allez-y, expliquez-leur.

- Le commandant est trop gentil envers moi. Il a une excuse, nous avons déjà travaillé ensemble. J'ai tout simplement eu l'idée de faire la comparaison avec ce qui s'est passé à Pearl Harbor. C'est en regardant un calendrier que j'y ai pensé.

-Vous voulez nous faire croire que vous

avez déclenché tout ce pataquès à cause d'une date sur un calendrier? Intervint le Chef d'État-major des Armées.

- Mon général, ce n'est pas une simple date, comme vous dites. Bon, comme vous l'avez tous compris maintenant, je pense que cette opération se soldera par une attaque aérienne de l'envergure de celle de PEARL HARBOR. Cette date, je l'appellerais moi une coïncidence. Le fait que nous soyons à une semaine de la date anniversaire de l'attaque de PEARL HARBOR, le 7 décembre 1941, est aussi une coïncidence. Le fait qu'un avion russe survole les lignes ennemies avant l'attaque, comme l'avaient fait les Japonais, n'est aussi qu'une coïncidence. Le fait que leur porte-avions ait appareillé en direction de la Méditerranée, n'est qu'une simple coïncidence.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de porte-avions, MANET ? demanda le ministre.

- Hier, nous apprenions que le porte-avions russe VLADIMIR KOUSNETZOV a appareillé de son port d'attache pour une direction inconnue, mais qui le dirige indubitablement vers la mer Méditerranée. Ce fait a-t-il un rapport avec nos craintes ? Nous ne le savons pas.

- Il faudra que j'en parle au ministre des affaires étrangères qui convoquera l'ambassadeur. Nous savons déjà que les Russes ont prévenu les états unis qu'ils allaient de nouveau intervenir en Afghanistan. Mais jusqu'à preuve du contraire, l'Afghanistan n'est pas un pays méditerranéen. Quelles sont, d'après vous les intentions des Russes s'ils venaient à faire ce que vous croyez en Bosnie.

- Il est clair, repris le commandant MANET, que les Russes peuvent vouloir aider leurs frères serbes à reconquérir la Bosnie pour enfin créer la grande Serbie. Mais je doute que leurs intentions se limitent à cela. On n'attaque pas une force comme l'OTAN avec uniquement l'ambition d'aider un autre pays. Maintenant, pour ce qui est de la suite des opérations, je ne pourrais qu'émettre des suppositions non fondées.

- Fondée, ou non, coupa Lemeunier, mon idée à moi est que les Russes se préparent à reconquérir les territoires qu'ils ont perdus en 1991, avec la chute de l'URSS. Rappelez-vous de ce que furent les termes de STALINE après la deuxième guerre mondiale. La Russie avait perdu des territoires après la guerre de 14-18 et l'URSS se devait de les reconquérir. Aujourd'hui, nous sommes

en face du même problème. Et le moyen d'y parvenir est le même.

- Croyez-vous qu'ils iront jusqu'à déclencher un nouveau conflit mondial ? demanda le ministre.

- Je pense que la réponse nous appartient, à nous et à nos alliés de l'OTAN. Avons-nous la volonté d'empêcher cette opération et jusqu'à quelle extrémité ?

- Enfin, tout cela n'est que supposition. Pouvons-nous sérieusement convoquer le conseil de l'OTAN et leur annoncer qu'un Adjudant français a déclaré que les Russes vont déclencher un conflit ? Voyons, soyons sérieux et analysons ce que nous avons de concret, intervint ce Chef d'État-major de l'Armée de Terre.

- Mon général, nous n'avons rien de concret. Les américains n'avaient eux non

plus rien de concret avant PEARL HARBOR, mais certain de leurs stratégies avaient annoncé ce qui est arrivé et on ne les a pas cru.

- Vous prendriez-vous pour un stratège, Lemeunier ?

- Mon Général, je sais que vous avez raison, et peut-être qu'à votre place, je réagisrais comme vous. Mais laissez-moi vous dire une dernière chose, avec tout le respect que je vous dois tous, et tant pis si mes mots m'attirent des ennuis...

- Ils ne vous en attireront aucun, je vous en donne ma parole; s'interposa le ministre.

- Monsieur le ministre, messieurs, j'ai conscience de ce que mes idées ont d'insensé et qu'en plus je vais maintenant finir de m'enterrer moi-même, mais si je suis rentré dans l'armée, il y a maintenant dix-huit ans, c'est pour que tout cela n'arrive jamais. Et

maintenant je ne dirais plus rien, je me contenterais de prier le seigneur notre Dieu pour que je me trompe, car si ce que je crois doit se produire, vous ne l'arrêterez pas, d'autant plus que vous n'en avez pas la volonté.

Lemeunier se tut, laissant place à un silence à peine troublé par un murmure de ci de là.

Le chef d'état-major des armées pris la parole.

- Analysons calmement ce que nous avons. D'un côté un compte rendu, de l'Adjudant, et j'espère que celui-ci vous a suffisamment convaincu qu'il était digne de confiance. Une observation, disais-je donc d'un appareil russe au-dessus de la Bosnie. Ensuite, la DGSE qui nous annonce que ces mêmes Russes préparent une opération dont ils ne savent rien, mais qui d'après eux est

suffisamment importante pour que certains dirigeants russes n'en connaissent pas l'existence. Il ne peut donc en aucun cas s'agir de l'intervention en Afghanistan, car celle-ci est connue. Nous allons renforcer la défense antiaérienne sur place en Bosnie, renforcer la présence de l'aviation en Italie et diriger le porte-avions FOCH vers l'adriatique. Pouvez-vous, monsieur le ministre soumettre à votre collègue le ministre des affaires étrangères de convaincre les Américains de retarder leur retrait, ou au moins de laisser sur place suffisamment de chasseurs pour assurer une éventuelle couverture aérienne.

- Je peux faire cela, mais avant tout il va falloir que j'en réfère au président de la république. Vous savez que nous sommes en pleine cohabitation et je vais avoir du mal à le persuader qu'il ne s'agit pas d'une manœuvre

visant à le discréditer auprès de l'opinion mondiale.

- Je devrais peut-être vous accompagner. Proposa le Chef d'État-major des Armées.

- Je n'osais vous le suggérer.

- Je sais que vous n'avez pas l'habitude des militaires, monsieur le ministre, mais sachez que nous, les embrouilles politiciennes, nous n'en avons rien à foutre. Donnez vos ordres sans vous soucier de ce que nous pourrions en penser et nous agirons. Sinon, nous agirons tout de même, mais cela risquerait de ne pas vous plaire. En tout état de cause voilà quels sont mes ordres immédiats. Commandant MANET, tachez de votre côté de convaincre les services de renseignement alliés que les Russes préparent peut-être quelque chose en Europe et qu'ils ne doivent pas se

concentrer uniquement sur le Moyen-Orient. Vous, colonel MARCHAL, et vous adjudant Lemeunier, retournez en Bosnie et organisez-vous en défense en attendant mieux. Je vais faire mettre en route dès que possible des moyens antiaériens supplémentaires, mais vous devez comprendre que je ne peux pas dégarnir ceux de notre pays. Lemeunier, soyez assurés que, que vos prévisions soient vraies ou non, je suis persuadé qu'elles émanaient d'une volonté farouche de faire votre devoir de soldat et que je m'en souviendrais.

Le ministre conclut la séance en promettant de faire de son mieux.

29 novembre

Palais de l'Elysée.

Le conseil des ministres était réuni comme à son habitude dans une salle du palais de l'Elysée et était présidé par le président Alain BEAUMONT. Les ministres avaient abordé les problèmes habituels de politique intérieure et le conseil touchait à sa fin quand le président annonça :

- La séance est levée, je garderais le Premier ministre, le ministre des affaires étrangères ainsi que le ministre de la défense.

Tout le monde sortit sans aucune surprise, car ils savaient que les problèmes touchant la politique étrangère ou la défense du pays ne concernaient qu'une partie restreinte du gouvernement. Le Premier ministre, monsieur Didier DESPAIN et le ministre des affaires étrangères, madame Marie DULAC restèrent en compagnie de monsieur DURAND.

- Bon, attaque Alain BEAUMONT, exposez-nous votre problème monsieur DURAND, car j'avoue que vos explications pour réunir ce conseil restreint ont été quelque peu vagues. Alain BEAUMONT ne ratait jamais une occasion de moucher les membres de son gouvernement. C'était une façon pour lui de montrer que malgré la perte de la majorité de la droite aux dernières élections législatives, il restait le président. D'ailleurs, son prédécesseur en avait fait autant en son temps. C'était plus de l'instinct de survie politique qu'une quelconque vengeance ou rancœur.

- Monsieur le président, les services de renseignement ont de bonnes raisons de penser que les Russes se préparent à une opération de grande envergure visant à anéantir la

présence internationale en Bosnie et de fait à aider les Serbes à créer leur grande Serbie.

- Diantre ? Le président interloqué ne trouva que ce mot à dire.

- Je mesure à quel point cette révélation peut être pour vous une surprise, mais je ne puis que vous faire un compte rendu brut de cette crainte. Soyez persuadé que, en relation avec les plus hautes autorités militaires, nous avons étudié les raisons qui amènent la DGSE à cette conclusion. Je dois d'ailleurs vous dire que les différents chefs d'état-major de nos armées ne croient pas à cette éventualité. Malgré tout, le général DURENNES a fait placer les troupes en alerte maximum en Bosnie ainsi qu'en Italie pour notre aviation.

- Quand et comment doivent attaquer les Russes ? Enfin que pensent nos barbouzes ?

- Le 7 décembre, par une attaque massive de leur aviation. Le 7 décembre est l'anniversaire de l'attaque de Pearl Harbor et...

- Attendez, vous êtes en train de me dire que les Russes se préparent à refaire le coup de PEARL HARBOR ?

- C'est exactement ce que pense le service.

- Ainsi donc que devrions-nous faire ?

- Le Général DURENNES suggère que nous convoquions l'ambassadeur de Russie et que nous lui demandions de s'expliquer sur les mouvements d'aéronefs et de navires en direction de la Méditerranée. Car, enfin cela ne se justifie pas dans le cas d'une intervention en Afghanistan. Ensuite, vous devriez user de tout votre pouvoir pour que les Américains ne quittent pas la Bosnie avant quinze jours. Que nous puissions y voir plus clair.

- Vous savez, DURAND, il est plus facile de convoquer un ennemi que de persuader un ami. Surtout si cet ami est la plus grande puissance mondiale.

- Pour combien de temps l'est-elle encore si DURAND a raison ? Intervint madame le ministre des affaires étrangères. Peut-être pourrions-nous plus simplement rentrer dans les Russes directement, diplomatiquement parlant, bien sûr. Je peux, si vous le souhaitez monsieur le président, aller voir mon homologue russe à Moscou et lui mentir en lui disant que nous savons ce qu'ils mijotent. Peut-être réfléchiront-ils à deux fois avant d'attaquer.

DURAND l'interrompt.

- La DGSE pense que tout le gouvernement russe n'est pas au courant de cette opération, car elle implique un bouleversement

total en Russie. Ils sont persuadés que Gernikov pourrait avoir l'ambition de reconstruire l'Union Soviétique. En plus nos preuves en ce qui concerne cette opération sont beaucoup trop minces et une telle réaction risquerait de griller notre source au Kremlin.

- Est-ce que vous réservez encore d'autres surprises de ce genre, monsieur DURAND, sinon je vous suggère de tout nous dire tout de suite ? Cela simplifiera l'affaire.

- Non, monsieur le président. Pardonnez-moi, mais toute cette histoire ne repose que sur des bases qui m'échappent. Une supposition des services de renseignement, une observation furtive en Bosnie et tout de suite les militaires élaborent des scénarios à vous glacer le sang.

- Eh oui, DURAND, vous comprenez maintenant pourquoi je suis colonel de

réserve. Il faut avoir la fougue et la foi d'un militaire pour comprendre un militaire. Bon, madame DULAC, convoquez l'ambassadeur, et vous monsieur DURAND, donnez aux militaires les moyens de se défendre au cas ils auraient vu juste. Je veux que vous me rendiez compte de l'évolution de la situation heure par heure. Il ne nous reste peut-être qu'une semaine pour arrêter une guerre imaginaire. Alors faites preuve d'imagination.

Ministère des affaires étrangères, quai de Grenelle Paris.

L'ambassadeur de Russie fut convoqué d'urgence par Madame DULAC. Le métier d'ambassadeur a cela de particulier que l'on peut être appelé à toute heure du jour et de la nuit, pour des raisons que l'on ignore

totalelement.

- Monsieur l'ambassadeur, je vous ai fait venir pour vous poser une question brute et j'attends de votre part une réponse nette.

- Madame le ministre, c'est toujours une joie d'être convoqué par vous. On dit dans mon pays que les femmes françaises sont très belles, mais quelles ont un sacre caractère. Ne vous fâchez pas si je vous dis que vous en êtes la plus digne représentante. Votre beauté n'a d'égal que votre fougue.

Marie DULAC ne laissa voir aucune réaction sur son visage. Elle se dit qu'en d'autres circonstances elle aurait sûrement hésité entre accepter le compliment ou gifler ce mufle qui savait si bien marier les genres. Mais elle savait qu'il fallait se méfier des russes qui comptent parmi les négociateurs les plus rusés.

- Monsieur Igor VISKIEV, votre pays a-t-il ou non l'intention d'apporter une aide militaire aux serbes pour reconquérir la Bosnie ?

- Vous me surprenez madame, qu'est-ce qui peut-vous faire croire une telle chose ? N'avons-nous pas, cette dernière année, contribué à l'IFOR, et n'avons-nous pas appuyé le plan de paix dans cette région ?

- Ne répondez pas sans cesse par des questions. Nous avons des raisons de penser que vos dirigeants s'apprêtent à intervenir militairement en Bosnie. Nous savons également que cette intervention ne s'arrêtera pas là et que leurs intentions visent à rétablir un état fort en Europe centrale. Par la force s'il le faut.

- Je puis vous assurer, madame le ministre que si telles étaient les intentions de

mon gouvernement, je n'en ai pas été informé. Si vous le permettez, je vais demander des explications à mes chefs et je reviendrais vous rendre compte de leurs intentions, qui, j'en suis sûr ne doivent pas être celles que vous croyez.

- Je pense, monsieur VISKIEV, que nous nous connaissons suffisamment pour que nous puissions nous faire confiance. Vous traitiez déjà avec mon père alors que je n'étais qu'une enfant. Alors, permettez-moi un conseil. Nous avons de bonnes raisons de penser que les intentions d'une partie de votre gouvernement sont secrètes, même pour des personnalités comme vous, aussi sommes-nous très inquiets de la teneur même de ces intentions. N'attaquez pas de front votre chef de gouvernement. Utilisez plutôt vos relations au Kremlin pour essayer

d'en savoir plus. Ne traitez qu'avec des amis surs.

- Vous m'inquiétez. Prétendriez-vous qu'une partie du gouvernement préparerait un coup d'état en Russie ?

- Cela pourrait être bien plus grave, mais j'en ai déjà dit beaucoup plus que je n'en ai été autorisée. Soyez prudent !

30 novembre.

Bosnie.

Lemeunier et le colonel MARCHAL était revenu sur l'aéroport de SARAJEVO à bord d'un vol commercial en partance de Paris. Lemeunier regarda autour de lui et pensa qu'il serait dommage que cette région

replonge dans la guerre. Il souhaita de tout son cœur s'être trompé sur les intentions des Russes. La semaine qui s'annonçait serait sans doute la plus longue et la plus difficile nerveusement de son existence. Il devait organiser une défense antiaérienne pour couvrir le P.C. du régiment alors que le colonel lui ferait desserrer ses escadrons de chars pour qu'ils ne présentent pas une cible trop facile pour les avions ennemis. Pour l'heure ils devaient rejoindre le P.C. où une réunion les attendait avec les capitaines commandant et les chefs de services. Le colonel MARCHAL avait aussi invité le général commandant les forces françaises en ex-Yougoslavie pour lui rendre compte de sa journée passée et pour lui transmettre les ordres de PARIS.

P.C. du 11° RC à SARAJEVO.

Le colonel s'entretint une heure entière avec le général GEAUFFREY. Durant ce laps de temps Lemeunier fut assailli de questions, car tous voulaient savoir pourquoi un chef de corps et un adjudant avaient été appelés en urgence au cabinet du Chef d'État-major des Armées. Ils étaient loin de se douter de ce qu'ils allaient apprendre. Bien sûr ils étaient au courant pour l'incident du MIG serbe, mais ne pensaient en aucun cas que cette réunion pouvait avoir un quelconque rapport avec cette histoire.

Le colonel MARCHAL sortit du bureau en compagnie du général. Tous se mirent au garde à vous. Le général leur pria de se mettre au repos et de s'asseoir.

- Asseyez-vous messieurs, je vais laisser la parole au colonel MARCHAL. Mais avant

tout, je tiens à dire que tout ce qui sera dit dans cette pièce ne devra en aucun cas filtrer au dehors. Si vous devez téléphoner à vos familles, ne faites aucunes allusions à ce que vous allez entendre. Secret absolu.

La surprise et la gravité se lurent instantanément sur les visages. Le général avait parlé avec suffisamment de solennité et de maîtrise pour que tous mesurent la portée de ses paroles. Le colonel commença son exposé.

- Messieurs, je vous présente d'abord l'Adjudant Lemeunier qui sera à compter d'aujourd'hui mon officier LATTA. Nous revenons, comme vous le savez de PARIS. Nous sommes allés là-bas pour exposer au général Chef d'état-major des Armées et au ministre de la défense, une analyse d'un renseignement qui nous a conduit à la conclusion suivante. Nous pensons, et quand je dis nous

j'inclus le beau monde de Paris, nous pensons disais-je que les Russes vont nous attaquer par les airs dans la semaine qui vient.

Un brouhaha se fit entendre dans la salle de réunion.

- Je sais que cela peut paraître absurde à entendre comme cela à froid, mais si vous n'avez pas à connaître les raisons qui nous ont amenées à cette conclusion, sachez qu'elles ont déjà été décortiquées par les huiles de l'état-major et qu'elles sont parfaitement fondées.

-Alors quels sont les ordres de l'EMAT ? demanda le commandant en second, le Lieutenant-Colonel VASSAL.

- L'EMAT nous demande de prendre les mesures de prévention et de protection pour parer à une éventuelle attaque et notamment aérienne. Le problème est là. Nous n'avons

aucune certitudes, mais nous ne pouvons pas rester les bras croisés en attendant que les Russes nous apportent la confirmation ou le démenti à nos suppositions. Nous allons donc desserrer sur nos zones prévues. Vous vous installerez en défensive et Lemeunier vous aidera si vous en avez besoin pour l'instruction LATTA. Il inspectera également les positions de vos pelotons et installera lui-même le pôle de défense antiaérienne de vos soutiens. Enfin il sera chargé de la défense antiaérienne de mon P.C. avec une batterie de 4 canons de 20 millimètres tractés. L'EMAT a promis de nous envoyer des moyens supplémentaires, mais ils seront affectés à la défense du bataillon logistique et du P.C. du général.

- Et que dirons-nous à nos hommes ?
demanda un capitaine.

- Vous avez tous connu les exercices

d'alerte desserrement que nous faisons dans le temps ? Et bien vous leur direz que nous faisons un exercice. Une fois sur place, leur mission sera d'interdire le survol de nos positions à tous aéronefs ennemis.

- Bien entendu, l'ordre de tir immédiat est "Auto défense", ce qui veut dire, je vous le rappelle que vous n'ouvrez le feu que si vous êtes attaqués. Coupa Lemeunier.

- Oui, vous avez raison de le souligner, continua le colonel. Pour l'instant nous n'avons aucune preuve de bellicisme de la part des Russes.

- Et après cette attaque, que pense l'EMAT que seront les intentions des Russes? Demanda l'officier renseignement.

- Si cette attaque à lieu, nous pensons qu'elle sera suivie par une offensive massive des Serbes visant à conquérir totalement la

Bosnie.

- Les Bosniaques sont-ils au courant ?

- Laissons à nos politiques le soin d'accomplir ce genre de tâche. Si vous n'avez plus de questions, j'ai rédigé dans l'avion mes ordres de mouvement. Servez-vous et rendez-vous demain à l'aube pour le départ.

1^o décembre.

Méditerranée au large de l'Algérie.

Le porte-avions Amiral KOUSNETSOV, était la fierté de la marine russe. Construit au temps de l'Union soviétique, il fut d'abord baptisé TBILISSI. À la chute de l'empire il ne

pouvait plus porter le nom d'une des capitales des 15 républiques socialistes soviétiques. On lui donna alors le nom d'un héros de la grande guerre patriotique, qui s'illustra dans la lutte contre l'occupant fasciste. Ce porte-avions ne fut pas le seul à sortir des chantiers navals de Crimée. Un deuxième fut mis à flot, mais le changement de politique et la crise économique qui en résultat transforma ce fleuron de l'industrie soviétique en un amas de ferraille. L'amiral KOUSNETSOV eu lui aussi des débuts difficiles. Nombres d'analystes occidentaux lui prédisaient le même sort que son jumeau, mais la volonté des Russes fut plus forte et le porte-avions fut armé et mis en service actif.

Les premiers portes aéronefs de la classe KIROV n'embarquaient que des petits chasseurs comme les YAK 38 Forger. Ces

avions à décollage vertical n'avaient ni la capacité d'emport, ni l'autonomie nécessaire pour des avions de l'aéronavale moderne. Le KOUSNETSOV lui fut rapidement équipé de MIG 29 M (marine) et de Sukhoï 33 (version aéronavale du Sukhoï 27 Flanker). Sa flotte lui donna une puissance considérable, ce sur quoi les occidentaux mirent du temps à compter. Pour des problèmes économiques ou tout simplement par stratégie, les Russes ne firent jusqu'alors pratiquement jamais sortir leur porte avions avec sa flottille de chasse au complet. Mais ces jours ci il partait accomplir sa première mission de combat.

Comme à l'habitude dans la marine russe, les ordres devaient être ouverts une fois le navire au large. Les ordres primaires que le commandant du bâtiment avait reçus, étaient de se rendre en Méditerranée,

seulement là il serait autorisé à découvrir son ordre de route. Affecté à la flotte Nord il a entrepris un long périple pour rejoindre le lieu de sa mission.

Si les commissaires politiques avaient disparus, un émissaire du gouvernement les avait remplacés dans toutes les grandes structures de la défense. Le porte-avions en était une. Le pacha du navire se doutait bien qu'il ne partait pas cette fois pour une partie de plaisir. L'armement et le carburant qu'il emportait en attestaient. Mais il était loin d'imaginer qu'il était en train d'écrire une nouvelle page d'histoire de la RODINA.

Vitali Gregorovitch NASSIMOV, le commandant du navire était l'homme qui avait accompli l'exploit de refuser d'obéir au gouvernement ukrainien à la dislocation de l'Union. La flotte de la mer noire étant basée

sur son territoire, l'Ukraine l'avait tout naturellement rattachée à son armée. Ce fut sans compter sur l'acharnement que mis le gouvernement russe et les officiers de la flotte pour que celle-ci reste sous le giron de la Russie.

Depuis le début de son histoire, l'expansionnisme russe visait à conquérir des ports au sud, car ses ouvertures maritimes au nord étaient gelées six mois par an. Alors ce n'était pas pour perdre leur seul port et toute la flotte qui allait avec sur un coup de poker des Ukrainiens. L'Ukraine, grenier à blé de l'Union soviétique manquait cruellement de matières premières et de sources d'énergie. La Russie en profita et leur coupa toutes les sources d'approvisionnement. Une crise économique sans précédent s'en suivit, réduisant à néant toute forme de production. L'Ukraine

fut obligée de restituer la flotte et de louer les ports de la mer noire à la Russie. De plus la Crimée en profita pour accéder à une forme d'autonomie.

Les problèmes de la flotte et des têtes nucléaires furent réglés en même temps, l'Ukraine renonçant à toute velléité sur ces armes. Tout rentra donc dans l'ordre. Tout au moins pour les Russes. Ieltsine savait parfaitement qu'il devait en partie sa victoire à la résistance des officiers de la marine russe. Aussi donna-t-il tout naturellement un commandement prestigieux au contre-amiral NASSIMOV, celui du seul porte-avions que la Russie possédait.

Le représentant du gouvernement, Dimitri GORCHENKO, et lui allèrent dans sa cabine pour prendre connaissance des ordres. NASSIMOV ouvrit le coffre et en

sortit deux lettres identiques, une pour lui et une pour GORCHENKO. Tous deux lurent leur feuille de route sans dire un seul mot. Quand ils eurent fini, c'est GORCHENKO qui parla le premier :

- Alors, camarade amiral que pensez-vous de ces ordres ?

- Vous ne perdez pas de temps, déjà le mot camarade qui revient. Vous me demandez ce que je pense de ces ordres ? Que ce soit du temps de l'Union soviétique, ou de celui de la Russie, les militaires n'ont jamais eu l'habitude de critiquer des ordres. Maintenant si vous voulez savoir si l'amiral NASSIMOV, soldat avant d'être un camarade est content de pouvoir se battre et de pouvoir faire rabattre le caquet de ces imbéciles d'occidentaux, alors là oui, je vous réponds que je suis ravi de ces ordres. Là où je mettrais un peu

plus de réserve c'est quand on nous demande de taire les motivations réelles de notre mission à nos hommes. Je n'ai jamais été partisan du mensonge. C'est ce même mensonge qui nous a amenés aujourd'hui à être obligé de reconquérir par la force ce qui fut autre fois notre patrie. Aussi cher camarade, je prends sur moi de désobéir en partie à ces ordres et de ne pas mentir à mon équipage. Je leur distillerais la vérité en l'enrobant de belles paroles.

- Vous savez que mon rôle se borne à vous conseiller politiquement et à rendre des comptes au gouvernement. Les choix tactiques vous appartiennent. Je considère que dire ou non la vérité à l'équipage est un choix tactique. De plus, j'approuve votre jugement.

NASSIMOV enclencha le système d'interphone qui le relie à la passerelle.

- Officier de quart ?

- Enseigne de vaisseau DIVINEV, à vos ordres, amiral.

- Prévenez l'équipage que je m'adresserais à eux dans une demi-heure. Tous les officiers au centre opération dans deux minutes.

-À vos ordres.

Tous les officiers furent rassemblés au central opération et l'amiral s'adressa à eux.

- Je viens de prendre connaissance de notre ordre de route et je ne peux vous cacher aussi bien ma surprise que ma fierté. Nous avons été choisis pour être le fer de lance d'une grande opération visant à écraser la présence occidentale en Bosnie et ainsi aider nos frères Serbes à conquérir les terres que ces chiens de musulmans leur ont prises il y a

maintenant des siècles.

L'officier opération se leva.

- Pensez-ils en haut lieu que les occidentaux et notamment les Américains vont nous laisser faire. Même si je partage votre fierté et votre joie, pensez-vous que cette opération aurait dû être précédée une préparation. Que sont devenus les principes de MASKIROVSKA?

- Camarade, je comprends votre stupeur, mais si le camarade conseiller politique me le permet, je vais répondre à votre question.

A l'écoute du mot "camarade" les officiers comprennent qu'une page de la politique de leur pays est en train de s'écrire.

- Le camarade président, Vladimir Ger-nikov a l'intention de reformer l'Union soviétique. Pour cela il avait prévu de longue date

d'occuper les occidentaux. Les velléités serbes nous offraient une opportunité. Seuls, les Serbes ne peuvent rien faire. L'idée d'une intervention de notre part est donc apparue tout logiquement. Il restait le problème de la réaction des Américains, les Européens ne pouvant pas dégarnir plus la défense de leur pays, face à une invasion possible de notre part. Ce sont les Américains qui nous ont donnés le feu vert. Ils ont fait assassiner Saddam Hussein. Nous en avons profité pour enflammer tout le moyen orient. Les Américains ont déjà transféré leurs forces de Bosnie en Arabie saoudite. Rassurez-vous, pas un pays de l'OTAN n'osera s'interposer quand ils auront compris que nos intentions n'englobent pas leur patrie. Dans l'immédiat, nous allons nous placer de façon que nos SU33 soient à portée des cotes yougoslaves. Notre

ambassadeur aux États-Unis a demandé aux américains l'autorisation d'intervenir en Afghanistan. Ceux-ci sont trop fiers et vont se gausser auprès de leurs alliés de notre démarche. Jamais ils ne reconnaîtront qu'ils se sont fait bernier et jusqu'au bout ils nous laisseront manœuvrer. Ils nous aideront en convainquant les Européens que nos intentions ne visent pas ce bon vieux continent. Dans l'immédiat, ma première décision sera de hisser à nouveau les couleurs de l'aéronavale soviétique ainsi que de les repeindre sur le flanc de nos appareils. Je compte sur vous pour que toute cette opération se passe bien pour la plus grande gloire de notre patrie. Maintenant, si vous n'avez plus de questions, je dois m'adresser à l'équipage.

- Si, une question, camarade amiral, demanda le chef d'escadrille Kolia

BODITCHENKO, quand recevrais-je mes ordres ?

- En temps utile. Messieurs, nous sommes en guerre. Le laps de temps que nous venons de vivre avec des méthodes venues de l'ouest, vous ont appris à prendre des initiatives. Alors prenez-les. Rompez !

L'amiral NASSIMOV, se retrouva seul. Il bascula un commutateur qui déclencha un sifflement et une bande enregistrée qui dit :

- Membres de l'équipage du vaisseau Amiral KOUSNETZOV, l'amiral s'adresse à vous, puis à nouveau un sifflement.

- Camarades, notre patrie, la Russie, a depuis ses origines conquis des territoires. En 1991, elle a perdu près de cinquante pour cent de sa surface et surtout toutes ses ouvertures vers les mers chaudes occidentales. Aujourd'hui, nous allons renverser le mécanisme et

reconquérir les territoires perdus. Par la même occasion nous allons aider nos camarades slaves de Serbie à se débarrasser des bosniaques, et ainsi créer une grande entité slave en Europe. Nous allons déclarer la guerre à l'occident, mais je vous le rassure de façon si brutale et à la fois si réfléchie, que vos familles en Russie ne seront jamais en danger. Elles seront fières de leurs enfants qui sont en train d'écrire la page la plus glorieuse de l'histoire de leur pays, depuis que STALINE a chassé l'occupant Nazi de l'Union soviétique. Soyez fier d'être des fils de la grande Russie, car elle va bientôt faire trembler le monde.

Au même moment, l'officier de quart fit descendre le drapeau russe pour le remplacer par l'emblème de la marine soviétique, un drapeau blanc souligné d'un liseré bleu et

ceint de la faucille et du marteau rouges, tandis que l'officier transmission fit passer le champ de la *sovietskaïa marina* sur le réseau interne de communication. Dans les hangars inférieurs, les chaudronniers s'affairèrent à repeindre ces mêmes couleurs sur les flancs des appareils.

2 décembre

Quelque part en Bosnie.

Le colonel MARCHAL faisait le tour des positions occupées par ses escadrons de chars. Bien que la situation ne s'y prêta pas, il n'oublia pas le champagne pour fêter le 2S.

Cette date célébrait l'anniversaire de la création de l'école de Saint-Cyr. À son passage dans chaque escadron, le colonel réunissait donc ses officiers autour d'une coupe, mais n'oubliait pas de se faire rendre compte de l'avancée de l'installation en défensive. Les zones de desserrement étant utilisées pour la première fois, les embossements n'étaient pas encore réalisés à l'arrivée des chars. Ceux-ci durent donc attendre que les engins polyvalents du génie aient fini de creuser les trous dans lesquels ils allaient se dissimuler des vues et des coups directs de l'ennemi. Le problème restait entier quant aux avions et aux tirs d'artillerie. C'est pour cela que l'Adjudant Lemeunier, choisit de se rendre sur un piton surmontant les positions. C'est là qu'il installerait ses pièces antiaériennes. Malheureusement c'est aussi de là qu'il pouvait se

rendre compte que, vu du ciel, les embossements offraient des cibles magnifiques aux avions ennemis. Il descendit en faire part à son chef de corps.

- Alors mon bon Lemeunier, je vois avec plaisir que vous n'avez pas changé. Vous aimez être seul et rêvasser à vos avions. Venez donc prendre une coupe de champagne dans un verre en plastique.

- Mon colonel, de là-haut; Lemeunier désigna le piton au colonel; on se fait une parfaite idée du dispositif.

- Et quelles sont vos conclusions ?

- Si j'étais pilote de chasseur bombardier, je crois que je ne pourrais pas rêver mieux comme cibles d'entraînement. Le gros problème des embossements, c'est que vu du ciel ils se voient comme un nez blanc sur le visage d'un noir.

- Votre lyrisme n'a d'égal que votre pessimisme. Monsieur, le capitaine de la compagnie du génie, pensez-vous que vous pourriez arranger cela ?

- J'ai une bien meilleure idée, si vous me le permettez, mon colonel. Comme nous avons également le problème des partisans serbes...

- Comment cela, les partisans ? demanda le colonel.

- Si les Russes veulent bien faire ce que nous croyons pour le but auquel nous pensons...

- Soyez un peu moins cachottier et allez directement au but.

- Si les Serbes ont l'intention d'attaquer la Bosnie, ils ont du placer des espions dans la population civile pour les renseigner sur nos capacités et nos mouvements. Donc, nous

avons deux problèmes, les avions qui peuvent nous repérer trop facilement et les partisans qui de toute façon leur donneront nos positions.

- Alors que suggérez-vous ?

- Nous allons monter une opération de déception.

- Pardon ?

- Comme vous le savez, mon colonel, la déception consiste à faire croire à l'ennemi que nous sommes ou ne nous sommes pas ou que nous allons faire quelque chose que nous ne ferons pas. Le plus bel exemple de déception de l'histoire fut l'opération fortitude, montée par les Anglais pendant la seconde guerre mondiale. Elle a consisté à envoyer en France des agents persuadés que le débarquement aurait lieu dans le nord. Les Allemands les ont arrêtés, les ont torturés et ont

renforcé les cotes du nord, découvrant la Normandie.

- Et alors, qui allons-nous faire torturer.

- Non, mon colonel, c'est tout simple.

Nous savons qu'ils attaqueront le 7, dans cinq jours. Laissons les chars en place jusqu'au 6. Les Russes, toujours, si mon raisonnement tient, saurons où ils sont embossés. La nuit du 6, nous les déplaceront dans les lisières que nous voyons là à cinq cents mètres. Peut-être pourrions-nous même les remplacer par des leurres du style de vieux chars ou autres véhicules confisqués aux serbes. Il suffirait alors de les remplir d'essence pour offrir à nos camarades popovs, le feu d'artifice qu'ils désirent et à nous, un masque idéal contre leurs appareils de visée infrarouge.

- Vous savez que vous commencez à me devenir indispensable. Je vais mettre

l'officier renseignement sur le coup. C'est bien diable s'il n'arrive pas à nous dégoter de vieux engins. Bien entendu, tout cela devra se faire dans la plus grande discrétion.

3 décembre

Kremlin, bureau du président Gernikov.

L'ambassadeur de Russie en France, après son entretien avec madame DULAC avait immédiatement demandé audience auprès du président. Le ministre des affaires étrangères l'avait alors autorisé à retourner dans son pays. Comme le lui avait suggéré le ministre français, il avait d'abord longuement consulté ses amis sûrs au Kremlin et tous en

étaient arrivés à la conclusion que le président ignorait tout de ce complot qui se tramait. Monsieur VISKIEV avait donc l'intention de révéler cela à son chef suprême.

Le chef de cabinet le fit entrer dans le bureau du président.

- Bonjour Vladimir; VISKIEV et Gernikov, se connaissaient depuis plus de trente ans, à l'époque où ils étaient des jeunes loups du parti communiste soviétique. Ils avaient alors fraternisé, car ils partageaient tous deux les mêmes idées quant à la libéralisation de l'économie pour faire de leur patrie la plus grande puissance économique du monde. Persuadés, à l'époque qu'ils représentaient la plus grande puissance militaire, ils nourrissaient la même haine face à l'arrogance économique occidentale qui faisait passer l'URSS pour un pays en voie de

développement.

- Igor, quel bon vent t'emmène ?

- Je ne crois pas que ce vent soit bon. J'ai de bonnes raisons de croire qu'une partie de ton gouvernement prépare un coup d'état.

- Allons, tu t'inquiètes peut-être à tort, je sais bien que l'intrigue pour le pouvoir est le jeu favori au Kremlin.

- Il n'est pas seulement question du pouvoir. L'enjeu est beaucoup plus important. Les Français sont persuadés qu'ils ont pour but la réunification de l'URSS, et pire encore, une intervention armée en Bosnie pour réunifier la Yougoslavie en une grande Serbie.

- Et tu penses que de tels complots peuvent se tramer sans que moi ou mes services de renseignements en soit au courant. Allons Igor, un grand diplomate comme toi, tu ne

vois pas que les Français t'ont manipulé. Ils ont soufflé le faux pour avoir le vrai. Peut-être souhaitaient-ils tout simplement t'éloigner de Paris un certain temps. Malgré tout, je te remercie de ta dévotion. Retourne là-bas l'esprit serein. Je vais faire quand même mon enquête.

- Que dois-je répondre à Madame DULAC ?

- Qu'avec son physique, on s'occupe de ses enfants et qu'on donne du plaisir à son mari. Non sérieusement, réponds lui ce que tu veux, mais rassure ce bon président BEAUMONT. Il connaît assez bien les Russes pour savoir que nous avons à l'heure actuelle d'autres chats à fouetter.

L'ambassadeur, sortit du cabinet remplacé par le général Nivrikin, le patron des renseignements.

- Cela expliquerait pourquoi les Français ont dispersé leur force en Bosnie. Dit-il en pénétrant dans le bureau du président.

- Oui, mais ils ne s'imaginent pas que nous avons des informateurs parmi la population bosniaque. Pensiez-vous que la partie serait facile ?

- Non, bien sûr, mais s'ils ont su deviner ce que nous tramions, peut-être sauront-ils aussi pour nos informateurs.

- Écoutez, l'attaque aura lieu dans quatre jours, alors jusque-là, je veux la discrétion la plus absolue. Je vous rappelle que vis-à-vis des occidentaux, nous nous préparons à intervenir en Afghanistan. Alors faites circuler les ordres adéquats de façon que les informateurs américains puissent leur transmettre ce renseignement.

Partout, sur toutes les bases aériennes, les régiments et les ports militaires, les ordres furent transmis jusqu'au plus petit niveau de la hiérarchie. Cette façon d'agir, bien qu'inhabituelle chez les Russes, satisfait les services secrets américains qui transmirent immédiatement le renseignement à leurs collègues français. De ce fait, le retrait des forces US de Bosnie s'intensifia et le 5 décembre, plus aucun GI n'était présent sur le sol yougoslave.

6 décembre

Bosnie, zone de desserrement du 11° RC.

Lemeunier inspectait une fois de plus les positions de ses pièces antiaériennes. D'une portée de 1500 mètres en tir vertical, le canon de 20 millimètres tracté était l'outil rêvé de défense antiaérienne pour les petites unités non spécialisées. Lemeunier, les avait mis en batterie en avant des escadrons de chars. De cette façon il espérait faire relever le nez aux avions qui viendront bombarder les chars. Les tireurs antiaériens ont toujours été persuadés qu'aucun pilote n'aurait le courage de maintenir son cap et son inclinaison s'il s'apercevait qu'il était la cible d'un canon ou d'une mitrailleuse.

Les chefs de pièces faisaient entraîner les servants, en utilisant les avions civils qui atterrissaient ou décollaient de l'aéroport le plus proche. Le canon de 20mm, 53 T2 disposait d'une vitre sur laquelle était incrusté le

viseur. Ainsi le tireur pouvait suivre l'avion en utilisant la grille de visée. En fonction de la vitesse et de l'inclinaison de l'avion, il suffisait de l'inclure dans un des cercles de la grille, de suivre le mouvement et de tirer. La mise à feu se faisait au pied de façon à ne pas bouger la visée pendant le tir. La précision était remarquable pour les tireurs entraînés. C'est pour cela que ceux-ci faisaient sans cesse des exercices de suivi et de tir. Ils avaient acquis une dextérité et une précision fulgurante. On leur avait expliqué leur mission et ils étaient motivés à fond à l'idée de descendre quelques avions. Ils savaient malgré tout qu'ils ne feraient peut-être jamais but. Leurs missions consistant à obliger les avions à voler plus haut pour qu'ils soient pris en compte par les missiles. D'ailleurs, le régime avait reçu, comme promis, les moyens

antiaériens supplémentaires, quatre batteries de tir SATCP (sol-air à très courte portée) et un Roland.

En relation avec l'Adjudant Lemeunier, les chefs de pièces ont installé leur batterie en retrait par rapport aux escadrons de chars. Leur souci principal fut la discrétion et la protection des pièces. En temps normal ils se seraient placés en avant, mais ils ne pouvaient pas prendre le risque de dévoiler leur dispositif et de poster les pièces sans aucun couvert.

Quelque part sur les sommets de SARAJEVO

Le maréchal des logis PACAL, transmetteur, appartenait au 13^o régiment de Dragons parachutistes depuis seulement le mois

de juillet. Dès son arrivée il fut mis dans le bain en allant accomplir une mission opérationnelle en Bosnie. Le 13^o RDP est un régime de renseignement dans la profondeur. Sous les ordres directs du chef d'état-major de l'armée de terre, il est l'outil idéal pour effectuer des missions bien souvent au-delà des lignes ennemies. Ici, ce n'était pas le cas. La mission du MDL PACAL était double. Observer les mouvements de troupes sur la ville de PALEE, le fief des serbes de Bosnie, et faire de l'écoute radio sur tout le front serbe. Pour cela, il disposait du matériel le plus performant au point de vue des radars et des écoutes. Il remarquait depuis une à deux heures une intensification des réseaux radio et également une augmentation de l'activité dans les casernes de l'armée serbe. De plus les échanges entre PALEE et BELGRADE par

liaisons satellites s'intensifiaient. Il envoyait régulièrement des comptes rendus au P.C. des forces françaises à SARAJEVO.

11° RC.

Les liaisons radios n'étant pas sûres, une estafette apporta les messages du P.C. Le colonel MARCHAL alla personnellement sur les positions de ses escadrons et de ses batteries antiaériennes.

- Il semblerait que nous ayons vu juste, les chouettes (la chouette est l'emblème du renseignement) signalent une intensification de l'activité chez nos amis d'en face.

- Ne crions pas victoire tout de suite.
Répondit Lemeunier.

- Parce que pour vous c'est une victoire

? Le coupa un capitaine.

- Non, bien sur. Mais il n'est jamais bon d'avouer que l'on s'est trompé, même si dans ce cas, on souhaiterait s'être trompé. La nuit est tombée depuis maintenant une heure, il faut nous préparer à passer à la suite de notre plan.

- Tout à fait, donnez vos ordres et à partir de maintenant, silence radio absolu."

Base de JOUKOVSKI, périphérie de Moscou. 23h00.

- Je ne suis pas d'accord avec vous, mon Général ! Miroslav Kanov, contestait la décision de son supérieur de ne pas le laisser participer à l'opération finale. Je suis le plus qualifié pour accomplir cette mission !

- Cher colonel, il ne s'agit plus là d'une mission isolée, mais d'un raid de combat de plusieurs dizaines appareils. Ces pilotes que vous voyez sont jeunes et fougueux, ils ont l'habitude de travailler ensemble, que feraient-ils de vous. Ils ne vous reconnaissent même pas comme un pilote de chasse. Vous êtes un pilote d'essais, le meilleur bien sûr dans votre catégorie, mais cette catégorie ne fait pas la guerre. Que connaissez-vous des techniques modernes de combat aérien ? Certes vous êtes l'inventeur de plusieurs figures de combat comme celle du cobra, et vous le leur avez appris. La patrie sera à jamais reconnaissante, mais pour l'heure, votre place est à mes côtés. Nous sommes des décideurs, des conseillers, plus des guerriers.

- Nous sommes des vieux ! Conclut Kanov.

Le général NIKOU entra dans la salle de briefing. Les pilotes se mirent au garde à vous, et le commandant de la base présenta l'ensemble. Ils étaient tous jeunes et fiers, et on peut même dire beaux dans leurs tenues camouflées.

- Asseyez-vous. Je ne vous présente pas le colonel Miroslav Kanov, le brillant pilote d'essai de chez Sukhoï.

Contrairement à ce qu'avait dit le général, Kanov était un héros pour ces jeunes pilotes. Pour beaucoup, c'est en le voyant accomplir ses voltiges dans le monde entier qu'ils avaient choisi le métier qu'ils faisaient. Kanov vit cela dans les yeux des pilotes et sa haine envers leur jeunesse se transforma en paternalisme.

- Le colonel a réussi, voilà maintenant quinze jours un exploit qui est resté secret. Il

a décollé d'ici même avec un Sukhoï 35 et est allé survoler les forces de l'OTAN en Bosnie. Tout ceci sans être ennuyé ni même repéré par les radars occidentaux. Il va vous expliquer comment il s'y est pris.

- Je vous passe les instants que j'ai passés au-dessus du territoire russe. Bien entendu, j'ai effectué un ravitaillement en vol avant de le quitter. Ensuite j'ai longé parfaitement les frontières des pays qui me séparaient de la Yougoslavie, à cinq cents pieds. En pénétrant l'espace aérien bosniaque, je n'étais plus qu'à deux cents pieds à Mach 1.

Une salve d'applaudissement retentit dans la salle, les pilotes exaltés devant cet exploit entonnèrent le chant des pilotes qui dit ceci : parce que nous sommes des pilotes, le ciel est notre vraie maison, notre avion passe avant et ensuite les femmes.

C'est le commandant de la base qui poursuivit.

- Si l'on vous a réunis ici, à cette heure-ci, ce n'est pas pour vous raconter des histoires si belles soient-elles. Ce que vous venez d'entendre, vous allez le refaire, cette nuit même.

Là le silence se fit et la surprise succéda à la liesse. Le commandant leur donna les ordres de détails concernant le vol et en arriva au chapitre de l'attaque.

- Les SU 27 seront porteurs de six missiles AMRAMSKI, de deux AA9 et deux AA10. Les SU 35, en plus des quatre missiles AA7 de protection emporteront des missiles anti-chars AS7 KERRY tandis que les SU 34 des bombes guidées lasers KAB 500. Vous allez recevoir chacun vos objectifs. Le risque dans ce genre d'attaque c'est la confusion. Que

chacun se cantonne à sa mission, chaque coup est doublé alors si vous voyez un de vos ailiers abattus, ce n'est pas la peine de prendre à votre compte ses cibles. La deuxième vague s'en chargera. Cette mission est impérative, une fois en l'air vous ne recevrez qu'un seul ordre : « Raspoutitsa », cet ordre sera la confirmation de votre mission, après cela aucun ordre de retour ou de changement d'attitude ne vous sera donné. Quelqu'un a-t-il des questions se rapportant à la mission ?

Les pilotes de l'aviation russe, n'ont pas particulièrement l'habitude de poser des questions d'ordre politique. Malgré cela ils en mourraient d'envie.

- Sachez que vous ne serez pas les seuls en l'air ni au sol, ces jours-ci, nous allons écrire une nouvelle page de l'histoire de notre pays. Rompez et rendez-nous fiers.

7 décembre.

11° RC, 00H00

Les chars entamèrent leur repli en direction de leurs positions secondaires. Chaque chef de char avait reconnu sa nouvelle position à pied et avait réalisé un croquis de repérage. Ils savaient où se situaient les points caractéristiques du terrain. Tous les endroits d'où auraient pu sortir des chars, carrefours, lisières, étaient répertoriés, télé-métrés et on en connaissait leur cap. A la place des chars, l'atelier régimentaire avait tracté de vieux engins. Camions, tracteurs d'artillerie et chars de la deuxième guerre

mondiale avaient été remplis de jerricans d'essence comme l'avait demandé l'Adjudant Lemeunier. Celui-ci était au P.C. du régiment et s'apprêtait à passer la plus longue nuit de sa carrière. Le chef de secrétariat arriva avec des messages FLASH et les donna au colonel. Celui-ci les lit et les tendit à Lemeunier.

*CONSTATONS ACTIVITE IMPORTANTE
AVIATION RUSSE SUR DIFFERENTES
BASES*

*DEUX CENTS CHASSEURS ONT
DECOLLES DE JOUKOVSKI 061223H00*

*CENT BOMBARDIERS TU124 ONT
DECOLLES DE NOVORSIBIRSK 061223H15*

DESTINATIONS INCONNUES

BROUILLAGE EN PLACE

*CIA ET IS PERSUADES QU'ILS VONT EN
AFGHANISTAN*

*INTENSIFICATION DES LIAISONS
TELEPHONIQUES ENTRE CAPITALES CEI
ET MOSCOU*

- Qu'en pensez-vous?

- Il est trop tôt pour conclure. Cela confirme seulement que si attaque il y a, ce sera par les airs. Vous savez, mon colonel, je préférerai largement m'être trompé.

- Moi aussi, Lemeunier, moi aussi.

Base aérienne de Novossibirsk. 00h30.

Une centaine de bombardiers TU 124 Backfire avaient décollé et se dirigeaient plein sud vers le KAZAKHSTAN. En fait cette manœuvre n'était qu'un leurre pour faire croire aux Américains qu'ils se dirigeaient bien vers l'Afghanistan. Au-dessus du pays Kazakh, ils

feront route plein ouest pour s'approcher de la Méditerranée.

Les Backfire emportaient des missiles MOSKIT anti navires.

CHISSINAU, capitale de la MOLDAVIE, 02h45.

L'officier de permanence de l'ambassade d'Italie essayait en vain depuis plus d'une demi-heure de téléphoner à sa famille en Calabre. Malgré le décalage horaire, il était un peu plus de minuit chez lui et il savait parfaitement que sa famille était encore debout à cette heure ci. Aussi en profitait-il à chacune de ses permanences pour téléphoner à l'œil. Cela faisait au moins dix fois qu'il composait son numéro et à chaque fois une voix,

charmante d'ailleurs, lui disait en moldave que la liaison avec l'Italie était momentanément interrompue. C'était assez fréquent dans ce pays, pensa-t-il. De toute façon il ne pouvait pas réveiller le transmetteur de permanence pour lui dire qu'il n'arrivait pas à voler le gouvernement italien pour téléphoner gratuitement chez lui.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que toutes les communications de toutes les ambassades et consulats étaient en dérangement et que depuis maintenant deux heures des Tupolev 95 brouillaient systématiquement toutes les transmissions par satellite.

Kiev. 03h00.

Comme dans les douze capitales de la

CEI, un ballet d'hélicoptères débuta au-dessus de KIEV, la capitale de l'Ukraine. Des MI 17, version armée de l'hélicoptère de transport MI 8, déchirèrent le ciel ukrainien. Venant de l'est, donc de Russie, ils se dispersèrent en arrivant au-dessus de la ville. Une dizaine prirent la direction de la télévision tandis que d'autres se dirigèrent vers l'aéroport, le parlement. Les MI 17 étaient suivis à trois minutes de MI 26, les plus gros hélicoptères du monde. Les hélicoptères d'assaut MI 17 se posèrent et débarquèrent des troupes des forces spéciales russes. Non pas celles du ministère de l'intérieur, comme en Tchétchénie, mais des parachutistes et des troupes de marine. Ces soldats étaient entraînés à effectuer des coups de main rapides. En moins d'une demi-heure, ils investirent tous les points névralgiques de la capitale. Puis, pendant la nuit

ce furent les autres villes du pays qui furent à leur tour muselées. L'armée régulière ne réagit point, les gouvernements en place étant d'accord avec cette intervention. Tout cela n'avait pour but que d'empêcher une éventuelle réaction de la population ou de régiments qui refuseraient à nouveau la domination de l'armée rouge.

Les MI 26, à leur tour, débarquèrent de petits engins de combat des forces aéroportées, des BMD.

Une heure plus tard, alors que les hélicoptères avaient fini leurs ballets, commença celui des avions de transport. Des Ilyouchine 76 Candid apportèrent de l'armement lourd. Ainsi, avant cinq heures du matin, des bataillons entiers de fusiliers motorisés avec leurs chars, leurs véhicules de combat d'infanterie et leur artillerie avaient pris position dans

toute la CEI, renforcés par les armées régulières sur place qui reçurent l'ordre de prêter main forte à ces nouveaux occupants.

Bosnie, 6h00.

Le MDL PACAL entendit une conversation furtive dans son écouteur. Celle-ci était faite en russe, il en était sûr, malgré cela il ne comprenait pas une phrase. Respectant ses ordres il transmet intégralement sa communication par réseau RITA.

11° RC, 6h05.

L'officier des transmissions, le Capitaine MESSLA, accourut au P.C. avec le message, en russe et en français. C'était encore

une idée de l'Adjudant Lemeunier. Il comprenait le Russe, et voulait faire lui-même la traduction. Il pensait que pour pouvoir interpréter un message certainement codé ou tout au moins transfiguré, il fallait penser comme un Russe. C'est ce qu'il s'efforçait de faire depuis maintenant quinze jours. Penser comme eux, deviner leurs motivations profondes, que ferions-nous à leurs places, telles étaient ses obsessions. On donna le message en français au colonel MARCHAL et le message en Russe à Lemeunier.

Le colonel lut à haute voix. "*L'opération se déroule comme prévu. Bientôt le soleil va se lever. Gadoue*". Ce sont des incapables, ces gens du 13. Lemeunier, vous comprenez la dernière phrase ?

En disant cela le colonel se tourna vers Lemeunier et fut surpris devant sa blancheur.

- Lemeunier, que vous arrive-t-il?

Lemeunier, parla comme dans le vide, son regard ne se détachant pas de son message. – Gadoue est la traduction de Raspoutitsa, c'est bien le nom que nous a donné le commandant Helmer ?

- MESSLA, transmettez aux unités: Ils arrivent, dispositions de combat, bonne chance.

Le colonel ne pouvait en dire plus à ses escadrons. Il n'en savait pas plus.

- Attendez, il faut prévenir les autres unités en Bosnie, et aussi les autres pays; dit Lemeunier qui était sorti de sa torpeur.

- Impossible, nous sommes brouillés, seules les communications RITA fonctionnent, et ces abrutis n'ont

pas le RITA.

- Réveillez l'officier de liaison armée de l'air, et envoyez-le à l'aéroport de SARAJEVO. Peut-être que eux pourront avoir un contact avec leurs appareils.

Frontière Serbo-roumaine. 6h00.

- C'est le message. Nous avons le feu vert définitif pour passer à la dernière phase de notre opération. Lança en radio le chef d'escadrille de la première vague de SU 35. Pour tous, altitude 200 pieds.

Au-dessus de la Bosnie. 6h15.

L'AWAKS de l'armée française surveillait le territoire protégé par les nations-unies. Ils étaient au courant pour le brouillage et avaient la confirmation sur leurs écrans qu'une opération de vaste envergure se préparait. Au moins deux cents plots étaient apparus, alors qu'ils avaient pénétré l'espace aérien serbe. Ils avaient essayé en vain de prévenir les troupes au sol et les bases aériennes. Sans réponses des forces de Bosnie, ils essayèrent de prévenir PARIS par liaison satellite. Le brouillage étant orienté vers le sol, ils y arrivèrent. L'état-major des armées leur donna alors l'ordre de rejoindre le porte-avions FOCH qui croisait au large des côtes yougoslaves. L'expérience de l'AWAKS américain abattu au Moyen-Orient leur dicta cette décision.

PARIS, état-major des armées, 6h20.

Le général Chef d'État-major des Armées DURENNES, ne dormait pas non plus. Il avait veillé toute la nuit. Vers 5 heures du matin, il regrettait d'avoir cru aux dires de ce fou d'Adjudant du 11^o régiment de cuirassiers. Maintenant, il avait la preuve qu'il avait bien fait d'y croire. À la réception du message de l'AWAKS, il mit en alerte toutes les forces présentes en Bosnie, mais également en Italie. A son tour, la force d'action rapide fut mise en alerte et devait embarquer à bord d'avions Galaxie, qui tourneraient en rond en attendant l'ordre du président de la république d'entrer dans la danse ou non. Le groupe aéronaval du FOCH reçut l'ordre de se rapprocher des côtes et d'envoyer ses avions prêter main forte aux troupes au sol.

Palais de l'Elysée, 6h30.

Le président fut réveillé à 6h15. Son chef de cabinet, le Capitaine COSTE lui apporta la confirmation de l'attaque imminente de l'aviation russe.

- Ont-ils attaqué? Est-on sûr que ce sont des Russes?

- Non monsieur le président.

- Mettez-moi en rapport avec le général DURESNES.

- Il est en ligne, monsieur le président.

- Général, c'est le président. Qu'avons-nous effectivement?

- Deux cents avions venant de l'est se dirigent vers la Bosnie.

- Deux cents! Sommes-nous sûrs de leur nationalité et de leur intention?

- Non monsieur le président, mais avouez...

- Avouer quoi, voulez-vous que je réveille Gernikov pour lui dire que nous croyons qu'il veut nous attaquer?

- Non bien sûr, monsieur le président, mais les prévisions de l'Adjudant Lemeunier, s'avèrent vraies. Du moins pour l'instant.

- Croyez bien que si j'avais la moindre certitude j'agis en conséquence. En attendant, je vais réveiller Will Bomern.

Mer adriatique, 6h45.

Le pacha du Foch était au centre opération. Il était en liaison avec l'AWAKS, les deux Super Etendard et l'ORION de surveillance.

- Ici AWAKS trois six un, nous avons

une centaine de plots, je répète une centaine. On dirait des missiles de croisières. Aucune trace d'émissions radar ou radio. Une partie se dirige vers vous, une partie vers le EISENHOWER.

À bord de l'EISENHOWER.

L'United States Ship EISENHOWER était le seul porte-avions que les américains avaient laissé en Méditerranée. Comme à son habitude, le porte-avions avait deux F14 Tomcat et un HAWKEYES en vol.

- Ici six trois six. Soixante missiles de croisière se dirigent vers nous. Distance deux cents miles, direction zéro neuf huit.

Le capitaine de vaisseau KLARK, commandant le navire donna instantanément ses

ordres.

- Faites décoller les intercepteurs puis la chasse. Officier de quart, face au vent.

- Face au vent répéta l'enseigne. Barre au trois huit zéro.

La flotte de quarante F14 décolla en quinze minutes, armés de six missiles Phénix chacun. À H+20, ils furent suivit de trente F18 Hornet avec quatre AAMRAM, deux Sparrow et deux Sidewinder.

Les premiers F14 aperçurent les missiles russes alors que ceux-ci n'étaient plus qu'à cent mille du porte-avions. Tour à tour, les intercepteurs larguèrent leurs missiles Phénix. À soixante mille, trente missiles furent détruit. À cinquante miles les F18 entrèrent dans la danse. Ils firent ce qu'ils purent pour en éliminer le plus possible. Un Hornet a même été détruit ayant voulu se rapprocher

au plus près avant de tirer.

À dix mille, il ne restait plus que treize missiles. Huit furent abattus par les Sea Sparrows du vaisseau, trois par les canons antiaériens Vulcan. Le dernier percuta le porte-avions au niveau de l'ascenseur transportant les avions du pont inférieur, au pont supérieur.

Le résultat fut dramatique. Les avions encore en attente et chargés au maximum en munitions et en kérosène explosèrent en série. Des matelots enflammés furent éjectés à la mer par la puissance des déflagrations. Le pont inférieur ne fut bientôt plus qu'une boule de feu. La chaleur si intense propagea le feu au pont supérieur. A leurs tours, les avions en attente sur la piste de décollage s'enflammèrent. Les véhicules de ravitaillement en carburants explosèrent. Le kérosène

se répandit aux missiles nucléaires stockés sur le pont. Les missiles n'explosèrent pas, mais les différentes parties des têtes nucléaires furent mises à nu.

Le Foch

Le porte-avions Foch eu encore moins de chance. Touché de plein fouet par quatre missiles, il coula en quelques minutes, emportant avec lui, deux mille hommes.

L'Amiral KOUSNETSOV

Le porte-avions AMIRAL KOUSNETSOV, ne disposant pas de catapulte, son pont d'envol était incurvé. Cela lui

donnait une silhouette facile à reconnaître. Le premier SU 33 était prêt à décoller. L'officier de pont avait fait relever la plaque qui permettait aux avions de pouvoir pousser leurs moteurs en postcombustion sans risquer de brûler qui ou quoi que ce soit. Dans un vacarme ahurissant, le Sukhoï s'envola. Malgré la forme du pont, il effectua un léger décrochage au moment où il quitta celui-ci. En fait, on aurait dit carrément qu'il tombait. Par l'effet de perspective, il disparut du champ visuel des matelots chargés de vérifier que l'avion suivant était prêt à décoller, puis réapparut au-dessus du navire. C'est alors que grâce à la puissance formidable de ses turboréacteurs, le pilote arriva à arracher l'appareil à l'apesanteur et à effectuer une montée spectaculaire. Une fois à l'altitude suffisante, le pilote coupa la postcombustion,

pour économiser son kérosène et commença à tourner en rond pour attendre les autres appareils.

Ce ballet se répéta une vingtaine de fois et les Sukhoï 33, accompagnés par les MIG 29M, se dirigèrent vers la côte adriatique.

Base de l'Aviation Légère de L'Armée de Terre. SPLIT, 7h30.

Il n'y avait que les montagnes qui ne se rencontraient pas, disait-on souvent. Le hasard avait voulu que le Maréchal des Logis chef FLENET, qui avait servi, il y avait longtemps dans le même peloton de char que le Lieutenant DAUBRY, fut aujourd'hui pilote d'hélicoptère dans l'escadrille commandée

par le commandant DAUBRY. FLENET pilotait des Gazelles, hélicoptère léger antichar. Cela faisait maintenant bientôt quatre mois qu'il était en Bosnie et il se languissait que son mandat s'achève pour retourner chez lui ou l'attendaient sa femme et ses deux enfants. Pour l'heure, il était de permanence au P.C. de la base. Son rôle consistait à donner l'alerte au cas où un événement justifierait l'envol immédiat des gazelles. Il y avait bien longtemps qu'il n'y avait pas eu d'alerte et le chef pensait qu'il serait mieux à pécher sur le port de SPLIT, qu'enfermé dans ce bâtiment. Son téléphone sonna. Le permanent à la cabine chiffre du régiment lui annonça qu'on lui amenait un message flash. Trente seconde plus tard, en effet, un planton sonnait à sa porte tenant une enveloppe. FLENET prit connaissance du texte du message. Le 11^o

régiment de cuirassiers prévenait tous les éléments présents en Bosnie de l'imminence d'une attaque aérienne. FLENET décrocha son téléphone et appela l'officier supérieur d'intervention.

- Mon capitaine, chef FLENET à l'appareil, je viens de recevoir un message nous prévenant d'une attaque aérienne. Je vous demande l'autorisation de déclencher le plan orange et de faire décoller nos appareils.

- Avez-vous demander confirmation du message?

- Non mon capitaine, mais...

- Sans confirmation, nous ne faisons rien! Vous vous imaginez, si c'est une blague? Je serais la risée de toute l'escadrille.

Au même moment, un avion volant à basse altitude survola la base aérienne. FLENET se précipita à la fenêtre et reconnu

la silhouette du Sukhoï.

- Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? S'époumonait le capitaine au bout du fil.

- C'est votre confirmation! Répondit FLENET, avant de déclencher la sirène d'alarme. Le commandant DAUBRY arriva au P.C. de la base. FLENET lui expliqua la situation.

- Rejoignez les autres et faites-moi décoller ces foutues gazelles. Qu'au moins, nous sauvions quelque chose.

Dans le SUKKHOI 35, le pilote regardait, sur ses écrans, le paysage défilé en dessous de lui. Il avait sélectionné la caméra équipée du désignateur infrarouge situé sous le nez de l'appareil. Celle-ci lui montrait une base d'hélicoptères de combat. A l'aide d'une

manette pouvant s'apparenter à un joystick, il visa un de ces hélicoptère et enclencha le faisceau laser. À partir de ce moment-là, le laser resterait verrouillé sur sa cible quelle que soit la manœuvre de l'avion. Au moment opportun, il lâcha une bombe et remonta, sachant parfaitement bien que celle-ci ferait but.

FLENET s'exécuta. Sur la piste d'envol, certains appareils étaient déjà en feu ainsi que des hangars. La base ne disposait d'aucun moyen de lutte antiaérienne à part l'armement individuel des groupes de protection. Les pilotes d'hélicoptères n'ayant pas d'appareils affectés personnellement, FLENET embarqua dans le premier qu'il trouva vide et en état de voler. Malgré l'urgence, il effectua rapidement la check list et lança sa turbine. À ce moment-là, une bombe guidée par laser

atteignit la gazelle qui se trouvait à dix mètres de la sienne. L'appareil explosa et se désintégra. Le rotor lancé à pleine puissance se disloqua et une pale traversa le cockpit de sa gazelle. FLENET ne reverrait jamais sa femme et ses enfants.

11° RC 8h00.

Pendant la nuit, la neige avait tout recouvert. Bien que le froid ne fut pas agréable à supporter, cela arrangeait bien les affaires des militaires, car, non seulement, la neige camouflait tout, mais en plus elle atténuait encore la signature thermique des chars postés. Les leurres, quant à eux, furent maintenus à une certaine température, de façon à faire parfaite illusion.

La première vague composée du SU27 survola les positions françaises. Elle ne s'occupa pas des troupes au sol, car elle ne comptait que des intercepteurs qui eurent tôt fait de clouer au sol les Mirages 2000 et F1 de la défense aérienne Française. Cinq minutes plus tard, un flot de bombardiers SU34, arriva à haute altitude. Alors qu'ils étaient encore à deux kilomètres de leurs objectifs, ils larguèrent des bombes guidées par laser. En un seul passage, ils détruisirent presque la totalité des leurres mis en place. Le tort des capitaines, commandants les escadrons de chars, fut d'ordonner à leurs unités de mettre les moteurs en route de façon à avoir les moteurs chauds au moment de monter à défilement d'observation pour attendre la vague de chars serbes qui devaient logiquement suivre l'attaque aérienne. L'Adjudant Lemeunier, ne

voulant pas rompre le silence radio, se précipita auprès du colonel MARCHAL, pour lui faire part de sa désapprobation. Il n'eut pas le temps de parvenir jusqu'au P.C. Les SU35, d'attaque au sol, entrèrent dans la danse. Ils surprirent même le véhicule porte missiles ROLAND, tant leur altitude de 200 pieds était inhabituelle pour des appareils de cette taille. Les premiers avions russes furent pris à partie par la défense antiaérienne.

Le ROLAND fit l'acquisition de l'un d'eux. Sa tourelle pivota brusquement et un missile partie en direction d'un chasseur. Vu la vitesse des deux engins, l'impact fut pratiquement immédiat. Les lances missiles MISTRAL donnèrent eux aussi leur récital. Au total une dizaine d'appareils ennemis furent abattus lors de la première salve. Mais les avions russes étaient si nombreux que cela

ne représentait même pas le vingtième de leurs forces.

Des chasseurs réussirent à repérer les chars dans la lisière. Le premier escadron fut détruit pratiquement en deux minutes. Les Sukhoï décrochèrent leurs missiles Fire and forget de type MAVERICK à 1000 mètres de distance puis effectuèrent leur ressource dans un vacarme épouvantable. Les chars touchés par les missiles explosèrent, non sous l'effet de l'impact, mais sous celui de la chaleur produite par la charge creuse qui permettait à ces missiles de perforer par fusion tous les blindages connus. La chaleur transmise aux munitions et au carburant du véhicule faisait une réaction en chaîne qui augmentait la température intérieure jusqu'à trois mille degrés. De plus, le dard en fusion, traversant le blindage du char provoquait à l'intérieur de

celui-ci une surpression telle qu'aucun organisme vivant ne pouvait supporter.

CARTON vit le char de son adjoint touché par un missile. Après la boule de feu, il vit la tourelle retomber. Sous l'effet combiné de la surpression et des explosions, celle-ci fut détachée du châssis. Grâce à dieu, il ne vit aucun corps calciné. À une telle température, plus rien n'avait l'apparence d'origine. Il ne restait qu'un tas de métal noirci de ce qui fut un équipage d'hommes entraînés et courageux.

Lemeunier s'approcha d'une pièce d'artillerie sol-air de 20mm. Le tireur et le chef de pièce s'escrimaient à suivre les appareils qui les survolaient sans jamais tirer un seul coup de feu. En fait ils s'y prenaient très mal. Au lieu de prendre en chasse un avion éloigné et d'attendre qu'il soit à distance idéale pour

commencer à tirer, ils essayaient sans cesse de viser les appareils les plus proches. Ce qui fait que, à peine dans le viseur, ceux-ci disparaissaient. Voyant cela, Lemeunier, sous l'effet de la colère empoigna le servant et le propulsa hors de la pièce. Il prit la place du tireur et commença à chercher un avion. Ce qu'il voyait dans sa lunette aurait donné des frissons à quiconque et déjà il regrettait son geste. Mais le moment n'était pas aux remords. Au loin, un SU35 se profilait dans son optique. Il l'encadrât dans un des ronds qui servent à viser et commença le suivit de la cible. Lorsque celle-ci fut à une distance approximative de mille cinq cents mètres, il appuya avec son pied sur la mise de feu hydraulique.

La pièce vibra au rythme du canon de 20. Lemeunier vit les balles traçantes frôler,

voire même encadrer l'avion, mais celui-ci ne sembla pas être touché, quand il explosa brusquement. Lemeunier ne put s'empêcher de lancer un cri de joie. Après tout, c'était la première fois qu'il tirait sur un vrai avion. Sa joie fut de courte durée, car de nouveau les appareils ennemis firent un passage. Au premier coup d'œil, Lemeunier comprit qu'un des pilotes l'avait repéré et qu'il plongeait sur sa position. Il réitéra la séquence de tir. Il savait que la dernière chose à faire était de paniquer. La panique affaiblit et modifie les capacités de compréhension et de réaction. De nouveau il fit feu, mais son subconscient enregistra le décrochage d'une bombe qu'il savait être du Napalm.

Ce sont ses réflexes, plus que lui-même qui lui commandèrent de sauter de la pièce et de plonger dans un trou d'obus à quatre

mètres de là. Jamais dans sa carrière de gardien de but au football, il n'avait réussi un tel plongeon. Allongé sur le dos, dans la boue créée par la neige fondue, il suivit des yeux le parcours de la bombe. Celle-ci explosa à vingt mètres du canon qui s'embrasa dans un feu d'artifice créé par l'explosion de munitions de 20mm. Mais le plus difficile à supporter furent les cris et l'odeur qui émanaient des corps du tireur et de son chef de pièce en train de brûler, recouverts de Napalm.

Il ne devait la vie sauve qu'au fait qu'il était recouvert de boue. Tout au plus souffrit-il de quelques brûlures superficielles sur les parties à nu de son corps. Une ambulance l'évacua vers l'arrière du front.

À trois mille mètres on commençait à apercevoir des chars T72 M84 serbes.

CARTON fit monter ses deux subordonnés et lui-même à défilement de tir. Il attendit que les premiers chars serbes soient à portée de tir du canon de 105 mm de l'AMX30 B2, c'est-à-dire à deux mille cinq cents mètres et donna l'ordre de tir différé.

- Les 30 les T72 dans la plaine, deux mille cinq cents mètres, feu.

Le premier char ennemi dépassa la ligne imaginaire de deux mille cinq cents mètres et CARTON se le réserva pour venger la mort de son adjoint.

- Tireur! le char pointé! mesure.

Le tireur annonça " mesure ", de façon à ce que son chef sache que l'ordre a été bien perçu. CARTON vérifia alors sur son pupitre que la distance ne clignotait pas ce qui aurait pu être le signal d'un défaut de télémétrie et annonça " correct ". Le tireur appuya sur la

mise de feu.

Le résultat d'un coup de canon n'a rien de spectaculaire à l'intérieur de la tourelle du char. En fait le gros boum que l'on entend à l'extérieur est dû à l'onde de choc que provoque le projectile au moment où il sort de la bouche du canon. À l'intérieur, bien sûr on entend la déflagration de la poudre, mais celle-ci est étouffée par la chambre de tir, sinon le plus caractéristique, c'est le bruit de la douille qui est éjectée. La gêne majeure pour l'équipage, après un tir, c'est le léger dandinement du char et la fumée qui empêchent le tireur ou le chef de char de tirer à nouveau pendant deux à trois seconde.

Une fois le brouillard évacué, l'équipage vit, dans ses optiques, le T72 ennemi flamber.

Palais de l'Elysée, 8h15.

Après avoir fait effectuer les vérifications d'usage de transmission des messages, monsieur Alain BEAUMONT demanda un point très précis de la situation en Bosnie. Soixante-dix pour cent des forces françaises engagées en ex-Yougoslavie étaient tactiquement détruites et l'on comptait près de mille deux cents morts actuellement recensés. Ce à quoi il fallait rajouter les blessés et les unités avec lesquelles on n'avait plus aucune communication. De plus, il n'y avait pas que les français qui étaient touchés. La plus part des troupes stationnées dans ce territoire avaient subi des dégâts similaires voire même supérieurs. L'état-major français les avait bien prévenus de l'imminence d'une attaque, mais ceux-ci n'y avaient pas cru. Comment leur en

vouloir, y avait-on cru suffisamment nous-même?

Le président de la république décida alors d'appeler son homologue américain.

- Will, je pense que vous êtes au courant de ce qui se passe en Bosnie?

- En effet, Alain et croyez que tout le peuple américain s'associe à mes condoléances pour la perte de vos soldats. On ne dira jamais assez le rôle que vous avez joué sur le théâtre d'opération bosniaque.

- Écoutez, monsieur Bomern, je ne vous ai pas appelé pour écouter vos jérémiades. Je ne saurai jamais si vos services ont été aussi mauvais que les miens pour deviner ce qui allait se passer, mais je veux savoir ce que vous comptez faire.

- Dans un premier temps, je vais contacter Moscou pour connaître leurs

intentions, ensuite, je vais faire renforcer notre présence en Allemagne au cas où ils auraient l'envie d'envahir toute l'Europe.

- Et pour ce qui est du problème Bosnien?

- Ça, c'est le problème de l'Europe, vous ne voudriez quand même pas que nous fassions tout le sale boulot dans le monde?

- Tout le sale boulot? Mais quels sont les morts à l'heure actuelle? Les américains ou les français?

- Je sais Alain, excusez-moi, mais je crois que nous nous emportons. Dans l'immédiat il est urgent de désamorcer la bombe que l'on a sous les fesses.

- Vous avez raison, et si vous me le permettez, je téléphonerais le premier à Monsieur Gernikov. Après tout, j'ai le privilège du sang, et je m'en passerai bien.

BEAUMONT raccrocha et demanda à son chef de cabinet de lui passer le Kremlin. Pendant ce temps, les différents chefs d'état-major étaient arrivés ainsi que le ministre de la défense.

- Monsieur le président, vous avez Moscou en ligne, le président russe.

- Monsieur Vladimir Gernikov, ici le président de la république française qui vous parle. Que se passe-t-il actuellement en Bosnie? Est-ce bien des avions russes qui sont responsables de cette attaque?

- Monsieur Alain BEAUMONT, sachez d'abord que la Russie n'éprouve aucun bellicisme envers la France...

- Aucun bellicisme, et comment appelez-vous ce lâche assassinat d'un millier de mes soldats?

- La Russie n'éprouve aucun bellicisme

envers la France, cette attaque n'était dirigée que sur les forces de l'OTAN qui avaient envahi la Yougoslavie empêchant le peuple slave de s'épanouir dans ses nouvelles frontières. D'ailleurs, cette opération a été réalisée à la demande expresse du gouvernement Serbe.

- Comme vous avez fait en Afghanistan. Quand donc aurez-vous le courage de revendiquer vos actes au lieu de vous couvrir derrière des gouvernements qui ne sont que des marionnettes dont vous tirez les ficelles.

- Monsieur BEAUMONT, il ne sert à rien de monter sur vos grands chevaux comme on dit chez vous. Pour vous prouver notre bonne foi, je vais donner l'ordre à mon armée de cesser toutes hostilités envers vos troupes pour vous permettre de vous replier. Vous comprendrez que je ne puisse arrêter

toute les hostilités ce qui permettrait à l'armée bosniaque de se déployer et par la même de nous retarder dans notre reconquête.

- Croyez-vous que les français soient assez lâches pour se replier alors que les personnes dont ils ont la charge sont en danger?

- Je crois que leur président est suffisamment sage et bien conseillé pour éviter une guerre entre nos deux patries.

- Est-ce un ultimatum?

- Non, une simple réflexion.

- Admettons que je me retire, quelles seront vos intentions futures?

- NAPOLEON, à la veille de la bataille d'Austerlitz avait fait porter aux alliés ses plans. Croyez que je n'ai pas le génie de ce grand homme et que donc je ne vous dirais rien de ce que j'ai l'intention de faire. STALINE en son temps avait été plus joueur.

- Avons-nous l'assurance que vous n'attendrez pas à l'intégrité du sol français?

- Vous avez ma parole. Il est actuellement sept heures du matin à Moscou soit huit heures en heure ZOULOU. À neuf heures vos forces pourront entamer leur repli. À midi mes hommes auront à nouveau l'ordre de réduire toutes résistances. Je ne puis que vous conseiller la modération, monsieur Alain BEAUMONT, consultez vos conseillés, ils vous diront que vos forces ne sont pas en mesure d'affronter un deuxième assaut. Je vous quitte, on me prévient que Bomern m'appelle sur une autre ligne.

Alain BEAUMONT se tourna vers ses collaborateurs et demanda:

- Et bien, que me conseillez-vous?

Le général DURENNES parla le premier.

- D'après les informations que nous avons, je peux tirer les conséquences suivantes: Primo, ils ont les moyens et la volonté pour détruire ce qui reste de nos forces, et secundo, de notre côté, il ne reste que le 11^o régiment de cuirassiers qui ne soit pas encore hors service. D'ailleurs il se bat actuellement contre l'armée serbe.

- La situation, je la connais, et en tant que président de la république, j'aimerais que mes chefs militaires cessent de faire le point et qu'ils prennent l'initiative des opérations.

- Cela ne va sûrement pas vous plaire, mais il faut que nous cessions les hostilités et que nous nous replions. Ce n'est peut-être pas la solution la plus glorieuse, mais c'est la moins suicidaire.

BEAUMONT ne semblait pas écouter les paroles du général.

- Qu'a-t-il voulu dire par: STALINE en son temps a été plus joueur.

- Il faisait sûrement allusion à un fait historique, mais lequel? Répondit le ministre de la défense.

- Au diable vos tergiversations. J'aimerais pour une fois des réponses directes et rapides. La dernière fois que je vous ai laissé réfléchir, vous voyez ou cela nous a menés. Je veux connaître les intentions de Gernikov.

- Général CONDOIS demandez aux services secrets s'ils ont quelque chose la dessus dans leurs archives! Commanda DURENNES à son chef d'état-major de l'armée de terre.

- Trouvez-moi un spécialiste de la dernière guerre mondiale ou de l'histoire de l'URSS. C'est bien le diable si en FRANCE, terre de culture, il n'existe pas quelqu'un qui puisse répondre à cette question.

Hôpital de SARAJEVO 9h00.

Le colonel BILLE, chirurgien orthopédiste, était au chevet de Lemeunier.

- Vous n'avez rien, juste quelques brûlures. On peut dire que vous avez eu de la chance.

- Plus en tout cas que tous les autres. Et dire que toute ma carrière j'ai redouté et attendu à la fois cet instant. Jamais je n'ai douté que les russes nous attaqueraient. Mais là, cela dépasse mes prédictions.

- J'ai l'impression que l'on se connaît.

- En effet, mon colonel, on s'est déjà rencontrés. J'étais venu vous voir pour des séquelles suite à mon opération de l'épaule.

- Ça y est, je me souviens. Alors comment va ce bras?

- Comme vous le voyez, il tient toujours. Quand je pense que bien des gens se méfient des docteurs militaires. En fait ce sont les militaires eux même qui les fuient, alors que les civils les plébiscitent.

Palais de l'Elysée, 9h15.

- Monsieur le président, les services historiques de l'armée de terre on put grâce à l'aide de ses spécialistes, apporter une réponse plausible à votre question. Intervint le général CONDOIS.

- Ils pensent que Monsieur Gernikov a voulu parler d'une citation de STALINE que celui-ci a fait en 1939. En effet, après la

première guerre mondiale l'URSS avait perdu énormément de territoires: la Finlande, les pays baltes, Estonie, Lituanie et Lettonie, ainsi que la Pologne et la Moldavie. STALINE décréta alors qu'il fallait retourner aux frontières de 1918 ce qu'il fit en 1945 si l'on excepte la Finlande. Je pense que les russes veulent réitérer ce coup de force, mais que leur dirigeant n'est pas assez joueur pour vous l'annoncer à l'avance.

Le président de la république s'isola quinze minutes pour réfléchir puis décréta.

- Voilà quel est mon raisonnement, en 1940 quand les allemands ont envahi la Tchécoslovaquie, HITLER s'est toujours demandé pourquoi les français n'ont pas attaqué. Ils n'auraient, à ce moment, fait qu'une bouchée de l'armée du Reich. En fait le Führer comptait sur la lâcheté et l'irresponsabilité des

gouvernements européens. J'ai l'intime conviction que les Russes font le même pari. Je ne vais pas leur donner raison. DURENNES et CONDOIS, vous allez me mobiliser la force d'action rapide ainsi que la force blindée de Chalons. Je veux que mes régiments de chars LECLERC soient en Bosnie au plus tard dans deux jours tandis que la 11^o Division Parachutiste et la 9^o Division d'Infanterie de Marine peuvent intervenir aujourd'hui même. DURAND, je décrète la loi martiale. Réquisitionnez tous les moyens de transport dont vous aurez besoin. Que les escadrons de gendarmerie mobile soient en alerte. Je ne veux pas que se reproduise les mêmes abominations que pendant la guerre du golfe ou les dockers de la C.G.T. de Marseille ont refusé de charger des munitions en direction de l'Arabie saoudite. Amiral, envoyez le PAN

Charles DE GAULLE croiser au large de SPLIT. Ils ont l'autorisation de faire feu pour contrecarrer toute attaque. Pour l'instant, les russes croiront que nous cherchons à nous replier. Ils n'ont pas hésité à utiliser la fourberie pour effectuer leur attaque. Nous, nous utiliserons la ruse. Quand ils comprendront que nos intentions sont tout autre, ils verront la détermination d'une nation entière. Mettez-moi tous les moyens pour les impressionner. Sortez les rafales, les tigres de la naphthaline et faites leur une démonstration de notre technologie. Je suis réaliste, je sais que notre armée conventionnelle n'a rien à voir avec la leur. Néanmoins ils doivent avoir la démonstration de notre détermination. C'est là, si je ne me trompe, la base même d'une politique de dissuasion. Après cela, si les Russes s'en prennent au territoire national, il ne nous

restera que la bombe. Mais nous n'en sommes pas encore là, et je suis persuadé que le bluff suffira. Monsieur le chef de cabinet, prévenez les médias que je veux m'adresser à la nation dans douze heures. Que ceci reste secret. Menacez-les s'il le faut. Maintenant il faut que je persuade Bomern de nous aider, au moins avec son aviation. Avez-vous des questions?

Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan.

Quelques trois années avant le putsch "avorté" de Moscou grâce auquel Boris Eltsin pris les pleins pouvoirs en Russie et qui scella la chute définitive de l'empire soviétique, les Russes avaient déjà commencé à démanteler leurs usines d'armement et notamment celles

des firmes MIG et Sukhoï en Ukraine et en Azerbaïdjan ou était fabriqué entre autres le chasseur de chars SU25 Frogfoot. Au moment de l'éclatement de l'URSS les azéri exigèrent de conserver deux SU25 qu'ils auraient pu ainsi reproduire grâce au savoir-faire qu'ils avaient maintenu. Les pilotes des Sukhoï, des ex-officiers de l'armée rouge, mais qui étaient encore empreints de l'idéologie communiste, reçurent alors l'ordre du KGB de s'écraser avec leurs avions. Ce qu'ils firent à la première mission. La prise du pouvoir par les anciens communistes fut d'autant plus facile que ceux-ci ne l'avaient en fait jamais quitté. L'armée, nostalgique du temps où les officiers généraux faisaient partie de la nomenklatura, et où celle-ci avait le plus fort budget de la nation, ne fit aucune entrave au retour de leur pays sous le giron

russe au sein d'une nouvelle union. De plus cette union résoudrait le conflit qui les opposait avec l'Arménie pour le problème du plateau du haut Karabach.

Au petit matin la capitale se réveilla sous le nom de république socialiste fédérative d'Azerbaïdjan sans que la moindre goutte de sang ne coule. Malgré cela, par pure mesure de précaution et pour que cette opération resta secrète, l'armée investit-elle la radio, la télévision ainsi que le P.C. du centre de télécommunication. Les lignes téléphoniques des ambassades ainsi que les liaisons hertziennes furent même brouillées.

Toulon.

Le sous-marin d'attaque à propulsion nucléaire « Le Rubis » était de retour après avoir passé six mois en mer. L'équipage « bleu » avait débarqué la veille alors que l'équipage « rouge » s'apprêtait à prendre possession du bâtiment pour une remise à niveau et à nouveau une campagne en haute mer. Pour l'heure c'étaient les équipes d'entretien de l'arsenal qui s'affairaient autour et à l'intérieur du sous-marin.

De l'extérieur, ce sous-marin semblait très petit alors que son intérieur était en fait très spacieux pour un tel navire. En effet si un sous-marin classique ne disposait que d'une couchette pour trois, le Rubis en offrait une pour deux. De plus, le système de refroidissement du réacteur nucléaire procurait à ses occupants la possibilité de pouvoir prendre une douche chaude tous les jours. Tout avait été

prévu pour rendre le séjour le moins pénible possible à ces équipages qui pouvaient, parfois restés plusieurs mois sans voir le jour.

Le Capitaine de Vaisseau Charles DELCOURT arriva accompagné de son épouse, sur le quai. Ancien officier marinier, formé à MESTRANS, il était peut-être le dernier de sa catégorie à avoir l'honneur de pouvoir commander un bâtiment de la Royale. Malgré cela, il était resté lui-même et préférerait la compagnie de sa femme à celle plus guindée d'une ordonnance et d'une voiture de fonction. À peine eut-il franchi l'échelle de coupée et salué le pavillon tricolore à la poupe, qu'il fut abordé par un transmetteur qui lui remit un plie ceint du très secret défense en lettres rouges. Intrigué, il s'enferma dans sa cabine et ouvrit la missive.

« URSS a attaqué FORPRONU ce matin

en Bosnie. Porte-avions Foch coulé.
Rendez-vous immédiatement en adriatique,
traquez et coulez l'Amiral KOUSNETSOV.
Ordres complémentaires vous seront donnés
en cour de route. »

Alors qu'il se rendait au PC opérations pour faire activer le rapatriement de son équipage, il constata que celui-ci était déjà à son poste. À leur air dubitatif, il se rendit bien compte qu'ils étaient dans l'ignorance de ce qui avait motivé leur ordre de route précipité.

Ukraine.

La ré annexion de l'Ukraine à l'Union ne posa pas plus de problème. Seulement il existait déjà dans cette république un petit conflit qui maintenant prit un essor

grandiose. Le règlement du problème de la flotte et des têtes nucléaires ne régla en aucun cas celui de la Crimée. En effet celle-ci souhaita son rattachement à la Russie à la suite de la séparation de l'Ukraine à l'URSS. Or, la Crimée appartenait géographiquement à l'Ukraine. La Russie décréta unilatéralement en 1992 son annexion. Pendant ce même laps de temps, des voix discordantes se firent entendre en Crimée obtenant de l'Ukraine un statut d'autonomie. C'est donc cette république autonome qui tenait tête aujourd'hui à la nouvelle URSS et à sa puissance. L'armée rouge intervint donc en force en Crimée. Elle réprima très violemment le soulèvement de la population qui résista farouchement, allant même jusqu'à commettre des actes de sabotages dans les ports de la mer noire. Malgré cela, la Crimée fut pacifiée en deux jours dans

un bain de sang.

Républiques Baltes.

La Lituanie, la Lettonie et l'Estonie furent les premières républiques à proclamer leur indépendance en 1990, bien avant le putsch de Moscou qui précipita la chute de l'Union. Elles furent également les dernières à être reconquises. Comme le pensa Gernikov, elles opposèrent une résistance telle que l'armée rouge dû engager plusieurs divisions dont plusieurs appartenaient à l'ancienne 14^o armée qui fut jadis stationnée sur ces territoires. Cela permettait au moins aux hommes qui combattaient de connaître le terrain.

C'est le 142^o régiment de char autonome qui entra le premier dans VILNIUS. Comme toujours dans ce genre de conflit, les

objectifs prioritaires des militaires furent de prendre la tour de la télévision et le palais présidentiel. La faible armée Lettonne avait déjà été largement décimée au cours de ces dernières heures et ce fut la population civile de VILNIUS qui s'installa en défensive aux portes de la ville. Elle avait érigé des barricades qui en fait n'étaient que des obstacles, car ceux-ci étaient dépourvus de défense.

Un BRM, soit un T72 de dépannage qui avait la particularité de posséder une pelle à l'avant enfonça le premier obstacle fait de carcasses de voitures empilées. Sans même ralentir, le blindé s'enfonça encore de quelques mètres à l'intérieur de la rue lorsque le pilote détecta un éclair et une traînée de fumée sur sa droite.

Vladimir, étudiant en deuxième année d'un DUT en informatique, tira sa première

roquette de RPG7 sur un engin bizarre, mis char, mis engin de travaux public. De toute façon, celui-ci arborait la marque de la 14^o armée si détestée ici. Le BRM continua de rouler en laissant une chenille et un galet de roulement sur le bitume. La roquette avait pénétré le char au niveau du train de roulement et avait traversé le blindage de la caisse tuant l'équipage. Le compartiment moteur n'ayant pas été atteint et le blindé ne possédant pas de munitions, celui-ci continua sa course jusqu'à percuter un immeuble qui, ironie du sort, était celui de l'agence AEROFLOT à VILNIUS.

Si le RPG7 de fabrication russe possédait un système de percussion semblable à celui d'une cartouche de fusil, les lances roquettes antichars occidentaux possédaient eux une mise à feu électrique. Aussi était-il

possible de piéger facilement une roquette, sous réserve de posséder une source de courant telle qu'une pile de 9 volts. Constantin, un ancien d'Afghanistan, au temps où ces "sabaki" (chiens) de Russes enrôlaient de force les jeunes, non slaves, pour aller se faire tuer pour eux, était posté à l'entrée de la rue menant à la tour de télévision. Cette rue, d'une longueur de presque trois kilomètres pouvait permettre d'effectuer au moins une dizaine d'embuscades. Seulement, si les munitions ne manquaient pas, c'est les armes qui faisaient défaut. Ainsi, ils avaient pu récupérer un stock de roquette antichar mais seulement cinq lanceurs. Aussi décida-t-il de piéger quelques roquettes ainsi qu'il l'avait vu faire par les afghans, eux même instruits par les américains. Après avoir attaché une roquette à un poteau électrique, non sans avoir pris

une visée approximative, il relia les deux plots de contact, avec du fil électrique, à une pince à linge. Deux extrémités du fil faisaient contact avec la roquette tandis que les deux autres étaient reliés à la pile, la pince servant d'interrupteur. Il suffisait donc d'isoler les deux mâchoires de la pince à l'aide d'un petit morceau de carton pour que le contact ne se fit pas. Ce même carton était alors attaché à du fil de pêche, lui-même fixé à l'autre bout de la rue. Un char passant, arrachera le fil, le carton, fermant le circuit électrique et signant par la même son arrêt de mort.

Une colonne de chars T72 arborant eux la cocarde d'un régiment de la garde, s'avancait justement sur la rue du 12 décembre 1990. Constantin fit exploser ses roquettes piégées suffisamment loin pour que la colonne soit totalement engagée lorsque le

premier char exploserait stoppant net la progression de la compagnie. Il ne lui resta plus qu'à détruire le dernier char pour que la colonne soit bloquée sur cette rue exempte de voies transversales. La compagnie de char fut alors décimée méthodiquement par une poignée de résistants et quelquefois au moyen de systèmes artisanaux.

Malgré tous ces efforts, les trois républiques baltes ainsi que toutes les républiques de l'ancienne URSS furent conquises en cette journée du 7 décembre.

Alain BEAUMONT ne réussit pas à obtenir des américains une intervention armée en Bosnie, mais Bomern préoccupé par ce qui se passait dans les anciennes républiques soviétiques admit la nécessité de mettre en

route un vieux fantôme, l'Opération REFORGER (Return For Germany). Ainsi des moyens considérables furent aérotransportés en Allemagne. De plus le maître de la maison blanche donna carte blanche à l'OTAN pour résoudre le problème bosnien, mais sans impliquer les GI qui s'occuperont de la sécurité de l'Europe de l'ouest.

Ainsi la France continua l'acheminement de troupes en Bosnie. Dans un premier temps, le 11^o Régiment de cuirassiers se replia dans les faubourgs de SARAJEVO avec ce qui restait des canons de 155 mm du 11^o Régiment d'Artillerie de Marine en couverture. Rejoignit alors comme l'avait ordonné Monsieur BEAUMONT, la 11^o Division parachutiste tandis que les marsouins de la 9^o Division d'infanterie de marine étaient déjà embarqués dans des paquebots réquisitionnés et

voguaient en direction de la Bosnie avec toute la flotte de la Méditerranée comme escorte.

Le 501^o/503^o régiment de chars de combat, équipé de chars LECLERC avait déjà entamé son mouvement vers TOULON sur les portes chars du 516^o et 515^o régiment du train. À vingt heures, Monsieur Alain BEAUMONT s'adressa à la nation, douze heures après le semblant d'ultimatum du président russe. Après avoir exposé la situation aux français il leur dévoila son intention de ne pas fuir les combats, il y allait de l'honneur de la France.

La mobilisation générale fut alors décrétée.

En mer Méditerranée. 20 heures.

Les américains ne voulant donc pas intervenir directement, les principales puissances militaires de l'OTAN décidèrent d'accomplir conjointement des actions ponctuelles de façon à gêner l'aide des Russes aux serbes, tandis que les troupes au sol se chargeraient de l'aide aux forces bosniaques qui combattaient, actuellement, vaillamment pour défendre leur capitale. Des Tornados de l'aéronavale anglaise, italienne et allemande surprirent les SU33, chiens de garde de la flotte russe et les abattirent avant même que ceux-ci puissent envoyer un message d'alerte.

À bord du RUBIS

- Commandant, ici sonar, bruit de cavité au zéro neuf trois, deux mille mètres, deux navires de surface, des cuirassiers de la classe KIEV.

- Ont-ils des hélicoptères ASM en l'air?

- Négatif, nos amis anglais on la suprématie de l'air.

- Officier de tir donnez-moi une solution. Le rosbif à notre droite va s'occuper du porte-avions russe et nous abattons les deux cuirassiers.

- Chambre des torpilles préparez tubes de un à cinq.

- Tubes parés.

- Route au zéro neuf trois. Vous ferez ouvrir les panneaux quand nous serons dans leurs six heures. Je veux que pour cet enfoiré la surprise soit totale. Je veux que les Russes comprennent que l'on ne doit pas s'attaquer à

notre flotte impunément.

- Commandant, nous sommes dans leur sillage, avec le raffut qu'ils font, ils ne peuvent absolument pas nous entendre.

- Sonar refaites une vérification, je ne voudrai pas que nous découvriions un de leurs sous-marins d'attaque dans notre cul.

- Ici sonar, je suis affirmatif, pas d'ennemis sous l'eau à moins de vingt mille mètres.

- Officier de tir paré à faire feu, en coordination avec les anglais.

- Allez, messieurs les anglais tirez les premiers.

Le HMS Prince of Walles, un sous-marin d'attaque britannique était maintenant à portée de tir du porte-avions Amiral KOUSNETSOV. Au même moment, le Rubis

était en approche des cuirassiers KIROV et KIEV, tandis que la flotte de surface composée de navires français, anglais et italiens faisait diversion en effectuant des manœuvres d'intimidation hors de portée des escorteurs soviétiques. Venus d'on ne sait où, des Harriers britanniques, avions à décollage vertical et des hélicoptères Lynx Français équipés respectivement de missiles EXOCET et de torpilles larguèrent leur cargaison mortelle en direction de la flottille ennemie. Au même moment, les sous-marins firent feu sur leurs cibles. Les navires russes se retrouvèrent donc cernés par plus d'une dizaine de torpilles et missiles qui se dirigeaient vers eux. Ils n'eurent même pas le temps d'esquisser une manœuvre. Chacun des vaisseaux fut touché et mis hors d'usage quand ils ne coulèrent pas.

Base d'AVIANO, Italie.

Les pilotes de chasse eurent de tout temps l'habitude d'effectuer des échanges au pair à l'étranger. Cela permettait, non seulement aux différents alliés de connaître les tactiques de leurs voisins, mais aussi de pouvoir piloter des avions autres que ceux détenus par leur pays. En tous les cas cela tissait des liens qui pouvaient toujours s'avérer utiles en cas de conflit, le ciel n'ayant pas de frontières.

Une vingtaine d'escadrilles furent formées, composées chacune de deux Rafales français, deux EF2000 anglais, deux EF2000 allemands, deux italiens et deux espagnols. Ces escadrilles avaient pour mission de

clouer au sol l'aviation russe. Ainsi chacune se vit affecter une base aérienne différente. Point n'était besoin pour cette mission d'aligner un nombre important d'appareils, c'était la technologie qui ferait la différence. En effet, ces avions, bien que plus petits que les équivalents russes ou même américains, avaient pour eux qu'ils étaient furtifs et qu'ils emportaient le meilleur de l'électronique embarqué.

Les escadrilles décollèrent à cinq minutes de différences, mais leurs objectifs étaient répartis géographiquement de façon à ce que chaque groupe arriva à sa cible en même temps. Ils emportaient des bidons de carburants supplémentaires, car on ne pourrait pas se permettre de ravitaillement en vol dans l'espace aérien soviétique. Dès le début de leur mission, les appareils volèrent à cinq

cents pieds d'altitude de façon à échapper à toute source radar, civile ou militaire. Les Russes ne devaient absolument pas imaginer la riposte alliée. C'était là la condition sine qua non pour pouvoir détruire toute l'armada d'avions de chasse ennemis. A l'approche de la frontière entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie, pour certain ou polonaise pour d'autres, les chasseurs descendirent jusqu'à deux cents pieds et évitèrent soigneusement de s'approcher des localités. On ne savait que trop que des agents russes étaient encore éparpillés dans les anciens pays du pacte de Varsovie et qu'ils ne manqueraient pas de donner l'alerte s'ils détectaient un trafic anormal dans le ciel.

Leurs cibles ne se situaient que dans la partie occidentale de l'URSS, pour des raisons évidentes de distances pour nos avions

comme pour les autres. En effet les Russes ne lanceraient pas une attaque depuis des aérodromes situés au fin fond de la Sibérie. D'ailleurs, quatre-vingt pour cent de leurs aéroports étaient situés en Europe. Seules quelques bases subsistaient à l'approche de la chine ou du japon, mais ne se trouvaient là que de vieux chasseurs ou des bombardiers stratégiques.

Une des patrouilles qui décolla de BERLIN, avait pour cible la base de PETROZAVODSK au nord-est de LENINGRAD (ex Saint PETERSBOURG). Cette base avait une grande importance stratégique, car elle commandait toute attaque possible sur les pays scandinaves. Les alliés savaient bien que dans tout scénario d'attaque soviétique en direction de l'occident,

leur premier souci serait de fermer les approvisionnements américains en direction de la France ou de l'Angleterre. Pour cela il fallait maîtriser la mer du nord et la manche. Cela passerait évidemment par une attaque massive des moyens radars et aériens des pays scandinaves. De plus ils mettraient la main sur le pétrole de la mer du nord. Cette base comprenait essentiellement des bombardiers Tupolev 22 et 22M Backfire, ceux-là même qui détruisirent les portes avions en Méditerranée.

Le moment le plus périlleux pour cette patrouille fut la traversée de l'enclave de Kaliningrad, mais ils bénéficièrent du fait que les combats faisaient rage dans les républiques baltes. De leurs cockpits les pilotes aperçurent même des éclairs provenant des combats au sol. Bien sûr ils auraient bien voulu attaquer les troupes russes qui étaient

en train, pensaient-ils, d'écraser encore une fois la population civile.

Chacune des nations représentées se vit affecter une mission particulière, ce qui simplifiât le problème du choix de l'armement. Les français devaient s'occuper de la maîtrise de l'espace aérien et les anglais de la destruction des installations antiaériennes soviétiques. Pendant ce temps les allemands détruiraient les pistes alors que les italiens et les espagnols se chargeraient des infrastructures et des éventuels avions au sol.

À 20 miles de l'objectif, les appareils de l'Eurocorps montèrent à neuf mille pieds et furent aussitôt pris en compte par les défenses antiaériennes SA 6, SA 13 et SA 9 de la base. Les EF2000 Britanniques lâchèrent alors leurs missiles antiradars ALARM. Ces missiles se guidèrent grâce aux faisceaux des

radars qu'ils devaient détruire.

Les batteries soviétiques furent réduites au silence en quelques secondes. Les RAFALES, restés en mode air-air, détectèrent à courte portée, deux SU 27. Ils entamèrent alors un combat tournant avec les appareils russes. Martin, dans le RAFALE de lead se plaça dans les six heures d'un des deux Sukhoï. Etant trop près pour ses MAGIC, il bascula alors sur les MICA, missiles d'autodéfense de portée plus réduite. Au "bip" sonore il décocha son premier missile, le Flanker entama alors des manœuvres désespérées en même temps qu'il larguait des leurres. Malgré tous les efforts du Russe le missile de nouvelle génération français atteignit sa cible, faisant fi des paillettes et autres fusées du Sukhoï. Pas totalement désintégré, le pilote russe réussit à s'éjecter. Le second appareil

soviétique fut à son tour coiffé par Martin.

Le pilote russe entendit le grognement dans son casque qui l'avertissait qu'il était prit en compte par un radar ennemi. Comme mu par une soudaine fatalité, celui-ci n'esquiva aucune manœuvre. En fait il attendait que le rafale soit en mesure de tirer. Lorsqu'il eut la confirmation par un sifflement strident que le français était en position de tir, le Russe réalisa la fameuse figure du cobra.

Cette figure, qui consiste à cabrer l'avion comme le ferait un serpent cobra, eu pour effet de ralentir brusquement le SU 27 et d'obliger le Rafale à le dépasser muant celui-ci de l'état de chasseur à celui de chassé.

C'était sans compter sur son coéquipier qui était resté en couverture. Au moment où l'appareil soviétique se redressait et entamait sa séquence de tir, le deuxième fleuron de la

firme DASSAULT le découpa d'une rafale de canon de 30 mm. Ce coup-ci, le pilote eu moins de chance, car il fut touché par le tir. La cabine du Flanker devint rouge de sang avant d'exploser.

La patrouille était maintenant à vue de la base soviétique. Sur leur désignateurs infrarouges, les pilotes apercevaient l'intense activité qui régnait au sol. Tous les pilotes soviétiques avaient fait démarrer leurs avions et s'apprêtaient à les faire décoller. Heureusement les pistes russes n'avaient pas le même dispositif que leurs équivalentes occidentales et un bouchon commençait à se constituer en début de taxi-way.

Les deux EF2000 espagnols commencèrent à "traiter" la piste de décollage avec des bombes anti-piste DURANDAL.

Pendant ce temps, les avions italiens détruisirent les infrastructures aéroportuaires avec des bombes guidées laser et des roquettes tandis que les allemands arrosèrent les alentours de mines anti véhicules de toutes sortes grâce à leur système qui leur est particulier de "minen-werfer".

Traitées de cette façon, les principales bases soviétiques furent réduites au silence total. Bien sur, cette opération ne fut possible que grâce au fait que les soviétiques venaient d'effectuer eux-mêmes une opération aérienne de grande envergure et que, de fait, leurs appareils étaient en train d'accomplir les rechargements et vérifications d'après mission. Si presque toutes les patrouilles rentrèrent intactes, celle chargée de la destruction de la base de JOUKOVSKI, eu moins de chance. Un des EF2000 allemands, fut

touché par des canons de 57mm de défense antiaérienne, oubliés par les appareils chargés de nettoyer la zone. L'aile droite de l'avion était presque entièrement arrachée. Le pilote, Hans KOENIGER eu le réflexe d'engager le pilotage automatique ce qui lui évitât de s'écraser. L'Eurofighter se releva instantanément jusqu'à atteindre l'altitude de 7000 pieds programmée. Cette brusque manœuvre fit perdre connaissance à Hans. Heureusement cette perte de connaissance ne dura que quelques secondes, après quoi il programma son APS sur le chemin du retour vers la base.

Le retour vers l'Allemagne s'effectua sans encombre, le plus dur restait à faire. En effet si l'avion avait put retrouver automatiquement son port d'attache, l'atterrissage, s'il était aidé par les instruments de bord, ne pouvait se faire que manuellement. Or, son

aille déchirée entraînait l'avion dans un tangage permanent et difficilement maîtrisable. Hans coupa le pilote automatique et aussitôt l'appareil s'inclina vers la droite. Hans rattrapa en poussant le manche à gauche et en le maintenant ainsi. À dix mille mètres de la piste et à trois mille pieds d'altitude, il engageât le système d'assistance à l'atterrissage. Aussitôt des rectangles s'inscrivirent sur son collimateur tête haute. D'ordinaire, le pilote n'avait plus qu'à viser ces rectangles qui étaient répartis de façon à ce que l'avion ait en permanence la bonne altitude et la bonne assiette. Seulement avec ce roulis qu'il fallait rattraper la manœuvre était plus que périlleuse. Hans réduisit sa vitesse à environ 300 milles à l'heure et sortit le train d'atterrissage. À mille pieds, il sortit également l'aérofrein. Plus l'avion était près de la piste, plus il

semblait à Hans que celui-ci bougeait. À 500 pieds, il réduisit encore la puissance des réacteurs pour ne les avoir plus qu'à soixante-dix pour cent. À deux cents pieds, il eut un moment d'égarement qui amena l'appareil dans un virage serré à droite. Hans ne sut jamais comment il réussit à récupérer l'assiette de l'avion et sentit brusquement les pneus touchaient le Tarmac de la piste. Aussitôt il coupa ses réacteurs et enclencha ses freins. L'appareil mit à peu près un kilomètre pour s'immobiliser. Hans arracha alors son casque, car le signal sonore d'avarie commençait sérieusement à lui casser les oreilles.

8 décembre

SLOVAQUIE.

De toutes les armées de l'ancien pacte de Varsovie, l'APT (l'armée populaire tchèque) était considérée comme la troisième en importance. Après la division de l'ancienne Tchécoslovaquie en deux républiques indépendantes, la Slovaquie, située plus à l'est, n'héritât que d'une infime partie de l'ancienne APT. Et encore, les unités stationnées sur son territoire n'étaient pas équipées du meilleur équipement.

Donc, l'armée rouge n'eut pas grand mal à envahir le territoire Slovaque avant même que la république Tchèque n'ait le temps de voler à son secours. Malgré cela,

l'armée Tchèque réussit à stopper l'avance des soviétiques au niveau de la ville de ZILINA .

Région de Povazska bystrica, nord-ouest de la Slovaquie.

Le colonel Miroslav Serguïévitch MIKOLEV commandait le 113^o régiment de fusiliers motorisés de la 11^o Division d'infanterie mécanisée. Son régiment était équipé de chars T80, équivalent un peu plus moderne du T72, et du tout nouveau véhicule de combat d'infanterie BMP3, dont c'était le baptême du feu. Il emportait dans ses flancs un groupe de combat équipé de AK74 et du lance roquette antichar RPG22.

A la tête de ses 210 VCI et de ses 60

chars, le colonel avait engagé son régiment dans un combat de rencontre qui l'avait amené, jusqu'alors à une progression rapide et il faut bien le dire, facile. En revanche, là, il savait qu'il allait s'attaquer à une résistance plus farouche. En effet les commandos Spetnatz, parachutés en arrière des lignes ennemis, avaient rendu compte au commandement de la division d'une concentration importante de forces Tchèques au niveau de la ville de ZILINA .

À neuf heures, le BRD (bataillon de reconnaissance de la division) prit contact avec l'ennemi. Le principe soviétique était aussi simple qu'efficace. Il suffisait pour détecter l'ennemi de lui foncer dessus pour l'obliger à engager le combat et donc dévoiler son dispositif. Les deux BMP reco. et deux T72 de l'élément furent rapidement détruits par les T72

Tchèques déployés en coup d'arrêt.

À neuf heures vingt, le GPZ (tête de l'avant garde du régiment soviétique) engagea à son tour le combat. Composé cette fois-ci de 12 BMP3 et de 4 T80, ce détachement réussit à entamer la résistance tchèque, aidé en cela par 6 canons d'artillerie de 122 mm, 2S1.

À dix heures, le bataillon de fusiliers motorisés, constituant l'avant garde du régiment, attaqua à son tour. Avec ses 13 chars en tête, suivis par 50 BMP3, ce bataillon se déploya sur deux lignes et appliqua la technique dite du rouleau compresseur. Si besoin en était, les équipages embarqués dans les VCI assurèrent une troisième ligne, chargée de «nettoyer» les éventuelles poches de résistances résiduelles. Le soutien de ce bataillon se composait de 18 canons d'artillerie, de 8

mortiers de 120 mm et de 6 lance grenades AGS 17. De plus deux SA 19 assuraient la couverture aérienne.

Il ne faut pas croire que, du fait de leur impressionnant déploiement de moyens, les forces soviétiques arrivèrent à entamer la volonté farouche des Tchèques à stopper l'avance de l'envahisseur. Pendant 50 années ils avaient travaillé avec l'armée rouge et en connaissaient donc la tactique et les faiblesses. Outre leurs chars installés en coup d'arrêt, les tchèques avaient déployé une formidable armada de canons d'artillerie DANA. Le DANA était une particularité des forces Tchèques. C'était en effet le seul canon d'artillerie monté sur un châssis à roue. Ce fut grâce à sa grande agilité d'emploi que les Tchèques réussirent à contrecarrer l'avance soviétique.

À 11 heures le colonel MIKOLEV engagea donc le gros de son régiment. Tandis que l'avant garde pensait avoir fixé l'ennemi, le gros se déploya deux kilomètres plus au nord de façon à enfoncer la résistance Tchèque. Les 153 VCI et 40 chars s'alignèrent et foncèrent sur ce qu'ils croyaient être le flanc des forces ennemies. En fait il allait s'attaquer au gros des troupes et donc connaître un échec cuisant. Ne pouvant arriver à leur fin les Russes décidèrent d'effectuer un repli tactique et de s'installer en défense ferme, aidé en cela par des hélicoptères MI24. Ce fut le moment que choisirent les Tchèques pour lancer la contre attaque et faire entrer en jeu leurs avions SU 25.

À 11h15, la 15^o division de chars tchèque se lança dans la contre attaque. Les SU 25 entrèrent dans la danse, tandis que les canons

d'artillerie firent taire les moyens antiaériens soviétiques. La bataille qui s'en suit fut un véritable cauchemar pour les soldats qui s'affrontèrent. Les véhicules se ressemblaient tous et n'étaient identifiables que par leurs cocardes, une étoile rouge pour les soviétiques et un «camembert» bleu, blanc rouge pour les Tchèques.

À midi, le régiment soviétique fut détruit et les Tchèques passèrent alors à leur tour dans une phase de combat de rencontre de façon à attaquer le gros de la division avant qu'elle ne s'installe en défense ferme. Ne pouvant bénéficier d'appuis aériens, la 11^o armée soviétique fut repoussée hors du territoire Slovaque.

9 décembre.

BOSNIE. À l'aube

Le 11^o régiment de cuirassiers avait résisté tant bien que mal à la pression Serbe, mais à l'heure actuelle le combat se déroulait dans les rues même de SARAJEVO. Des soixante-dix chars que comprenait le régiment il n'en restait qu'une vingtaine, mais les groupes de protections étaient restés intacts et défendaient âprement les faubourgs de la ville.

SARAJEVO était une cuvette et d'aucun s'était mis à penser que cet endroit ressemblait à DIEN BIEN PHU. Le père de Lemeunier avait sauté sur cette ville mythique quand il était dans les bérets verts du commando HUBERT. Lemeunier n'avait pas

hésité une seconde à faire cette comparaison pour motiver ses hommes et les convaincre que cette page de l'histoire ne devait en aucun cas se renouveler. Ayant perdu toutes ses pièces antiaériennes, il avait reconverti sa section en combattants à pied et avait reformé un peloton avec des éléments dispersés lors de l'attaque aérienne.

- Mon Lieutenant, vous entendez ce bruit? Lui demanda un de ses hommes.

- C'est un avion à hélice. Pas un gros, je doute qu'il s'agisse d'un coucou russe. Les leurs sont énormes et doivent faire un raffut du diable.

- Là, il est là

- C'est un Hercules, il vole bas, ils doivent avoir peur de l'artillerie sol-air ennemi.

- Regardez, des parachutistes.

Lemeunier pris sa radio et transmis:

- Ici trente, ne tirez pas, je répète ne tirez pas.

Les parachutistes du 2° R.E.P. sautèrent aux abords de la capitale Bosniaque et se dirigèrent aussitôt vers l'aéroport. Celui-ci n'était tenu par aucun des deux belligérants, mais il faisait l'objet de tirs d'artillerie incessants. Le commandement du régiment de légion pris contact avec le colonel MARCHAL et lui demanda de soutenir la progression de ses hommes. Le chef de corps du 11° RC retransmit donc ses ordres aux escadrons de chars. Les tankistes tentèrent alors quelque chose qu'ils n'avaient encore jamais réalisé en grandeur réelle. Ils effectuèrent un tir indirect avec leurs canons de 105 mm, l'équivalent d'un tir d'artillerie. En effet un char AMX30B2 peut parfaitement tirer jusqu'à onze kilomètres en pointant son canon à 45

degrés.

CARTON sortit son abaque de tir et commença à calculer l'angle optimum de son canon pour faire taire l'artillerie Serbe. Pendant ce temps, le chargeur sortit l'obus flèche de la chambre et le remplaça par un explosif. Ensuite, à l'aide de son indicateur de cap, il mit la tourelle en direction de l'ennemi. Une fois ces opérations effectuées, CARTON demanda l'autorisation d'effectuer un premier tir.

Le lieutenant MENCHMANN chef de section au 2° R.E.P fut désigné pour observer les tirs et transmettre ses corrections directement au char.

- Coup parti, pièce restée , CARTON aimait bien lancer cette vanne à chaque fois qu'il effectuait un tir indirect pour se moquer des artilleurs.

Dix secondes plus tard, le coup tomba à coté des positions de mortiers Serbes.

- À gauche deux cents, plus loin cent; annonça le lieutenant.

Il préféra donner la position du coup, laissant ainsi au chef de char l'initiative des corrections à apporter.

- Va plus à droite de 10 millièmes et baisse le tube de quatre degrés; dit CARTON à son tireur. Bien sur il aurait pu afficher lui même ces corrections grâce à sa commande hydraulique, mais pour un maximum de précision, il préféra laisser faire le tireur en manuel.

- Coup parti !

Quinze secondes plus tard, il entendit à la radio : « correct efficacité. » Ce signal voulait dire que le tir avait fait but, aussitôt il retransmit ses paramètres de tir aux autres

chars qui tous se mirent en position et tirèrent au commandement. Dix minutes après le commencement de la séquence, la batterie de mortiers « Vassilieks » Serbes fut détruite.

Les parachutistes investirent les hauteurs dominantes l'aéroport et un ballet d'avions put donc commencer pour débarquer le gros des forces de la 11^o division parachutiste française.

POLOGNE.

Vladimir Borissovitch
BIRMENTOV était sergent au deuxième bataillon de fusiliers motorisés du 143^o régiment appartenant à la 14^o armée stationnée dans la poche de Kaliningrad. Embarqué

dans un BTR 70, un véhicule de combat de l'infanterie à roues, Vladimir était en train de boire un café que venait de lui préparer son tireur d'élite. Heureusement qu'il est meilleur tireur que cuisinier, songea-t-il au moment de boire sa mixture. BIRMENTOV se demanda s'il était vrai que les chars occidentaux étaient équipés de samovar, voire même de micro-ondes, comme le prétendaient les rumeurs qui couraient parmi les tankistes soviétiques. Lui était obligé de se contenter d'un quart d'eau chaude dans lequel on avait jeté une dose de vrai café, même pas de nescafé comme dans les rations françaises qu'il avait goûté en Bosnie quand il était engagé dans les forces de l'IFOR. Du café turc qu'on appelait cela. Il savait maintenant pourquoi les musulmans étaient si belliqueux, c'était à force d'ingurgiter un café aussi fort et aussi

mauvais. Cela devait leur donner des brûlures d'estomac et les rendre méchants. Pour sa part, il ne se sentait pas une âme belliqueuse et ne comprenait pas vraiment ce qui se passait. Il avait déjà combattu en Afghanistan, mais ces deux derniers jours il avait dû tuer des baltes, des anciens soviétiques comme lui. Et maintenant, il savait qu'il roulait avec son régiment en direction de la Pologne. Peut-être, d'ailleurs avait-il déjà traversé la frontière. Les Russes n'avaient pas l'habitude d'informer les subalternes des raisons de leurs actes. Un officier politique, ou peut-être devrait-il dire un camarade commissaire politique, comme avant, leur avait seulement dit que l'Europe et l'OTAN menaçaient à nouveau la RODINA et que la seule façon pour eux de se défendre était d'empêcher ces impérialistes de coloniser la Pologne.

Après avoir emprunté une route à grande circulation, son régiment était maintenant en colonne sur un axe secondaire et la multitude de véhicules levait un nuage de poussière important. Malgré cela, BIRMENTOV pouvait apercevoir le lever de soleil à travers sa tape de tir. La plaine polonaise n'était pas différente des paysages qu'il avait eu l'habitude d'apercevoir quand il était petit dans les environs de MINSK. La région avait l'air pauvre et déserte, mais la neige avait, comme par magie donné des éclats argentés à ce paysage et lui donnait un aspect féerique.

Soudain, on entendit au loin le bruit caractéristique d'une bataille qui s'engageait. Pas de doute, il était en Pologne et le bataillon de reconnaissance de la division avait dû engager le combat contre les premiers éléments

de l'armée polonaise. Comment pouvait-on protéger une population en les massacrant? Il s'était déjà posé cette question en Afghanistan, mais chaque fois la seule réponse qui lui parvenait était le récit de son grand-père lui racontant les batailles auxquelles il avait participé durant la guerre contre les nazis. Fait confiance au gouvernement, lui disait son grand-père. Il agit au nom du peuple, pour sa protection et sa grandeur. Il sentit que son BTR quittait la route et s'engageait dans un champ. A travers sa tape il vérifia que la compagnie se mettait en ligne. C'était le signe que le combat n'était plus très loin. Il vérifiât que ces hommes étaient tous bien réveillés et leur fit armer leur AK 74 Kalachnikovs. Les fusiliers sortirent leurs chargeurs, les engagèrent dans leur logement et manœuvrèrent la culasse de façon à ce qu'une cartouche se trouve

dans la chambre de tir et que les armes soient prêtes à tirer. Vladimir ne les lâcha pas une seconde du regard. Combien de fois un soldat plus nerveux que les autres avait lâché une rafale dans la caisse du véhicule faisant un ou plusieurs morts. S'il était ridicule de mourir à la guerre, cela l'était d'avantage de le faire dans ces conditions.

Au bout d'un quart d'heure, le starchina hurla un ordre et le fusilier de pointe ouvrit la porte. À partir de là, tous les regards furent attirés par la lumière extérieure qui entrait par cette porte qui, il fallait le dire, était bien petite. Ce fut un coup de Klaxon qui leur donna le signal du débarquement. BIRMENTOV poussa alors ses hommes à l'extérieur du véhicule. Le terme "sergent" signifie, comme son nom l'indique que ce gradé est là pour serrer ses gens. Ce grade à

l'époque Napoléonienne désignait celui qui, à l'arrière des troupes, s'assurait que les rangs étaient bien serrés et abattait s'il le fallait ceux qui avaient trop peur et fuyaient le combat. Dans l'armée soviétique, ce mot avait gardé toute sa signification et le sergent devait prévenir toutes les tentatives de désertions dans ses rangs durant le combat. BIRMENTOV s'assura donc que ces hommes sortaient tous du véhicule. Le problème du BTR 70 était sa porte. Elle se situait entre les roues du véhicule et était trop petite pour que les soldats puissent se jeter avec élan hors du véhicule. Ainsi, le tireur lance roquette anti-chars, gêné par son RPG16 s'affala et fut écrasé par le VCI. À la vu de cela, le sergent dut menacer de son arme le reste du groupe, pour que ceux-ci débarquent.

En fait ils firent tout cela en vain, car à

peine furent-ils tous dehors qu'un obus d'artillerie éclata à l'avant du BTR les fauchant tous.

La quasi-totalité de la compagnie fut écrasée par les feux nourris de l'artillerie polonaise. Le restant du bataillon, soit deux autres compagnies d'infanterie motorisée et une compagnie de chars continuât l'affrontement avec la ligne de défense ennemie. Les soviétiques firent entrer en jeu leur bataillon d'artillerie de 2S9 pour effectuer des tirs de contre batterie. Le combat se transforma alors en un duel entre artilleurs. Ce duel était aussi un coup de poker, car celui qui pourrait deviner la position de l'autre en premier, ou qui oserait maintenir la sienne gagnerait la partie.

Les Russes étant les mieux équipés et les moins attentifs quant aux pertes en vies

humaines, remportèrent cette bataille. La défense polonaise fut obligée de se replier tout en freinant la progression soviétique. Les polonais, bien que très courageux, avaient appris les leçons que leur avaient enseignées les deux derniers conflits mondiaux. Fini le temps où ils chargeaient les divisions de chars russes ou allemandes à cheval. Ils procédèrent par de multiples coups d'arrêts successifs, utilisant en plein les principes de mobilités que leur avaient inculqués les instructeurs militaires de l'OTAN.

Alors qu'un régiment freinait la progression soviétique en les tirant depuis un mouvement de terrain, un autre progressait pour se mettre lui même en position de tir. Quand ce dernier était prêt, il donnait le signal au premier qui se repliait, traversait la position de son allié et allait se mettre de

nouveau à défilement de tir. Les batteries d'artilleries en firent autant et comme cela, de postes en postes, les polonais arrivèrent en entraver la progression russe et à leur infliger des pertes massives, le tout aidé par le génie qui mit en place des obstacles, et par l'infanterie qui harcela leurs positions. La difficulté, là encore, fut que les deux protagonistes étaient équipés quasiment du même matériel. Les polonais furent obligés de coordonner parfaitement leur mouvement pour ne pas se tirer les uns sur les autres, ou pour ne pas laisser infiltrer une unité russe. Le résultat fut plus que probant, car en fin de journée, les soviétiques n'avaient progressé que de quelques kilomètres à l'intérieur du territoire polonais et furent obligés de maintenir leurs positions. De plus, les Russes, mal équipés pour combattre de nuit, préférèrent attendre

le jour pour se renforcer et attaquer des polonais dont ils savaient qu'ils étaient prêts à tout pour défendre leur patrie.

PC du Corps d'armée polonais;
OSTROLEKA; 23h00.

- Messieurs, je rentre de VARSOVIE ou j'ai rencontré le président et le ministre de la défense, en compagnie du général LEDINSKI. Nous nous sommes mis d'accord sur un principe. Nous n'avons pas les moyens de subir une guerre longue et coûteuse, aussi bien en vies humaines qu'en matériels. Vous savez aussi bien que moi que depuis la chute du pacte de Varsovie, le budget de notre armée à fondu au soleil. Aussi aujourd'hui, nous récoltons ce que nous avons semé.

Malheureusement, je ne peux pas blâmer le gouvernement pour les choix politiques qu'il a fait. Il fallait redresser l'économie du pays et personne n'aurait pu prévoir ce qui arrive. Aussi, voici dans leurs grandes lignes quels sont nos ordres. Nous allons, dès l'aube engager tous nos moyens, aussi bien terrestres qu'aériens pour chasser les soviétiques de notre territoire et pour leur passer l'envie de recommencer. Nous avons déjà fait appel à l'aide des américains et à l'OTAN, et à l'heure actuelle, les pourparlers se poursuivent. Qui peut me brosser rapidement un topo sur la situation actuelle?

- Mon général, la 14^o armée soviétique a progressé de 50 kilomètres à l'intérieur de notre pays et se reconstitue à l'heure actuelle dans le région de OLSZTYN . Ce qui reste de leurs forces est de la valeur d'une dizaine de

divisions, de composition hétéroclite car formée des restants de la bataille. Néanmoins ils sont assez nombreux pour réattaquer à l'aube et nous infliger des pertes sévères. Pour notre part, les pertes de la journée ne n'ont pas été trop dramatiques, mais nous ne possédons que sept divisions, mal équipées et mal entraînées.»

- Je sais cela, sont-elles en mesure de faire mouvement cette nuit même?

- Dans une heure, elles auront effectué leur reemplètements en munitions et carburants, mais...

- Pas de, mais, nous changeons de tactique, nous allons créer le vide entre eux et nous et les harcèleront avec des raids de l'aviation et des hélicoptères, de façon que, lorsqu'ils seront de nouveau à portée de nos canons, ils ne soient plus en mesure de nous

enfoncer facilement. Vous trouverez vos ordres consignés par écrit dans ces documents. Regroupez-moi vos divisions sur une ligne allant de PLOCK à LOMZA, et soyez prêts pour 6h00 pétante. En ce qui concerne les appuis aériens, décollage pour vous dans deux heures pour couvrir le repli des forces terrestres et commencer le harcèlement. Exécution!

10 décembre.

Forces soviétiques, région de OLSZTYN ,
1h15.

L'adjoint de la section de char est celui

qui est chargé de veiller au bon entretien des matériels tandis que le chef de peloton se concentre lui sur l'aspect tactique du commandement.

- Aspect tactique, mon c..; pense Boris; *éto sabaka maltchik liétenant piot.* (Ce chien de jeune lieutenant dort), tandis que je m'escrime à maintenir le potentiel opérationnel de la section.

Le T80 est un très bon char, mais il est desservi par une motorisation qui n'est pas à la hauteur des performances de la tourelle. Son plus gros défaut est la direction. Fonctionnant encore comme les vieux clous de la deuxième guerre mondiale, le T80, pour tourner, bloque un coté et pivote sur celui-ci. Cela entraîne une rapide usure des chenilles ainsi que des plaquettes de freins. Mais tout ceci n'est rien comparé au fait que cela ralenti

considérablement la progression des engins. Quand on sait que maintenant, c'est la mobilité qui confère la victoire, on comprend aisément que cet handicap soit lourd à porter pour les tankistes russes. Enfin, pour lors, Boris est content d'avoir fini l'échange d'un jeu de chenille sur le char d'un de ces subordonnés. Il va enfin pouvoir se coucher. C'est là le seul avantage de sa fonction, c'est qu'il ne monte plus la garde, laissant cela aux jeunes sergents.

Les nuits sont glacées en décembre dans le grand Est et les plaines de Pologne ont l'horrible désavantage de véhiculer des vents venus tout droit du pôle. Aussi Boris et son équipage décident de dormir sur la plage arrière du char et non pas dans la tourelle comme l'exige le manuel du parfait tankiste. Le tireur pénètre dans la tourelle et tourne

celle-ci à trois heures de façon à libérer le compartiment moteur. Pendant cela le pilote rassemble les outils qui vont leur permettre de passer la nuit à la chaleur du moteur. Il récupère deux barres à mine et les plante droites dans des interstices du blindage. Ensuite, avec l'aide du tireur, il couvre le char avec la bâche, improvisant ainsi un chapiteau qui les abritera du vent. Ces opérations accomplies, ils s'enroulent dans leur couverture et s'allongent sur le métal encore chaud. Pendant ce temps, Boris a tissé une toile de fil piège autour du char ou sont suspendues des grenades.

Il a trop vu en Afghanistan des camarades qui ne se sont jamais réveillés après le passage de moudjahidines. Et tant pis pour l'imprudent qui s'aviserait à approcher de trop près son engin. Il a survécu à une guerre

et compte bien en faire autant pour celle-là.

Alors qu'il venait de fermer les yeux, l'attention de Boris fut attirée par un grondement sourd. Toujours cette peur qu'il avait contractée sur les plateaux afghans. Le moindre bruit le faisait sursauter. Mais là, ce n'était pas n'importe quel bruit. On aurait dit des moteurs qui venaient de se mettre en marche. D'ailleurs le garde qui était en faction vint voir Boris et lui fit part lui aussi de cette observation. Boris décida de réveiller son chef de section pour lui rendre compte. Après tout, ils étaient le peloton le plus proche de l'ennemi et cette information était peut-être capitale.

Boris grimpa sur le char de son lieutenant, ouvrit le volet chef de char et secoua le jeune officier.

- Camarade lieutenant, réveillez-vous.

- Que ce passe-t-il, Boris Vassiliévitch, quelle heure il est?

- Il est presque deux heures du matin, camarade lieutenant...

- Pourquoi diantre me réveillez-vous à cette heure? J'espère que vous avez une bonne raison.

- Sortez de votre tourelle et vous entendrez. J'ai comme l'impression que les polonais manœuvrent. Je pense qu'il faudrait rendre compte au capitaine...

- Vous pensez, vous pensez; le parti pense pour vous, et si vous respectiez ce que vous commande le parti, vous seriez à l'heure actuelle dans votre tourelle et vous n'entendriez pas de faux bruits.

- Camarade, ce ne sont pas de faux bruits, et quand vous aurez fait les campagnes que j'ai faites, vous verrez d'un autre

œil les recommandations que font des ronds de cuir du parti qui écrivent des manuels, à l'usage des tankistes, alors qu'ils n'ont jamais mis leur cul dans un char.

- Pilote, inscrivez sur le carnet de marche de la section la remarque du star-china et écrivez aussi que je demande à ce qu'il soit traduit devant la cour martiale. Cela fait trop longtemps que je supporte vos réflexions, camarade adjoint et je n'ai pas l'intention d'en supporter plus.

Boris préféra se retirer que de répondre et envenimer encore plus la discussion. N'empêche qu'il entendait quelque chose. Il décida de vérifier à travers les lunettes infra rouge de son char. Il monta donc en tourelle. Ce geste lui sauva la vie, car, au même moment, un SU22 polonais surgit d'on ne sait où et envoya une bombe de 500 kg en plein sur

le char du chef de peloton. Son pilote et son tireur furent déchiquetés par les éclats et lorsque Boris sortit de son char, il vit un tel spectacle qu'il ne put s'empêcher de vomir.

6h00 du matin.

Les Russes ont subi durant tout le restant de la nuit, l'assaut de l'aviation polonaise. Certes les actions de celle-ci ne furent que sporadiques et n'entraînèrent que peu de perte, mais elles empêchèrent les soviétiques de dormir. À l'aube, le commandement de la 14^e armée s'efforça de rassembler ses forces qui avaient manœuvré toute la nuit pour éviter de se faire tirer comme des lapins. L'ordre revenu, les 10 divisions se mirent en marche

en direction de l'ouest. Le bataillon de reconnaissance de la 3^e division avançait prudemment. Bien que sa mission soit de débusquer l'ennemi, ils préféraient le faire avec le moins de perte possible. Les rapports de la veille avaient signalé que les polonais se situaient à peine à cinq kilomètres de leur position, mais pour l'instant, ils n'en trouvaient plus la trace. Au lieu de leur redonner courage, cette découverte les rendirent, au contraire, plus prudents. Le colonel commandant ce bataillon était persuadé que les polonais les laissaient passer pour les détruire par les flancs dans une embuscade de grande envergure. Aussi décida-t-il d'étendre son dispositif et de l'élargir sur ses côtés pour engager au plus vite le combat et faire d'une pierre deux coups: trouver l'ennemi et éviter le massacre de son unité. Mais même cette manœuvre se

révéla inutile. Les autochtones n'opposaient plus aucune résistance. Au bout de vingt kilomètres, le colonel redisposa son bataillon en colonne et entama une reconnaissance offensive conformément au manuel.

Alors que le BRD s'apprêtait à franchir un des rares mouvements de terrain de cette région, une cinquantaine de MI 24 surgirent et les attaquèrent. Grâce à leurs roquettes et à leurs missiles antichars, les lourds hélicoptères détruisirent presque complètement le bataillon en moins de dix minutes. Ceux-ci n'eurent que le temps de rendre compte au PC de la division qui stoppa immédiatement sa progression. Tous les régiments se mirent en défense le temps que l'état-major fasse regrouper tout les moyens sol-air et les envoyèrent à l'avant pour couvrir l'avancée de la division.

Une heure plus tard, tous les moyens antiaériens de la division se retrouvèrent en tête du dispositif. En même temps celle-ci avait reformé un bataillon de reconnaissance à partir des sections reco des régiments. Le dispositif se remit en branle. À peine eurent-ils parcourus deux kilomètres, qu'ils furent de nouveau agressés par des hélicoptères de combat. Les batteries de SA19, SA6 et SA8 surprirent la première vague d'hélicoptères. Les quelques MI24 qui réussirent à échapper et à approcher la division furent pris à partie à leur tour par les quadri tubes ZSU 23/4 et missiles portatifs SA7. Le résultat fut catastrophique pour les polonais. En quinze minutes de combats, leur potentiel fut réduit à néant, au point qu'ils hésitaient même à engager leurs avions. Les Russes parcoururent en une heure une vingtaine de kilomètres

sans être dérangés.

ghoo.

Quand il était gosse, Pete adorait regarder des films de cow-boys. Le rôle qu'il préférait, était celui de l'éclaireur indien qui ouvrait la route des tuniques bleus. Dans ce genre de films, on ne pensait jamais qu'il trahissait sa patrie en servant l'homme blanc. Non, c'était le héros et aucun reproche ne pouvait lui être fait. Le capitaine Pete PRITSON se demanda pourquoi il pensait à cela en ce moment. D'abord il n'était pas indien et ensuite il servait sa patrie en accomplissant ce matin une mission de reconnaissance pour le 7^o régiment de cavalerie. Tiens

en voilà un qui a souvent été vu dans les westerns. Aujourd'hui, le 7^o n'était plus à cheval, mais sur hélicoptères, et pas les moindres, des AH64 Apaches. Bon lui, il ne pilotait qu'un OH58 Kiowa, mais il réalisait un rêve d'enfance en étant à son tour l'éclaireur. Quelle ironie de se retrouver dans le camp des gentils en chevauchant des machines au nom de Apaches, Kiowas, Commanches... La voix synthétique de l'électronique de bord le fit revenir à la réalité. «Target», avait dit Lucie. C'était le nom qu'il avait donné à cette voix. Son système lui indiquait des émissions radars de type SA6. Son calculateur de bord connaissait toutes les signatures radars, passives et actives de tous les engins terrestres soviétiques.

- À tous les apaches, ils sont à quinze milles devant. Comment voulez que je

m'approche en douceur? La pomme de ma main est plus accidentée que cette région. Ça va pas être du gâteau.

- La ferme, Pet, t'as pas entendu au briefing, le patron a dit silence radio. A l'avenir, la seule chose que je veux entendre, c'est ton signal d'illumination quand tu seras au contact. Si tu as des choses à dire, essaye la télépathie, mais je te préviens, je suis sur liste rouge.

Le capitaine Marcus STON commandait une escadrille de douze AH64 Apaches. Sa mission, aujourd'hui était d'entrer en contact avec les éléments avancés soviétiques et de prêter main forte aux forces polonaises. L'OH58 KIOWA réussit à se poster à trois mille cinq cents mètres d'une unité ennemie et STON arrêta la sienne à cinq cents mètres encore en arrière. Le KIOWA leur

retransmettait en temps réel les images infrarouges des chars russes. Le capitaine assigna à chacun des apaches sa cible et le tir de foire commença. Le KIOWA illumina, un par un les T80, et les apaches larguèrent leurs missiles Hellfire. Les trois premiers engins furent détruits relativement rapidement, bien que ce missile ne fût pas «Fiere and Forget». L'illuminateur et le tireur sont obligés de garder la cible en ligne de mire tout le temps de la durée de vol du missile. Le troisième char visé fut celui de commandement, un T80 UK. Or celui-ci, équipé du tout nouveau système de contre mesure électronique SHTORA, détecta le faisceau laser, brouilla le KIOWA. Ce système détectant une émission laser sur 360°, orienta automatiquement la tourelle dans la direction dangereuse et largua des fumigènes à diffusion rapide et anti-

thermiques. De plus le tireur du T80 tira instinctivement tandis que le pilote fait marche arrière pour se mettre à couvert. Le coup de canon heurta la butte derrière laquelle le KIOWA se trouvait. Le pilote de l'OH58, surpris par le nuage de poussière, fit bouger l'hélicoptère et le copilote perdit sa visée. Ainsi, le T80 UK réussit-il à échapper à l'escadrille et à transmettre l'alerte.

La première mission des apaches était un demi-succès. Ils avaient laissé échapper un char et les Russes n'auraient pas de mal pour comprendre que cet ennemi qu'ils venaient d'affronter ne pouvait pas être polonais. Pour cela, ils redoublèrent de prudence. Après avoir reculé d'au moins dix kilomètres, ils trouvèrent un léger thalweg, suffisant pour leur permettre de progresser en étant masqués. Déboucher à l'endroit même de la

bataille aurait été suicidaire. Les Russes, prévenus, auraient pu les tirer comme des lapins. STON continua sa quête de l'ennemi avec toujours l'éclaireur en tête. Deux mille mètres au sud du précédent accrochage, ils tombèrent sur une autre unité soviétique et recommencèrent la même séquence de tir. Cette fois-ci, le succès fut total et ils purent même ajouter à leur tableau de chasse un lance-missile antiaérien. À la troisième anicroche, ils abordèrent un «nid» de vecteurs sol-air. Avant même que les radars soviétiques ne puissent les détecter, ils réussirent à mettre hors d'état de nuire deux SA6 et quatre SA19. C'est presque trop facile, pensa le chef d'escadrille.

D'autres escadrilles comme la leur sillonnaient la plaine polonaise et en une demi-journée, ils avaient réussi à réduire le

potentiel offensif soviétique. Ceux-ci allaient devoir repenser leur tactique, voire même se replier. C'est du moins ce qu'espéraient les américains. Engagés sur plusieurs fronts comme ils l'étaient, ils ne pouvaient qu'accomplir de courtes missions sporadiques, identiques à celles qu'ils effectuaient à l'heure actuelle au profit d'une nation agressée. Mais ce n'était pas comme cela que l'on arrêta le rouleau compresseur soviétique.

STON souhaitait dénicher une compagnie ou même un bataillon de chars pour faire un gros carton et montrer à ces ours polaires qu'il y avait gros à perdre à vouloir se frotter à l'oncle SAM. Le voyant lumineux de son tableau de bord lui redonna espoir. Le KIOWA lui indiquait à nouveau une proie. Le capitaine Pete PRITSON éteignit son illuminateur. C'était, dans son escadrille le signal que

l'ennemi était trop gros pour lui et qu'il fallait demander du renfort. STON alluma alors son poste radio PR4G, avec lequel il était en contact avec le PC de sa division aéromobile. Ce poste, de fabrication française équipait depuis peu les hélicoptères américains. Acheté, à l'origine pour le Commanche, il fut installé en série sur les coucous des chefs d'escadrilles. Ce moyen de communication à évacuation de fréquence, permettait d'envoyer des messages en clairs de niveau très secret défense. Vu que, comme son nom l'indique, il changeait de fréquence tous les millièmes de seconde, aucun moyen de brouillage ou d'écoute ne pouvait le détecter.

- Ici capitaine STON, 7^o de cavalerie, escadrille bravo, j'ai devant moi un ennemi trop important, du niveau du bataillon renforcé. Envoyez-moi du renfort. Attention à

approcher en souplesse, ils sont équipés du système SHTORA.

En l'espace de dix minutes, quatre escadrilles le rejoignirent soit avec la sienne un total de soixante apaches et cinq KIOWA. Tous ces appareils se mirent en ligne et approchèrent délicatement de l'ennemi. Tous équipés de leur propre système d'illumination, les hélicoptères d'attaque, commencèrent à se répartir les cibles de façon à éviter de balancer deux missiles sur le même objectif. Ils procédaient, pour la répartition selon un règlement connu de tous et fréquemment travaillé en simulation. PRITSON, ne voulant pas rester en arrière avec son hélicoptère d'observation, pris l'initiative de s'écarter du groupe d'un demi mille pour pouvoir observer sur le flanc gauche du bataillon. S'étant éloigné suffisamment, il entama sa

progression qui devait lui permettre de pouvoir observer les chars sans être aperçu d'eux. Les yeux rivés sur ses écrans cathodiques, il poussa légèrement le manche de son hélicoptère vers l'avant, alors qu'avec les pieds, il en contrôlait l'assiette. «Encore quelques mètres et je pourrais les éblouir tandis que les apaches les réduiront en torche». Soudain, un hurlement strident se fit entendre dans son casque, les voyants rouges d'alerte clignotèrent, son cerveau n'eut pas le temps d'analyser ce qu'il se passait, il explosa et se désintégra.

Grichka Borissovitich MOGDAN, fut le premier commandant d'une escadrille d'hélicoptères KAMOV KA50 HOKUM. Nommé après la chute de l'empire, il n'avait pas dû, comme les autres, son affectation à son

ardeur politique, mais bien au fait qu'il était le meilleur chasseur d'hélicoptères russe. D'ailleurs, il était à la base du concept qui amena l'Union soviétique à mettre en chantier un hélicoptère anti-hélicoptères. Armé de missiles antiaériens, le KA50 fut le premier hélicoptère affecté à cette mission. Mais cela ne constituait là, pas sa seule particularité. Doté d'un double rotor contrarotatif, comme tout les KAMOV, le HOKUM fut le premier engin monoplace. De plus, il est équipé d'un siège éjectable. Pour ce faire, au moment opportun, les pales du rotor, sont éjectées avant que le pilote ne le soit à son tour. A la tête de sa compagnie de «loups garous» (c'est le nom que lui donnent les américains), MOGDAN avait été envoyé là, à la suite des pertes subies par les Russes à cause des apaches américains. Sa mission consistait, sinon à détruire

les escadrilles d'apaches, tout au moins de les transformer du statut de chasseurs à celui de chassés. Pendant que les hélicoptères américains s'évertueraient à échapper au HOKUM, ils laisseraient les bataillons de chars progresser.

Sa première victime fut un OH58 KIOWA. «Cible facile!», se dit-il. Son désir le plus ardent était depuis longtemps d'affronter un apache en combat régulier.

«*Kapitan, américsanski tisatcha mié-trov naliéva.*» Son ailier de gauche venait de repérer les «américsanski» à mille mètres au sud.

- À tous les loups, ils sont plus nombreux que nous, mais nous avons l'avantage. Ils ne nous attendent pas et nous sommes plus rapides et mieux armés qu'eux. A l'attaque et pas de quartier.

Les 13 KA50 s'éclatèrent et utilisant les couverts, ils s'approchèrent des apaches. Les premiers furent découverts à cinq cents mètres. Chacun des HOKUM estima lesquels étaient les leurs et firent feu à l'imitation de leur commandant. Une dizaine d'AH64 explosèrent simultanément. Les autres se dispersèrent croyant d'abord à un tir d'artillerie, mais en quelques secondes ils virent les WEREWOLFS et l'alerte fut donnée. MOGDAN se mit à la poursuite de l'apache du chef d'escadrille trahit par ses inscriptions sur le flanc de son appareil. Les Russes ne comprenaient pas pourquoi les américains affichaient autant leurs différences, mais cela ne les gênait pas, au contraire.

STON vit rapidement qu'il était pris en chasse. C'était la première fois qu'il voyait un HOKUM de près. Bien sur, il en avait entendu

parler et bien sur, ses camarades et lui même avaient sous estimé ce formidable hélicoptère. Il fit basculer son apache dans un thalweg creusé par un ruisseau et entama des manœuvres de droite et de gauche pour éviter que le Russe ne puisse fixer son radar sur lui. Son indicateur de prise en charge radar clignotait à mesure que le faisceau de son ennemi balayait son fuselage. Son voyant devint fixe et une voix lui indiqua qu'il était pris en charge par un radar. Ce qu'il redoutait le plus arriva alors. «Missile launch» le prévint cette même voix synthétique. Dans un réflexe il emmena en buttée son manche et son appareil grimpa dans le ciel. Le missile russe percuta le sol si près que STON sentit son souffle. Il venait d'avoir de la chance, il le savait, mais il savait aussi que cela ne se reproduirait sûrement pas. Il aperçut à trois mille mètres un

bois.

- Si je l'atteins, je pourrais tenter quelque chose.

Tout en continuant de zigzaguer, il fonça vers la lisière. À cinq cents mètres de celle-ci, son voyant s'alluma de nouveau.

- Je vais t'avoir, chien d'américain, se dit MOGDAN.

Il était sûr de le tenir enfin lorsque à son tour un sifflement strident lui indiqua qu'il était chassé. Désespérément il chercha qui pouvait bien chercher à le détruire. Il ne vit pas qu'en fait, c'était un KIOWA qui l'illuminait en pleine puissance de son faisceau laser pour brouiller ses radars. Cette diversion lui fit perdre l'apache qui venait de se cacher derrière la lisière. D'un bon il franchit la ligne d'arbres. En fait, il le fit si vite qu'il ne vit pas que l'américain avait reculé au maximum

contre celle-ci. Le bruit que MOGDAN entendit dans son casque le fit hurler, tandis que l'AH64 vida ses paniers de roquettes sur le HOKUM.

Malgré cet exploit de son commandant, l'escadrille d'apaches fut décimée presque en totalité. Les Russes purent reprendre leur marche vers VARSOVIE. Les américains décidèrent alors d'engager l'ensemble des forces de l'OTAN pour contrer cette attaque avant que les Russes n'atteignent les frontières allemandes le long du fleuve ODER. De leurs côtés, forts de la leçon reçue en Slovaquie, les soviétiques lancèrent deux armées supplémentaires, la 12^o et la 13^o.

11 décembre.

Bosnie.

La 11^o Division Parachutiste et la 9^o Division d'Infanterie de Marine avaient déjà sécurisé la partie musulmane de la Bosnie Herzégovine, mais la volonté du gouvernement Français était de profiter de cette attaque pour chasser définitivement la menace Serbe de cette région.

Le 501^o/503^o régiment de chars de combat, débarqua donc ce matin dans le port de SPLIT ses quatre-vingts chars LECLERC. Ayant déjà participé à la guerre du golfe, ce régiment fut opérationnel aussitôt les chenilles posées sur le sol Bosniaque. Arrivés à MOSTAR, les chars se séparèrent en deux éléments de quarante et entreprirent leur route

vers le nord est du pays. Le 501 pris la direction de SARAJEVO et le 503 celle de SEBRENICA. La tactique française ne se différencie pas tant que cela de la tactique soviétique, et les chars étaient précédés par des unités de reconnaissance équipées de Véhicules Blindés Légers.

La mission du 501 consistait à détruire la poche de résistance de PALE et celle du 503 de couper un éventuel renfort venant de la république unifiée de Yougoslavie. En une matinée les chars du 501 parcoururent la distance les séparant de SARAJEVO et contournèrent celle-ci par le nord. La région particulièrement vallonnée était propice aux embuscades, aussi les escadrons ralentirent-ils leurs progressions aux abords de PALE.

Les canons de 155TRF1 du 11^o RAMA bombardaient la caserne Serbe depuis

maintenant plusieurs heures, mais les marsouins ne voulaient pas risquer leurs AMX10 RC dans les rues de la ville. Ces engins si rapides et parfaitement adaptés au combat de rencontre ou au jalonnement n'étaient pas assez protégés pour effectuer une mission de nettoyage dans une ville tenue par de l'ennemi fortement armé. Aussi ce fut avec une immense joie qu'ils accueillirent les cavaliers avec leurs montures d'acier.

Les chars LECLERC entamèrent la prise de PALE par le nord. Le Lieutenant DOBAC commandait le peloton de tête du régiment. Contrairement à la logique, il choisit de pénétrer dans la ville en premier. La résistance Serbe ne se fit pas attendre. A peine son char eut-il emprunté l'avenue TITO, la principale artère, qu'un missile AT3 Sagger fut tiré depuis un des immeubles. Le LECLERC

justifia alors son appellation de char de troisième génération. Ayant décelé le faisceau infrarouge du missile, le char, sans aucune action de l'équipage tourna la tourelle dans la direction dangereuse, tira l'obus se trouvant dans la chambre de tir et lança des leurres thermiques ainsi que des fumigènes. Le pilote quant à lui eu le réflexe de propulser son engin derrière un pâté de maisons. Les subordonnés du jeune Lieutenant ayant repéré d'où provenait le départ du coup, envoyèrent à leur tour une salve d'obus explosifs dans l'immeuble tenu par l'ennemi.

Ainsi, d'artères en ruelles, le 501^o régiment de chars de combat prit la ville de PALE sans perdre un seul char. Les Serbes impressionnés par les qualités du char LECLERC et fatigués par des heures de bombardements, déposèrent rapidement les armes.

POLOGNE

L'OTAN avait déjà, du temps de la guerre froide des plans d'obstacles à mettre en place, en Allemagne, pour freiner voire même stopper l'avancée de l'armée rouge. Ces plans furent ressortis des archives et transposés sur le territoire polonais. En un jour, la fantastique armada d'avions de transport américains, Galaxie, Hercules, Starlifter, transportèrent dans la région est de Varsovie, des moyens du Génie.

Les ponts sur le NOTEC furent minés, des obstacles antichars de nature à bloquer une division entière furent creusés. Le peu de forêts furent transformées en d'énormes

abattis. Une ligne allant de WLOKLAWEK à SLIEDLCE fut tracée par les canons d'artillerie et enfin l'aviation repéra des missions sur tous les axes routiers qui avaient été laissés en état de façon à créer un goulet dans lequel devaient s'infiltrer les soviétiques.

A l'aube du 12 décembre, l'armée rouge lança la plus grande offensive depuis celle du maréchal JOUKOV qui avait contré l'avancée nazie sur le territoire de la rodina. Les deux armées fraîches prirent le relais de la 14^o qui fut reléguée en deuxième échelon. La 13^o armée commença sa progression à partir la région de KALININGRAD tandis que la 12^o attaqua vers l'est depuis l'UKRAINE. Leur jonction devrait se faire à VARSOVIE.

Les plongeurs du génie français étaient considérés comme les meilleurs au monde.

Des équipes du 17^o régiment de génie parachutiste de MONTAUBAN furent donc détachées en renfort de la 241^o Pionnier Brigade allemande. Un de leurs chefs, l'adjudant-chef PANKOVITCH, issu d'une vieille famille de Russes blancs, immigrés en France en 1917, préparait les mines antichars sur la rive de la NAREM.

Il faisait très froid ce matin là, et une brume recouvrait la rivière. C'étaient pour ces plongeurs des conditions idéales pour effectuer leur mission sans se faire repérer par d'éventuelles unités de reconnaissance soviétiques. En outre, les berges étaient gardées par les groupes de protection des compagnies de combat. PANKOVITCH fut le premier à se mettre à l'eau. Bien qu'ils aient revêtu des combinaisons Néoprène de sept millimètres, les plongeurs sentirent la griffure du froid.

L'eau à deux degrés devait s'infiltrer sous la combinaison pour prendre la température du corps. Seulement à ce moment là, il leur serait agréable de nager.

Lorsque l'eau leur arriva à la taille, les plongeurs trempèrent leur masque. Cela évitait ensuite la formation de buée. Ensuite ils enfilèrent leurs palmes et s'immergèrent totalement. Le chef d'équipe régla sa montre pour ne pas être surpris par le temps. Bien qu'ils ne soient pas en eau profonde, ils devaient garder les bons réflexes et éviter, autant que faire ce peu, de se retrouver au fond avec des bouteilles vides. C'est alors que commença la reconnaissance du site. Ils avaient déjà une bonne idée sur l'endroit idéal pour faire traverser des chars, mais ils devaient quand même vérifier que l'endroit était propice au franchissement.

Au bout d'une demi-heure, ils acquirent la certitude que le site était viable. Quatre plongeurs restés à terre mirent le Zodiaque à l'eau et le chargèrent de mines et de détonateurs à traction. En fait, le passage pour les chars n'excédait pas trente mètres de large et il leur serait donc facile de le «polluer» avec les mines.

Les quatre nageurs commencèrent donc à poser les mines et à les piéger. Si la première opération était facile, la seconde l'était beaucoup moins. Le problème était de rendre le bouchon de mines irrelevable. Pour ce faire, avant les enfouir, ils vissèrent sur le coté, des allumeurs à traction. Ils enterrèrent les «galettes» et relièrent les allumeurs à du fil piège qu'ils maintinrent à l'aide de petits piquets dans le sol, piquets étant faits d'une matière non métallique, bien entendu. Le top

du piégeage était de fixer un de ces allumeurs sous la mine, la faisant exploser au moindre soulèvement. Après avoir fait un relevé très précis du bouchon de mine, les plongeurs quittèrent le site, non sans avoir vérifié qu'ils ne laissaient aucune trace.

12 décembre.

12h00.

La deuxième compagnie du troisième bataillon du 123^o régiment de chars fut la première à aborder les berges de la NAREM. Bien entendu, le bataillon de reconnaissance avait déjà franchi cette rivière et après avoir

constaté que l'ennemi ne se trouvait pas à proximité, et avait continué sa route sans laisser d'élément de sauvegarde. Le point pouvait donc être à nouveau tenu par l'OTAN depuis le passage de la reco. La compagnie de T80 attendit donc que les fusillés motorisés arrivent à leur hauteur et tiennent le point pour franchir la coupure.

Les BMP3 arrivèrent vingt minutes après les chars. Aussitôt la première section fit débarquer ses hommes et commença la reconnaissance des berges. Quand ils eurent acquis la certitude que celles-ci n'étaient pas minées, ils prirent la décision de traverser. La deuxième section qui était postée en retrait entama donc la procédure de franchissement.

Les équipages des véhicules descendirent de leurs tourelles et commencèrent à faire le tour des engins. Ils vérifièrent que

toutes les portes et les tapes de tir étaient bien fermées. Le pilote déploya la jupe pare lame et la fixa à l'étrave avant. Après cela, ils rembarquèrent et abordèrent la rivière en file indienne.

Le premier VCI se mit à l'eau. Il était toujours remarquable de voir des engins blindés, de presque vingt tonnes, flotter. Le pilote enclencha ses hydrojets et dirigea son « vaisseau » jusque sur la berge suivante. Pendant ce temps, les autres engins restés sur la rive entamèrent une série de tirs «à priori», dans le but de détruire d'éventuels éléments retardateurs ennemis et de faire exploser les mines qui seraient implantées sur la berge opposée.

Prudemment le BMP se maintint à l'eau, à l'approche de la berge et quand les tirs d'appuis furent terminés, il fit débarquer ses hommes qui abordèrent la rive à pied. Après

une nouvelle reconnaissance, les VCI franchirent tous dans la foulée.

Vint alors le tour des T80. Pour maintenir leur potentiel de combat au complet, ceux-ci n'avaient pas entamé leur procédure d'étanchéité. Maintenant que la rive opposée était tenue par la compagnie mécanisée, ils devaient se dépêcher de faire franchir les chars pour consolider la tête de pont. Ce n'est qu'une fois cet élément en place que la division enverrait ses moyens de franchissement lourds et ferait traverser le gros des troupes.

Au top radio, les équipages blindés débarquèrent et entamèrent un ballet bien réglé qu'ils avaient déjà répété maintes fois à l'entraînement. Le pilote s'occupa de la caisse tandis que le tireur et le chef de char, de la tourelle. Ces modèles de T80 étant encore équipés de turbines, le pilote ferma donc la

prise d'air de celles-ci. Le moteur serait alimenté en air, durant le franchissement par le schnorchel fixé sur la tourelle. C'est ce que firent le tireur et le chef. Ils prirent le schnorchel, à l'arrière de la tourelle et le déployèrent avant de le mettre en place sur la trappe d'accès du tireur. Les dernières vérifications effectuées, chacun retourna à sa place et le premier char se présenta pour traverser.

Les chars ne flottaient pas, naturellement, ils traversaient les coupures sous l'eau. Etant aveugles, une fois totalement immergé, ils étaient guidés de la rive opposée par le commandant de la compagnie d'infanterie. Le pilote entrât progressivement dans l'eau, marquant des temps d'arrêt à chaque fois qu'une trappe nouvelle était recouverte. Quand tout le monde s'était assuré que le char était parfaitement étanche, il entama sa

traversé.

- Tout droit, tout droit; commandait le chef de site; compte rendu de situation ?

----- - RAS, camarade capitaine; répondit le chef de char.

Sous l'eau, le char approchait de la zone minée. La chenille de gauche frôlât une première fois une mine, sans que celle-ci n'explode. Les plongeurs français avaient mis aussi bien des mines de chenilles, c'est à dire qui explosent par le poids du char, que des mines sismiques et magnétiques. Deux mètres plus loin, le char grimpa sur une mine, mais celle-ci s'enfonça dans la vase. Bien qu'il ne faille qu'une pression de soixante-dix kilos pour exploser, les mines devaient être posés sur un sol un tant soit peu dur. Enfin, il passa juste au-dessus d'une mine à action ventrale. Celle-ci s'arma grâce aux vibrations du sol et

lorsque la masse métallique de l'engin fut détectée, la charge d'explosif fut mise à feu. Cette charge eut pour effet de fondre et projeter le plateau métallique de la mine. Celui-ci transformé en boule de métal en fusion traversa le fond du char et instantanément, les munitions et le carburant explosèrent.

Le capitaine, sur le bord de la rive s'apprêtait à faire obliquer légèrement le char sur la droite lorsqu'une gerbe d'eau émergea avec à son centre une gigantesque flamme qui sortit du schnorchel. Le plus traumatisant, fut l'absence presque totale de bruit.

La compagnie de chars stoppa toute manœuvre de franchissement et les engins blindés reprirent leurs dispositions de combat. Le commandant de l'unité envoya immédiatement un message pour faire parvenir à l'avant une compagnie du génie. Celle-ci

arriva une heure plus tard et commença la reconnaissance du site.

- Peut-être aurions nous du commencer par cela; songèrent les membres de la section auquel appartenait le char détruit.

Un groupe de plongeurs du génie entra dans l'eau et en ressortit une demi-heure plus tard. Leur bilan n'était pas réjouissant. Les mines à action ventrale étaient irrelevables et les mines de chenille, piégées. La décision fut donc prise de faire traverser des T62 équipés de dispositifs de déminage KMT5. Les KMT5 étaient des socs de charrue jumelés avec des rouleaux placés à l'avant des chenilles du char. Les socs déracineraient les mines piégées et les feraient exploser et les rouleaux rouleraient sur les mines à action ventrale pour le même résultat.

Deux T62 KMT5 entrèrent donc dans l'eau, après une période de préparation. Au fur et à mesure de leurs avancées, des gerbes d'eau les précédaient, preuve de leur efficacité. Des repères furent tracés sur les berges pour s'assurer que les rouleaux avaient bien parcouru chaque millimètre carré du site. Le problème résida au niveau du char détruit qu'il fallait pousser pour dépolluer totalement le lit de la rivière. On fit donc entrer dans la rivière un BRM, qui à l'aide de sa pelle avant poussa le T80 jusque sur la rive opposée. Par chance, pas d'autre mine n'explosa pendant cette opération. Au bout de deux heures, le site de fut de nouveau exploitable et le franchissement put se dérouler.

Après bien des heures perdues, la compagnie de chars établit enfin la tête de pont et un bataillon du génie détaché de la division

put entreprendre la construction d'un pont, tandis qu'une compagnie sol-air assura la couverture aérienne. Quatre heures après, la division au complet avait traversé et se dirigeait de nouveau vers VARSOVIE. Arrivée à dix kilomètres de WISOKIE MAZZOWIEKIE, elle fut prise sous un véritable déluge d'obus de 155 millimètres qui la décimèrent presque totalement.

13 décembre.

Etat Major des forces armées soviétiques,
02h00.

Cela faisait déjà trois jours que le Maréchal KOULOUKOV n'avait pas fermé l'œil.

Chargé par le président lui-même de mener l'offensive sur la Pologne, il n'avait toujours pas réussi, à ce jour, à pénétrer de plus de cent kilomètres à l'intérieur du territoire ennemi. Il convoqua donc les trois généraux commandant les 12^o, 13^o et 14^o armée.

- Messieurs, vous êtes des incapables ...

- Camarade Maréchal, vous y allez un peu fort.

- Silence. Quand on n'est pas en mesure de vaincre une armée si peu entraînée et équipée que l'est l'armée Polonaise, on ne coupe pas la parole à son supérieur. C'est de votre faute, BENTOV si notre armée est obligée aujourd'hui de se battre contre l'OTAN et ces chiens d'américains. Sans parler des Tchèques qui nous ont balayés de SLOVAQUIE comme un vulgaire tas de poussière. Même les bosniaques, aidés par les

français, ont repris l'initiative en Yougoslavie. L'opération qui devait nous conduire à une reconquête facile des anciens pays du pacte de Varsovie, est en train de se transformer en un échec cuisant doublé d'un massacre pour nos hommes. Je ne pense pas que du temps de STALINE, on vous aurait laissé la possibilité de vous expliquer. Vous auriez été fusiliers et vos familles déportées avec le déshonneur en plus. Je veux la victoire en Pologne. J'attends vos propositions.

- Il nous faudrait des troupes supplémentaires, ainsi que des forces navales. Ces dernières pourraient débarquer et prendre les américains par le flanc.

- Vous prenez l'OTAN pour un ramassis d'imbéciles ? Dès le début, les états unis ont dépêché leurs porte avions au large de la mer de baltique. Toute opération navale ou

aéroportée se solderait par un échec.

- Alors engageons les grands moyens. Les régiments d'artillerie du front ne demandent qu'à en découdre avec l'ennemi.

- J'ai déjà envisagé cette solution, mais nous ne devons pas employer d'armes chimiques ou nucléaires. De plus, nous ne devons pas bombarder les populations civiles. Cela ne ferait qu'augmenter le courroux des pays de l'ouest. Pour l'instant, ils n'ont fait que protéger leurs alliés. Ne leur donnons pas un prétexte pour intervenir sur notre territoire, en cas d'échec de notre offensive. Malgré cela, vous avez mon accord. Dès demain, je veux voir les SCUD et les FROG en première ligne. Vous recevrez vos ordres écrits dans la soirée. Je répète, je ne veux que des têtes conventionnelles.

Les trois généraux saluèrent et prirent

congé du maréchal KOULOUKOV.

Au moment de monter dans leurs Mercedes blindées, le général BENTOV, fut abordé par un agent qui lui montra sa carte du GRU.

- Veuillez me suivre, camarade général, et ne posez aucune question.

Le général monta dans une limousine bien moins confortable que la sienne, et avança tel l'agneau à l'abattoir, persuadé qu'il était, qu'on le conduisait vers une sordide prison d'état, pour expier ses échecs.

En fait, le véhicule ne fit que les déposer à une centaine de mètres de là, devant un bâtiment, dont on soupçonnait qu'il appartenait à l'armée, mais dans lequel il n'était jamais entré. Le chauffeur sortit et masqua l'entrée du général dans cet édifice. À l'intérieur, une

ordonnance lui prit sa casquette et son manteau. BENTOV commença à se rassurer en se disant que l'on ne montrerait pas tant de mansuétude pour un prisonnier. L'ordonnance le conduisit ensuite dans une pièce où l'attendaient plusieurs maréchaux qu'il ne connaissait pas. - Bienvenue, camarade BENTOV, lui dit celui qui siégeait au centre des autres maréchaux. Qui nous sommes ne vous importe guère, par contre sachez que nous vous avons fait venir, au nom de la plus haute autorité de l'armée rouge; de la plus haute. Me fais-je bien comprendre?

- Parfaitement camarade maréchal, mais qu'est-ce que je fais ici? Ce n'est pas un procès, ou bien les méthodes ont bien changé dans l'armée soviétique.

- Un procès? Mais quelle idée; nous sommes plusieurs à penser que ce qui se

passé à l'heure actuelle en Pologne est dû à l'incapacité de KOULOUKOV, mais le gouvernement hésite à le renvoyer, car il est bien aimé par ses hommes. Aussi sommes nous chargés de vous transmettre ces ordres. A partir de maintenant, ne dites plus un mot et écoutez. Je passe la parole à mon camarade de droite qui est plus au fait de ce que vous allez entendre.

- En 1991, Boris Eltsine prend le pouvoir en Russie. L'Union soviétique a vécu et ce poivrot qui est au pouvoir passe un accord de désarmement avec nos ennemis. Nous devions entre 1992 et 1993 démanteler plus de la moitié de nos têtes nucléaires. Je dis nos, mais je compte là dedans les missiles Ukrainiens et Kazakhs. Certains dirigeants de l'armée décidèrent alors de préserver cet arsenal nucléaire au cas où les américains voudraient

profiter de la désorganisation de nos institutions pour nous attaquer. Bien sur, il y a eu des fuites et quelques médias ont parlé de la perte de ces missiles et d'un possible trafic de matière fissile, en fait ces rumeurs nous ont servi à éliminer ceux qui en savaient trop et n'étaient pas forcément dans notre ligne de pensée.

- Aujourd'hui; reprit le premier intervenant; ces missiles ont été transformés pour pouvoir être adaptés sur des vecteurs plus petits tels que les SCUDS et les FROGS. Aussi, nous allons vous les livrer, en petite quantité et c'est ceux-là que vous allez envoyer sur VARSOVIE. Il faut que les américains sachent clairement que nous ferons tout pour reprendre ce que nous n'aurions jamais du lâcher. Il en va de la survie de notre patrie. Avez-vous des questions camarade général?

- Evidemment, si les choses tournaient mal, je ne vous aurais jamais vu et je n'aurais jamais reçu de tels ordres ?

- Evidemment, sachez seulement que votre officier politique est au courant et qu'il ne vous mettra donc pas de bâtons dans les roues.

PC de l'unité d'observation par satellite de CREIL, 10h00.

Le Sergent chef TAVEN était en train d'analyser les dernières photos prises par le satellite SPOT au-dessus de la Pologne. En effet, ce satellite, bien que prévu pour faire de l'observation météorologique ou pour prévenir les catastrophes naturelles, disposait

d'une telle réputation de netteté, quant aux photos qu'il prenait, qu'il n'était pas rare qu'il serve aussi à l'observation des champs de bataille. En l'occurrence, c'était les américains qui avaient demandé à la France de faire ces observations.

- Mon capitaine, je crois que nous tenons une information de la plus haute importance.

TAVEN s'adressait à son chef de bureau qui était venu voir l'avancée des travaux d'analyse.

- Regardez, là, des TEL, certainement des SCUD, mais ce qui est sur, c'est qu'ils sont en train de faire remonter vers l'avant leur artillerie de front.

- Combien de fois, vous dirais-je de ne pas me parler en chinois. C'est quoi des TEL.

Le capitaine était un spécialiste en

optique, mais pas en renseignement. Il avait été affecté là, car il avait travaillé sur presque tous les projets de satellites espions, auprès de la direction générale de l'armement.

- TEL, signifie Tracteur Erecteur Lanceur. C'est à dire que ce que nous voyons là, ce sont des camions qui transportent, mettent en batterie et lancent des roquettes ayant une portée de près de trois cents kilomètres. Si vous voulez, c'est l'équivalent russe des missiles V2 allemands de la dernière guerre mondiale.

- Et bien entendu, vous allez m'annoncer que leurs têtes sont nucléaires.

- Pas forcément, ils peuvent tirer des têtes nucléaires, chimiques ou conventionnelles. Leur puissance est de la valeur de 100 kilotonnes.

- Je crois donc qu'il ne faut pas tarder et transmettre ce renseignement au plus vite. Nous pourrions savoir de quelles têtes ils sont chargés en équipant l'objectif de la caméra d'un filtre à rayons gamma, mais nous devons attendre le prochain passage c'est à dire dans douze heures.

Cinquante kilomètres à l'est de Varsovie, 18h00.

Une batterie de missiles PATRIOTS est une véritable toile d'araignée, au sens figuré, comme au sens propre. Au sens figuré, car autour de son poste de commandement central, se situent tout les postes de tir et les missiles eux même; et au sens propre, car tous ces

éléments sont reliés entre eux par des kilomètres de câbles électriques ou téléphoniques. Cette batterie est tellement sensible, qu'elle ne veut pas prendre le risque d'être repérée puis bombardée à cause de ses communications radio. La solution du câble téléphonique ou optique pour les radars, est peut-être la plus lourde à mettre en œuvre, mais aussi la plus sûre. Bien sur des avions «WILD WEASEL», antiradar pourraient facilement la prendre pour cible, mais elle fait l'objet d'une surveillance particulière de la part d'un AWAKS et de chasseurs F15, en permanence en vol.

Front soviétique.

De façon à permettre aux SCUD d'accéder au niveau de la ligne des fronts, l'artillerie soviétique a multiplié toute la journée ses pilonnages intensifs des positions probables des unités occidentales. De même, un maillage fut réalisé par l'artillerie sol-air de façon à empêcher tout aéronef d'intercepter les convois des TEL.

Au coucher du soleil, les premiers missiles sol-sol furent mis en batterie et dirigés vers des objectifs purement militaires. A l'exception des unités affectées au restant de la 14^e armée commandée par le général BENTOV qui elles pointèrent leurs roquettes sur VARSOVIE. Les positions des camions MAZ-543 avaient été soigneusement préparées par les unités du génie qui leur avait aplani et aménagé le terrain. Le tir de ces roquettes ne pouvait se faire que sur des

surfaces parfaitement planes, sans quoi que ce soit qui puisse être projeté au moment du lancement, et sur un terrain suffisamment dégagé pour éviter tout risque d'incendie qui ne ferait qu'accroître le repérage par des satellites équipés d'objectifs à infrarouge. En gros le tir d'un SCUD correspond à petite échelle à celui d'une fusée spatiale.

Arrivés sur leurs positions, les camions érigèrent leurs «fusées» et les serveurs calculèrent les paramètres de tir. Ce que les équipages ignoraient, c'est que les officiers de tir de cette batterie, appartenaient à une branche spéciale du GRU, la police politique de l'armée. Après une coordination nécessaire, tous les SCUD, soit dix-huit au total des trois armées en présence, furent tirés à 18h30.

Les radars des PATRIOTS détectèrent immédiatement les départs des SCUD. La durée de vol de ceux-ci serait d'environ une demi-heure. Les servants ne devaient donc pas se précipiter et gaspiller leurs précieux missiles. Dès que les roquettes russes atteignirent une centaine de mètres d'altitude, les puissants calculateurs des PATRIOTS commencèrent à suivre et à anticiper leurs trajectoires. Au bout de quinze minutes, on avait la certitude de la position de chaque objectif, et les ordinateurs commencèrent à transmettre aux missiles PATRIOT le trajet jusqu'à l'interception des SCUD. En même temps, l'alerte fut transmise aux unités visées par l'attaque.

Ce qui choqua les officiers de tir américains, ce fut que six des roquettes aient été lancées en direction de la ville de Varsovie

alors que les douze autres avaient des objectifs strictement militaires. Dix minutes avant l'impact, les PATRIOTS furent tirés et l'on put voir dans le ciel les traînées blanches de leurs réacteurs. La batterie «Rosso» se chargea des SCUD destinés à VARSOVIE. Quatre furent détruits en vol, un, endommagé se dérouta et s'écrasa en dehors de toutes zones habitées. Malheureusement, une roquette échappa aux missiles intercepteurs et explosa dans le faubourg de la capitale Polonaise. Par chance, sa tête n'était ni chimique, ni nucléaire. Malgré cela, les dégâts qu'elle occasionna furent considérables et on dénombra plusieurs centaines de morts.

CREIL. 19h00.

Le satellite SPOT refaisait un passage au-dessus de la Pologne et le chef TAVEN cherchait à l'aide des photos à repérer la progression des SCUD soviétiques. Après une heure, il put en apercevoir deux en train de recharger une roquette sur le TEL. TAVEN comprit que les Russes venaient de lancer leurs engins. Les photos suivantes montraient des paysages sans intérêt, mais il cherchait les éventuels dégâts que les SCUD auraient put commettre.

- Il faudrait un sacré concours de circonstance pour que le satellite passe juste au-dessus d'un objectif; pensa-t-il, lorsque son œil fut attiré par une lueur qui lui glaça le sang. Aussitôt, il fouilla frénétiquement dans les autres clichés pour voir s'il pouvait confirmer son observation. Il ne trouva rien d'autre

d'intéressant. Il prit la seule photo qui lui importait et fonça dans le bureau de son supérieur. Sans même frapper, il entra et s'approcha du capitaine. - Et bien, qu'est ce qu'il vous prend, TAVEN ?

- Mon Capitaine, regardez cela, SPOT vient tout juste de nous l'envoyer. Cela a été prit avec un filtre à rayonnement ionisant.

- On voit bien une lueur qui est la caractéristique d'une émission radioactive. Mais je ne vois pas de quoi cela peut provenir.

- Sur les clichés précédents, on voit que les Russes ont lancé des SCUD sur nos troupes, et là, ce que vous voyez, c'est la tête d'une roquette sûrement interceptée par un PATRIOT.

- Les Russes auraient employé l'arme nucléaire?

- Ma main à couper, mon capitaine. Il

faut prévenir nos supérieurs et les forces de l'OTAN engagées sur place. Ils doivent s'attendre à une autre attaque, dans moins d'une heure.

Aussitôt des messages «FLASH» furent envoyés aux commandements de toutes les forces engagées dans ce conflit, jusqu'au niveau des différentes présidences de la république ou chefs de gouvernements.

POLOGNE, région de VARSOVIE 19h30.

A la demande des américains, l'armée allemande dépêcha sur le point une unité de reconnaissance NBC (nucléaire, biologique, chimique). Cette unité se composait d'un Haupt-Veldwebel et de deux Gefreiter se

déplaçant à bord d'un FUCHS NBC. Les clichés pris par satellite laissaient attendre une émission de rayon ionisant supérieure à quatre cents RAD par heure. Bien que leur véhicule soit pressurisé pour éviter toute contamination par des poussières radioactives, et que le blindage protégeait de quatre-vingt-dix pour cent des radiations, l'équipage à l'intérieur était équipé de combinaisons identiques à celles que l'on trouve dans les centrales nucléaires.

Leur mission consistait à confirmer la présence d'une tête de SCUD à charge nucléaire. Avant même que le FUCHS ne soit à vue de la roquette, ou du moins de ce qu'il en restait, le radiamètre extérieur du véhicule diffusa une sonnerie d'alerte et un voyant rouge s'alluma dans le blindé. Plus par peur que par réflexe, le pilote stoppa et enfila son

masque à gaz. Le sous-officier allemand le calma et le rassura en lui rappelant que l'air dans le véhicule était filtré. Leurs observations visuelles furent formelles. Ils avaient bien en face d'eux une tête de SCUD. Les inscriptions en Cyrillique en attestaient la provenance. Le Haupt-Veldwebel prit des photos Polaroid et ils dégagèrent rapidement de la zone. Leur dosimètre indiqua qu'ils avaient «ramassés» vingt RAD, ce qui était largement suffisant pour exiger un rapatriement sanitaire de l'équipage entier.

Palais de l'Elysée, 20h00.

- Les reconnaissances sont formelles, monsieur le président. Les Russes ont bel et

bien lancés un missile à tête nucléaire de 100 kilotonnes sur VARSOVIE. Dieu merci, celui-ci a été intercepté par les Américains. Quelque chose a du mal fonctionné dans la chaîne de commandant soviétique, car si ce lancement avait été voulu au plus haut niveau de la hiérarchie, il aurait été suivi d'autres tirs.

- Mettez-moi en relation avec WASHINGTON.

- Nous pensions que vous demanderiez cela et la communication est prête.

- Monsieur le président des états unis d'Amérique est prêt à vos répondre monsieur BEAUMONT; dit une voix à l'autre bout du fil.

- Je pense que vous êtes au courant du tournant que viennent de prendre les

événements en POLOGNE ?

- Tout à fait, ALAIN et laissez moi féliciter vos experts qui se sont montrés encore une fois à la hauteur.

- Je vous remercie. Je compte avoir une conversation avec Gernikov, mais je veux d'abord une totale adhésion de votre part. Le problème est simple. Les Russes ont employé l'arme nucléaire sur nos forces. Les accords de GENEVE nous autorisent à riposter. C'est une décision grave que la FRANCE ne peut prendre seule.

- Vous avez l'intention de lancer un missile sur MOSCOU ?

- Non, évidemment, mais j'ai l'intention de lancer un ultimatum au Kremlin. S'il ne retire pas leurs troupes de tous les pays avec lesquels nous avons des accords de défense, et vu le précédent qu'ils ont créé, nous

emploieront tous les moyens, y compris l'arme nucléaire.

- Sachez, mais cela ne vous surprendra pas, que nous avons la même intention. Mais comme vous en parlez, je vous laisse l'initiative du geste. Vous avez mon accord et ma bénédiction.

- Merci, monsieur le président, je vous tiendrais au courant.

- Ce Bomern est un enfoiré de première, j'ai sa bénédiction, mais c'est moi qui suis dans la merde.

Quelque part sous la banquise, 20h15.

Le sous-marin nucléaire lanceur

d'engin PERLE, était en immersion en eau profonde depuis maintenant six mois et s'apprêtait à retourner au bercail pour une révision complète et pour que son équipage puisse enfin prendre du repos. Une fois par semaine celui-ci remontait en immersion périscopique pour recevoir les ordres ou pour un simple compte rendu de situation. Ce jour là, ils s'attendaient à recevoir l'ordre de retour. Le radio reçut le message et le donna au chiffreur pour le décodage. D'habitude, il ne recevait pas de demande d'accusé de réception, mais cette fois-ci, exceptionnellement, ils durent le faire. Intrigué, l'officier transmission suivit toute la phase de décryptage. Au fur et à mesure que le message en clair apparaissait, son visage s'assombrissait. Dès le travail fini, il arracha le message du télécricteur et le porta au commandant.

- Mon commandant, regardez ce que nous venons de recevoir .

Le haut commandement de la flotte

au SNLE PERLE

Faites route en direction de KALININGRAD

Stoppez à 100 milles de leurs cotes

réséda

- Réséda est le code d'activation des missiles nucléaires, ils sont devenus fous !

- Ce qui est le plus fou, mon commandant est qu'ils nous aient demandé de faire un aperçu. C'est comme s'ils voulaient que les Russes sachent que nous avons reçu ce message.

Le commandant réfléchit un instant.

- Oui, vous avez raison, ils veulent que les Russes sachent. Ce que nous allons entreprendre n'est qu'une manœuvre

d'intimidation. Donnez les ordres.

Palais du Kremlin, 20h30.

- Des fous, ce sont des fous. Si j'avais souhaité la destruction de la planète, je n'aurais pas attendu après eux, j'aurais tout fait sauter. J'exige que BENTOV compare devant un tribunal et qu'il s'explique. Je veux savoir d'où proviennent ces missiles qu'il a utilisés. Ils ont voulu profiter de la pagaille qui régnait au temps de la dislocation, mais leur bombe leur a pété en plein dans la figure.

- Camarade président, Monsieur BEAUMONT est en ligne sur le téléphone rouge et souhaite vous parler.

- Je vous écoute, monsieur le

président.

- Monsieur Gernikov, ce soir, à 19h00, des PATRIOTS américains ont intercepté des roquettes SCUD qui avaient été tirées en direction de VARSOVIE. Outre l'horreur que m'inspire le fait que vous ayez put vous en prendre à des populations civiles en dépit de tous les accords internationaux que votre pays a ratifiés, je m'adresse aujourd'hui à vous pour vous lancer un ultimatum. Vous avez osé employer des missiles porteurs de têtes nucléaires. Ce fait nous autorise à en faire de même. Aussi, je vous donne jusqu'à demain midi pour cesser toute opération agressive contre quelque pays que ce soit ayant, depuis 1991 quitté le pacte de Varsovie. Passé ce délai, je vous propose que nos émissaires se mettent en relation pour que nous mettions au point un pacte de non-agression

et que nous discussions des conditions du retrait de vos troupes des territoires déjà conquis. Il va sans dire que les Américains cautionnent mes propos ainsi que l'ensemble des pays de l'OTAN.

- Monsieur le président, je vous prie de croire que la décision d'envoyer ce missile s'est faite sans mon accord. Des dysfonctionnements dans les prises de décisions au sein de mon exécutif ont eu lieu, auxquels je me charge de mettre un terme. Je comprends votre position. Je vous demande quelques heures de réflexion, le temps que je réunisse mes conseillers. Je vous recontacterais.

14 décembre

Pologne

Le général BENTOV fut arrêté par les troupes gouvernementales du ministère de l'intérieur. Un affrontement aurait même pu se produire si celui-ci n'avait pas eu la sagesse de se laisser prendre sans résistance. Il ne voulut pas que le sang russe soit répandu par d'autres Russes. Il fut conduit à Moscou, passa devant la cour martiale et fut fusilier sans avoir dénoncé le complot qui avait été fomenté par la « bande des maréchaux ».

Bosnie

Lemeunier était posté avec sa section à la sortie de PALE. Si la ville avait été prise par les chars français, des poches de résistance existaient encore dans sa périphérie et

l'infanterie avait été chargée de les nettoyer.

- Mon lieutenant, regardez, on dirait un drapeau blanc.

Un soldat rendait compte de ce qu'il venait d'apercevoir à travers ses jumelles. Dans un bourg à deux kilomètres de là, flottait un drapeau blanc qui signifiait la fin des hostilités dans toutes les langues.

- Papa Charlie, ici Section Alpha deux, ils viennent de fixer un drapeau blanc au sommet de leur clocher. Qu'est-ce que cela signifie. Parlez.

- Cela vient de tomber, Alpha deux, les combats doivent s'arrêter, nous avons pour ordre de les désarmer. Belgrade a assuré le gouvernement Français que nous ne rencontrerions plus aucune résistance. Les Serbes se rendent sans condition.

- Alléluia!

17 décembre

Berlin. 10h00

Le chancelier Helmut SCHLAFDORF avait convié aux négociations les présidents Français, Américains, Soviétiques, Polonais et Yougoslave. C'est Bomern qui prit la parole au nom des pays de l'OTAN auxquels s'ajoutait pour la circonstance la France.

- Comme vous pouvez l'imaginer, monsieur Gernikov, les pays de l'OTAN ne peuvent se résoudre à vous laisser attaquer des pays libres et démocratiques, qui de surcroît

n'ont commis aucun acte d'hostilité envers la Russie.

- L'Union Soviétique, je vous pris; le coupa le premier secrétaire du parti communiste soviétique.

- Si vous voulez; repris Bomern; nous traiterons le problème de votre union forcée après celui des autres pays de l'Europe centrale.

Nous exigeons le retrait immédiat de toutes vos troupes de la Pologne, de la Hongrie, de Roumanie et de la Bulgarie. De plus nous vous demandons de faire acte dès à présent de votre volonté de non-agression envers ces pays, dans l'immédiat et pour aussi longtemps que ceux-ci n'entraverons pas la sécurité du territoire soviétique. J'ajoute que l'éventuelle adhésion de ces pays à l'OTAN ne constitue en aucun cas un acte ni une volonté

d'agression envers votre pays.

- Je pense que nous pourrions arriver à un accord rapide sur cette question. Quoi d'autre?

- Vous ne vous opposerez pas à ce retrait?

- Non, l'Union Soviétique a failli commettre l'irréparable en envoyant une bombe nucléaire sur Varsovie. Et bien que les responsables aient été châtiés, nous sommes redevables aux yeux du monde entier d'une erreur qui aurait pu celer la fin de notre planète. Aussi sommes-nous pleinement conscient que nous devons faire amende honorable. Libre à nous par la suite d'apprécier en quoi un acte est hostile ou non envers notre patrie. Bien entendu nous laisserons une quinzaine de jours pour laisser le temps à nos

diplomates pour rédiger les accords de cessez le feu et pour laisser le temps à mes troupes de se retirer, sans pour autant subir la colère des populations autochtones.

- Bien entendu. Abordons si vous le permettez, le sort des ex ou nouvelles républiques soviétiques. La position de l'OTAN, et je sais qu'elle est aussi celle du conseil de sécurité de l'ONU, est la suivante. Nous exigeons qu'un référendum soit organisé dans chacune des républiques pour décider de son adhésion à l'Union ou non. Bien entendu ce référendum se fera sous contrôle des nations unies et ne devra inclure que les habitants des républiques y vivant avant votre invasion.

- Vous savez très bien qu'en faisant cela, les républiques baltes échapperont à notre contrôle.

- Pas forcément, car nous autoriserons

les Russes vivant dans ces républiques avant la date du 6 décembre à voter.

- Et après cela, l'ONU s'engage à reconnaître la nouvelle union?

- Nous nous y engageons, mais nous réserverons un droit de regard sur la façon dont vous respecterez les droits de l'homme.

- L'époque de STALINE est révolue, monsieur Bomern, aujourd'hui c'est une république libre qui voit le jour, et si les investisseurs ne nous lâchent pas, nous pourrions même devenir des partenaires.

Dans les salons du REICHTAG. 14h00.

Gernikov et BEAUMONT s'entretenaient au moment du café. Ces deux hommes

se connaissaient très bien et l'on peut même dire qu'ils s'estimaient. BEAUMONT parlait parfaitement le Russe et avait fait de la France, du temps de Boris Eltsine, le partenaire privilégié de la Russie.

- Regardez, BEAUMONT, combien l'Allemagne a-t-elle fait de morts en France, et pourtant l'Allemagne est le premier partenaire de la France. Bien que cela soit regrettable, je vous prie de laisser les morts et de penser aux vivants. Si vous ne voulez pas que cette guerre reprenne, la Russie aura besoin de partenaires commerciaux et je vous offre d'en être. Vous n'allez pas, encore une fois, laisser ces arrogants d'américains rafler toutes les parts du marché. Rappelez-vous de leur attitude, pendant ce conflit.

- Je sais, Vladimir, mais ce ne sont pas

les américains qui ont coulé le FOCH, ni rasé mes régiments en Bosnie. Ce sera difficile à l'opinion publique française et à moi même d'oublier tout cela.

- Écoutez bien ce que je vais vous dire, Alain, quand les actes s'arrêtent, ce sont les idées qui restent. Aucune guerre n'a jamais empêché les hommes d'oublier l'idée d'une grande Europe. De César à Hitler, en passant par Napoléon, tous n'ont eu qu'une idée, unifier ce continent. Ensemble essayons de construire un monde de paix.

- Je vais y réfléchir, monsieur Gernikov, je vais y réfléchir, mais ce sera très dur.

Palais de l'Élysée, 25 décembre...

-..... et joyeux Noël à tous.

Alain BEAUMONT conclut son discours prononcer devant les quelques acteurs de ce conflit qui, heureusement s'était achevé aussi rapidement qu'il avait commencé.

- Adjudant-chef Lemeunier, nous vous nommons chevalier dans l'ordre de la légion d'honneur.

Le président décora Lemeunier et lui réitéra ses félicitations.

- Monsieur le président, je n'ai fait que mon devoir et en plus j'ai eu de la chance. Ceux qui sont morts au cours de ce mois sont plus à féliciter que moi.

- C'est grâce à vous Lemeunier que nous avons pu éviter un conflit encore plus meurtrier et que nous avons donné aux Russes une leçon de courage et de maîtrise de l'art de la

guerre. Je pense qu'après cela, ils hésiteront avant de nous attaquer.

- Monsieur le président, permettez-moi de vous répéter ce que je n'ai jamais cessé de clamer : les griffes de l'ours sont plus acérées que jamais.